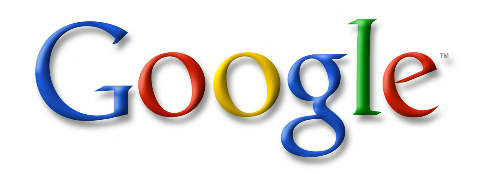
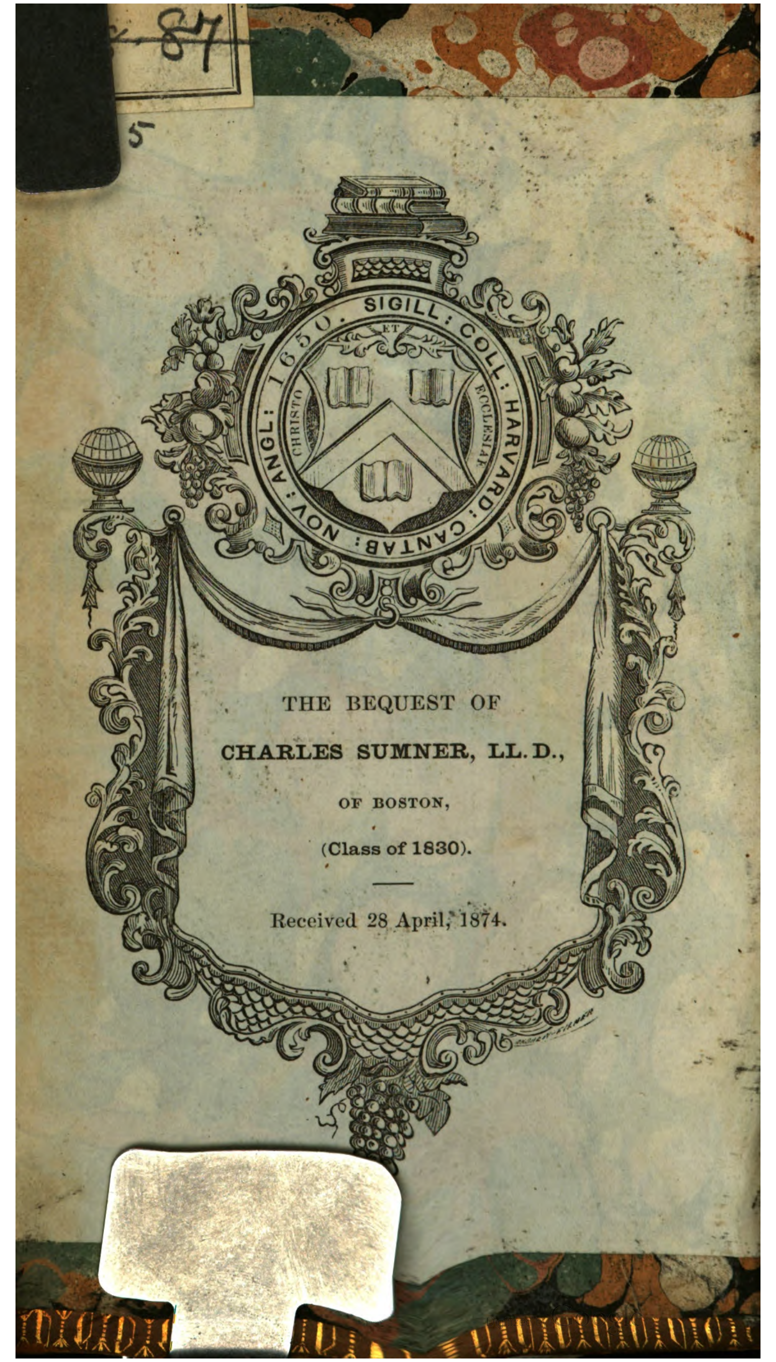
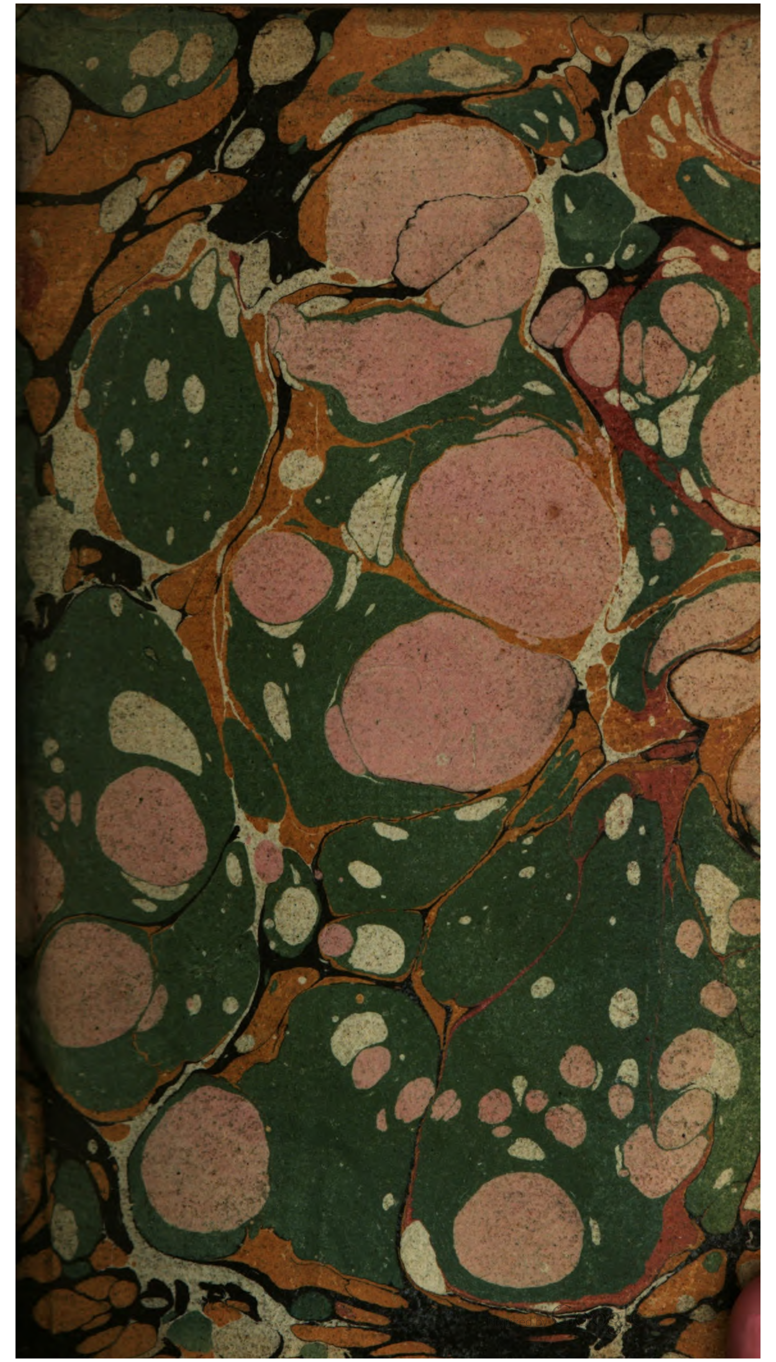

Google


HW BE92


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE BEQUEST OF
CHARLES SUMNER, LL. D.,
OF BOSTON,
(Class of 1830).
Received 28 April, 1874.



OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

1874, April 28.
Bequest of
Hon. Chas. Sumner
of Boston.
(H. U. 1830.)

MELANGES

LITTERAIRES.

AUX AUTEURS
DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.

MESSIEURS,

On m'a fait tenir à la campagne où je suis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les lettres que vous publiez avec succès en France depuis environ ce temps. J'ai vu dans votre dix-huitième lettre des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu M. de *Campistron*, me fait des reproches pleins d'amertume et de dureté de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre écrivain, dans une brochure de ma façon, et que je me suis servi de ces termes indécens, *le pauvre Campistron.* Il aurait raison, sans doute, de me faire ce reproche, et vous, Messieurs, de l'imprimer, si j'avais en effet été coupable d'une grossièreté si éloignée de mes mœurs. C'est pour moi une surprise également vive et douloureuse de voir que l'on m'impute de pareilles sottises. Je ne sais ce que c'est que

cette brochure, (*) je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : si jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accusation, j'ose dire que c'était moi, Messieurs.

Depuis l'âge de seize ans, où quelques vers un peu satiriques et par conséquent très-condamnables, avaient échappé à l'imprudence de mon âge et au ressentiment d'une injustice, je me suis imposé la loi de ne jamais tomber dans ce détestable genre d'écrire. Je passe mes jours dans des souffrances continuelles de corps qui m'accablent, et dans l'étude des bons livres qui me console ; j'apprends quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute à Paris des pièces fugitives que je n'ai jamais vues, et que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accusations frivoles à aucune jalousie d'auteur ; car qui pourrait être jaloux de moi ? mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puisse dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je suis hors de l'enfance, aucun écrit satirique en vers ou en prose ; et que celui-là se montre, qui puisse seulement avancer que j'aie jamais

(*) Lettre d'un spectateur français au sujet d'*Inès de Castro*.

applaudi un ſeul de ces écrits, dont le mérite conſiſte à flatter la malignité humaine.

Non-ſeulement je ne me ſuis jamais ſervi de termes injurieux, ſoit de bouche, ſoit par écrit, en citant feu M. de *Campiſtron*, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de lettres; mais je me ſuis toujours révolté contre cette coutume impolie qu'ont priſe plusieurs jeunes gens, d'appeler par leur ſimple nom des auteurs illuſtres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politeſſe françaiſe, et du reſpect que les hommes ſe doivent les uns aux autres, de dire *Fontenelle*, *Chaulieu*, *Crébillon*, *la Motte*, *Rouſſeau*, &c. et j'oſe dire que j'ai corrigé quelques perſonnes de ces manières indécentes de parler, qui ſont toujours inſultantes pour les vivans, et dont on ne doit ſe ſervir envers les morts, que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux ſur les préfaces de quelques pièces de théâtre que j'ai haſardées, verront que je dis toujours le grand *Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'antiquité; et que je dis M. *Racine* et M. *Deſpréaux*, parce qu'ils ſont preſque mes contemporains.

Il eſt vrai que dans la préface d'une tragédie adreſſée à milord *Bolingbrocke*, rendant compte

à cet illuſtre anglais des défauts et des beautés de notre théâtre, je me ſuis plaint avec juſtice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la ſcène; j'ai dit et je le dis encore, que l'on avait applaudi ces vers d'Alcibiade, indignes de la tragédie.

Hélas! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai ſans peine,
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine:
Mais, bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs;
Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever et de calmer un cœur?
Ah! lorſque, pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avaient troublé la paix;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces tendres inſtans j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurais pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand *Corneille* ſont indignes de lui, et ſont inférieurs à cet

Alcibiade; et que la Bérénice de M. *Racine* n'eſt qu'une élégie bien écrite, ſans offenſer la mémoire de ces grands hommes. Ce ſont les fautes de ces écrivains illuſtres qui nous inſtruiſent : j'ai cru même faire honneur à M. de *Campiſtron*, en le citant à des étrangers à qui je parlais de la ſcène françaiſe; de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable *Molière*, ſi, pour faire ſentir les défauts de notre ſcène comique, je diſais que d'ordinaire les intrigues de nos comédies ne ſont ménagées que par des valets; que les plaiſanteries ne ſont preſque jamais dans la bouche des maîtres; et que j'apportaſſe en preuve la plupart des pièces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut et celui de ſes dénouemens, eſt ſi au-deſſus de *Plaute* et de *Térence*.

J'ai ajouté qu'Alcibiade eſt une pièce ſuivie, mais faiblement écrite : le défenſeur de M. de *Campiſtron* m'en fait un crime; mais qu'il me ſoit permis de me ſervir de la réponſe d'*Horace* :

Nempè incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili : quis tam Lucili fautor ineptè eſt
Ut non hoc fateatur ?

On me demande ce que j'entends par un ſtyle faible : je pourrais répondre le mien,

Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne ſoit pas abſolument inutile, et que ne pouvant par mon exemple prouver ce que c'eſt qu'un ſtyle noble et fort, j'eſſaye au moins d'expliquer mes conjectures, et de juſtifier ce que je penſe en général du ſtyle de la tragédie d'Alcibiade.

Le ſtyle fort et vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, eſt celui qui ne dit ni trop ni trop peu, et qui fait toujours des tableaux à l'eſprit ſans s'écarter un moment de la paſſion.

Ainſi *Cléopâtre* dans Rodogune s'écrie :

Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir ;
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux ſortir.
. . . .
Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge.

Voilà du ſtyle très-fort et peut-être trop. Le vers qui précède le dernier :

Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange,

eſt du ſtyle le plus faible.

Le ſtyle faible, non-ſeulement en tragédie, mais en toute poëſie, conſiſte encore à laiſſer tomber ſes vers deux à deux, ſans entre-mêler de longues périodes et de courtes, et ſans varier la meſure ; à rimer trop en épithètes ;

à prodiguer des expreſſions trop communes; à répéter ſouvent les mêmes mots; à ne pas ſe ſervir à propos des conjonctions qui paraiſſent inutiles aux eſprits peu inſtruits, et qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du diſcours.

Tantùm ſeries, juncturaque pollent!

Ce ſont toutes ces fineſſes imperceptibles qui font en même temps, et la difficulté et la perfection de l'art.

In tenui labor; at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de M. de *Campiſtron*, et je vois à la première ſcène de l'Alcibiade,

Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des rois,
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers ſans être abſolument mauvais ſont faibles et ſans beauté.

Pierre Corneille ayant la même choſe à dire, s'exprime ainſi:

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous ſéduit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Ce *quelle que ſoit* de l'Alcibiade fait languir le vers: de plus, *un moment leur ſuffit pour*

faire un autre choix, ne fait pas, à beaucoup près, une peinture auſſi vive que ce vers :

Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Je trouve encore :

Mille exemples connus de ces fameux revers....
Affaiblit notre empire, et dans mille combats....
Nous cache mille ſoins dont il eſt agité....
Il a mille vertus dignès du diadême....
Le ſort le plus cruel, mille tourmens affreux.

Je dis que ce mot *mille* ſi ſouvent répété, et ſurtout dans des vers aſſez lâches, affaiblit le ſtyle au point de le gâter; que la pièce eſt pleine de ces termes oiſifs qui rempliſſent négligemment l'hémiſtiche des vers; je m'offre de prouver à qui voudra, que preſque tous les vers de cet ouvrage ſont énervés par ces petits défauts de détail qui répandent leur langueur ſur toute la diction.

Si j'avais vécu du temps de M. de *Campiſtron*, et que j'euſſe eu l'honneur d'être ſon ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public; j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le ſtyle de cette pièce, qui ferait devenue avec plus de ſoin un très-bon ouvrage. En un mot, je lui

aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec ſuccès.

Le fameux acteur qui repréſenta ſi longtemps *Alcibiade*, cachait toutes les faibleſſes de la diction par les charmes de ſon récit; en effet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une hiſtoire : *Hiſtoria quoquo modo ſcripta, benè legitur; et tragædia quoquo modo ſcripta, benè repræſentatur;* mais les yeux du lecteur ſont des juges plus difficiles que les oreilles du ſpectateur.

Celui qui lit ces vers d'Alcibiade,

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne ſait pas cacher la vérité,

ſe reſſouvient à l'inſtant de ces beaux vers de Britannicus :

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat qui ſait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de M. *Racine* ſont pleins d'une harmonie ſingulière qui caractériſe en quelque façon *Burrhus*, par cette céſure coupée, *d'un ſoldat*, *&c.* au lieu que les vers d'Alcibiade ſont rampans et ſans force; en ſecond lieu, il eſt choqué d'une

imitation ſi marquée ; en troiſième lieu, il ne peut ſouffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence et par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables.

On voit par-tout la même langueur de ſtyle. Ces rimes d'épithètes, *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connaiſſeur, qui veut des choſes et qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour la proſe.

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis, et qui ne ſoit convenu avec moi que le ſtyle de cette pièce eſt en général très-languiſſant. J'ajouterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe M. de *Campiſtron* au-deſſous de M. *Racine*. J'ai toujours ſoutenu que les pièces de M. de *Campiſtron* étaient pour le moins auſſi régulièrement conduites que toutes celles de l'illuſtre *Racine*; mais il n'y a que la poëſie du ſtyle qui faſſe la perfection des ouvrages en vers. M. de *Campiſtron* l'a toujours trop négligée ; il n'a imité le coloris de M. *Racine* que d'un pinceau timide ; il manque à cet auteur, d'ailleurs

judicieux et tendre, ces beautés de détail, ces expreſſions heureuſes qui font l'ame de la poëſie, et font le mérite des *Homère*, des *Virgile*, des *Taſſe*, des *Milton*, des *Pope*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, et même une vérité utile pour les belles-lettres; et c'eſt parce qu'elle eſt vérité qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme (quel qu'il ſoit) me dit, à la ſuite de pluſieurs perſonnalités, que je ſuis un très-mauvais modèle; mais au moins il ne le dit qu'après moi: je ne me vante que de connaître mon art et mon impuiſſance. Il dit ailleurs (ce qui n'eſt point une injure, mais une critique permiſe) que ma tragédie de Brutus eſt très-défectueuſe. Qui le ſait mieux que moi? C'eſt parce que j'étais très-convaincu des défauts de cette pièce, que je la refuſai conſtamment un an entier aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée; j'ai retourné ce terrain où j'avais travaillé ſi long-temps avec tant de peine et ſi peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages que je ne corrige tous les jours dans les intervalles de mes maladies. Non-ſeulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent; et je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. M. de *la Motte* sait avec quelle franchise je lui ai parlé, et que je l'estime assez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais et dédaigne la satire qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politesse comme d'éloquence, et joindre les bienséances de la société à celles du style. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, et que les gens d'esprit deviennent souvent la risée des sots!

On m'a souvent envoyé en Angleterre des épigrammes et de petites satires contre M. de *Fontenelle;* j'ai eu soin de dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche ressemblent aux injures que l'esclave disait autrefois au triomphateur.

Je crois que c'est être bon français de détourner, autant qu'il est en moi, le soupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les Français ne rendent jamais justice à leurs contemporains. Soyons justes, Messieurs ; ne

craignons ni de blâmer, ni surtout de louer ce qui le mérite ; ne lisons point Pertharite, mais pleurons à Polyeucte. Oublions, avec M. de *Fontenelle*, des lettres composées dans sa jeunesse ; mais apprenons par cœur, s'il est possible, les Mondes, la préface de l'Histoire de l'académie des sciences, &c. Disons, si vous voulez, à M. de *la Motte*, qu'il n'a pas assez bien traduit l'Iliade, mais n'oublions pas un mot des belles odes et des autres pièces heureuses qu'il a faites. C'est ne pas payer ses dettes que de refuser de justes louanges. Elles sont l'unique récompense des gens de lettres ; et qui leur payera ce tribut, sinon nous qui, courant à peu-près la même carrière, devons connaître mieux que d'autres la difficulté et le prix d'un bon ouvrage ?

J'ai entendu dire souvent en France que tout est dégénéré, et qu'il y a dans tout genre une disette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à Paris que ces discours, et ils nous croient aisément sur notre parole ; cependant quel est le siècle où l'esprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous ? Voici un jeune homme de seize ans (*) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. *Pascal*, et qui donne un traité sur les courbes qui ferait honneur aux plus grands

(*) M. *Clairault*.

géomètres. L'esprit de raison pénètre si bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejeter également et les absurdités inintelligibles d'*Aristote*, et les chimères ingénieuses de *Descartes*. Combien d'excellentes histoires n'avons-nous pas depuis trente ans? Il y en a telle qui se lit avec plus de plaisir que *Philippe de Commines;* il est vrai qu'on n'ose l'avouer tout haut, parce que l'auteur est encore vivant; et le moyen d'estimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans!

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Personne n'ose convenir franchement des richesses de son siècle. Nous sommes comme les avares qui disent toujours que le temps est dur. J'abuse de votre patience, Messieurs; pardonnez cette longue lettre et toutes ces réflexions au devoir d'un honnête-homme qui a dû se justifier, et à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie, et pour la vérité.

Je suis, &c.

A

A M. LE FEVRE,

SUR LES INCONVENIENS ATTACHÉS A LA LITTERATURE. (1)

1732.

VOTRE vocation, mon cher *le Fèvre*, eſt trop bien marquée pour y réſiſter. Il faut que l'abeille faſſe de la cire, que le ver à ſoie file, que M. de *Réaumur* les diſsèque, et que vous les chantiez. Vous ſerez poëte et homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité ſera votre partage. La carrière des lettres, et ſurtout celle du génie, eſt plus épineuſe que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réuſſiſſez, voilà des ennemis : vous marchez ſur le bord d'un abyme, entre le mépris et la haine.

(1) Cette lettre paraît écrite en 1732; car en ce temps l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé M. *le Fèvre*, à qui elle eſt adreſſée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très-ſavant, et feſait bien des vers : il mourut la même année.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me perſécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une hiſtoire avec ſuccès, ou cherché à m'éclairer et à inſtruire les autres!

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je ſuppoſe que vous ayez fait un bon ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour ſolliciter l'examinateur. Si votre manière de penſer n'eſt pas la ſienne; s'il n'eſt pas l'ami de vos amis; s'il eſt celui de votre rival; s'il eſt votre rival lui-même, il vous eſt plus difficile d'obtenir un privilége, qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'eſt alors qu'il faut ou aſſoupir les *Cerbères* de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France et autant en Hollande; ce ſont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils ſoient ſatiriques; ceux qui y travaillent ſervent aiſément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire ſonner ces trompettes de la Renommée; vous courtiſez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs: tous

vos foins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez; il réplique; vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

C'est bien pis si vous composez pour le théâtre; vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoiqu'utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste, mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence; ils vous jugent; ils se chargent enfin de votre pièce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber. Réussit-elle, la farce qu'on appelle *italienne*, celle de la foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savans qui entendent mal le grec et qui ne lisent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes; et le laquais galonné qui porte la livrée du

luxe, infulte à votre habit qui eft la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas fans mérite; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant: mais qu'elle s'en venge bien en vous perfécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprifez, des fentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis fe réuniffent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites fociétés ou préfide toujours quelque femme, qui dans le déclin de fa beauté fait briller l'aurore de fon efprit. Un ou deux hommes de lettres font les premiers miniftres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtifans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrafe. Cependant, malgré votre mérite vous vieilliffez dans l'opprobre et dans la misère. Les places deftinées aux gens de lettres font données à l'intrigue, non au talent. Ce fera un précepteur qui par le moyen de la mère de fon élève, emportera un pofte que vous n'oferez pas feulement regarder. Le parafite d'un courtifan vous enlevera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hafard vous amène dans une compagnie où il fe trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-favans qui n'ont pas même affez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui fera intrus dans quelque corps; vous fentirez par la fupériorité qu'il affectera fur vous, que vous êtes juftement dans le dernier degré du genre humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous réfolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite feul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'académie françaife, et pour aller prononcer d'une voix caffée à votre réception, un compliment qui le lendemain fera oublié pour jamais. Cette académie françaife eft l'objet fecret des vœux de tous les gens de lettres; c'eft une maîtreffe contre laquelle ils font des chanfons et des épigrammes jufqu'à ce qu'ils aient obtenu fes faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la poffeffion.

Il n'eft pas étonnant qu'ils défirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils efpèrent, quoiqu'affez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en difent tous tant de mal jufqu'à ce qu'ils y foient admis, et pourquoi le public qui refpecte affez l'académie des fciences

ménage ſi peu l'académie françaiſe ? C'eſt que les travaux de l'académie françaiſe ſont expoſés aux yeux du grand nombre, et les autres ſont voilés. Chaque français croit ſavoir ſa langue, et ſe pique d'avoir du goût; mais il ne ſe pique pas d'être phyſicien. Les mathématiques feront toujours pour la nation en général une eſpèce de myſtère, et par conſéquent quelque choſe de reſpectable. Des équations algébriques ne donnent de priſe ni à l'épigramme, ni à la chanſon, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, et ces éloges qui ſont quelquefois auſſi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On eſt fâché de voir la deviſe de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles ſont condamnées.

Il eſt très-certain que l'académie françaiſe pourrait ſervir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ſes remarques ſur le Cid; la jalouſie du cardinal de *Richelieu* a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre feraient d'une utilité ſenſible. On les demande depuis cent années au ſeul corps dont ils puiſſent émaner avec fruit et bienſéance. On ſe plaint que la moitié des académiciens ſoit compoſée de ſeigneurs qui

n'aſſiſtent jamais aux aſſemblées, et que dans l'autre moitié il ſe trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui ſoient aſſidus. L'académie eſt ſouvent négligée par ſes propres membres. Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers ſoupirs que dix concurrens ſe préſentent; un évêché n'eſt pas plus brigué; on court en poſte à Verſailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les reſſorts; des haines violentes ſont ſouvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux *Rouſſeau*, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'académie. Obtenez-vous cette préférence ſur vos rivaux? votre bonheur n'eſt bientôt qu'un fantôme. Eſſuyez-vous un refus? votre affliction eſt réelle. On pourrait mettre ſur la tombe de preſque tous les gens de lettres :

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,
Un mortel long-temps abuſé.
Pour vivre pauvre et mépriſé,
Il ſe donna bien de la peine.

Quel eſt le but de ce long ſermon que je vous fais? eſt-ce de vous détourner de la route de la littérature? non. Je ne m'oppoſe point à la deſtinée; je vous exhorte ſeulement à la patience.

AUX AUTEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE,

Sur l'incendie de la ville d'Altena.

1732.

L'EXTREME difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande, eſt cauſe que je n'ai vu que tard le neuvième tome de la Bibliothèque raiſonnée ; et je dirai en paſſant que, ſi le reſte de ce journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de lettres ſont à plaindre en France de ne le pas connaître.

A la page 469 de ce neuvième tome, ſeconde partie, j'ai trouvé une lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la ville de Hambourg dans l'Hiſtoire de *Charles XII*.

Depuis quelques jours, un hambourgeois, homme de lettres et de mérite, nommé M. *Richey*, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvelé ces plaintes au nom de ſes compatriotes.

Voici

Voici le fait, et voici ce que je ſuis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuſe qui a ravagé le Nord, les comtes de *Steinbock* et de *Welling* généraux du roi de Suède, prirent, en 1713, dans la ville de Hambourg même, la réſolution de brûler Altena, ville commerçante, appartenante aux Danois, et qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette réſolution fut exécutée ſans miſéricorde, la nuit du 9 janvier. Ces généraux couchèrent à Hambourg cette nuit-là même; ils y couchèrent, le 10, le 11, le 12 et le 13, et datèrent de Hambourg les lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de juſtifier cette barbarie.

Il eſt encore certain, et les Hambourgeois n'en diſconviennent pas, qu'on refuſa l'entrée de Hambourg à pluſieurs Altenois, à des vieillards, à des femmes groſſes, qui y vinrent demander un refuge; et que quelques-uns de ces miſérables expirèrent ſous les murs de cette ville, au milieu de la neige et de la glace, conſumés de froid et de miſère, tandis que leur patrie était en cendres.

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'Hiſtoire de *Charles XII*. Un de ceux qui m'ont communiqué des mémoires, me marque très-poſitivement dans une de ſes lettres

que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au comte de *Steinbock* pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accusation si grave : quelque raison que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime si aisément ; j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie ; et je suis le seul qui ait osé justifier la mémoire du comte *Piper* par des raisons, lorsque toute l'Europe le calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de suivre le mémoire qu'on m'avait envoyé, je me suis contenté de rapporter, *qu'on disait* que les Hambourgeois avaient donné secrètement de l'argent au comte de *Steinbock*.

Ce bruit a été universel et fondé sur des apparences : un historien peut rapporter les bruits aussi-bien que les faits ; et quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, et non pour une vérité, il n'en est ni responsable ni répréhensible.

Mais lorsqu'il apprend que cette opinion populaire est fausse et calomnieuse, alors son devoir est de le déclarer, et de remercier publiquement ceux qui l'ont instruit.

C'est le cas où je me trouve. M. *Richey* m'a démontré l'innocence de ses compatriotes. La Bibliothèque raisonnée a aussi très-solidement

repoussé l'accusation intentée contre la ville de Hambourg. L'auteur de la lettre contre moi est seulement répréhensible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit positivement que la ville de Hambourg était coupable; il devait distinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, et l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en effet : *La ville de Hambourg a acheté la ruine de la ville d'Altena*, je lui en demanderais pardon très-humblement, persuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne se point rétracter quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité, en rapportant un bruit qui a couru; et je dis la vérité, en disant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fausseté.

Je dois encore déclarer qu'il régnait des maladies contagieuses à Altena dans le temps de l'incendie; et que si les Hambourgeois n'avaient point de lazarets, (comme on me l'a assuré) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert et séparément les vieillards et les femmes qui périrent à leur vue, ils sont très-excusables de ne les avoir pas recueillis; car la conservation de sa propre ville doit être préférée au salut des étrangers.

J'aurai très-grand soin que l'on corrige cet endroit de l'Histoire de *Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amsterdam;

et qu'on le réduiſe à l'exacte vérité dont je fais profeſſion, et que je préfère à tout.

J'apprends auſſi que l'on a inſéré dans des papiers hebdomadaires, des lettres auſſi outrageantes que mal écrites du poëte *Rouſſeau*, au ſujet de la tragédie de Zaïre. Cet auteur de pluſieurs pièces de théâtre, toutes ſifflées, fait le procès à une pièce qui a été reçue du public avec aſſez d'indulgence; et cet auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu reſpecté la religion dans une tragédie, repréſentée avec l'approbation des plus vertueux magiſtrats, lue par monſeigneur le cardinal de *Fleuri*, et qu'on repréſente déjà dans quelques maiſons religieuſes. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet écrivain.

A UN PREMIER COMMIS.

20 juin 1733.

Puisque vous êtes, Monfieur, à portée de rendre fervice aux belles-lettres, ne rognez pas de fi près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de baffe-cour de ceux qui en prenant l'effor pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'efprit, et l'efclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquifition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui, ni *Horace*, ni *Juvénal*, ni les œuvres philofohiques de *Cicéron*. Si *Milton*, *Dryden*, *Pope*, et *Locke* n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poëtes ni des philofophes: il y a je ne fais quoi de turc à profcrire l'imprimerie; et c'eft la profcrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer févèrement les libelles diffamatoires, parce que ce font des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infames calottes, et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, fouffrez au moins que *Bayle* entre en France, et que celui qui fait tant d'honneur à fa patrie n'y foit pas de contrebande.

Vous me dites que les magiſtrats qui régiſſent la douane de la littérature ſe plaignent qu'il y a trop de livres. C'eſt comme ſi le prévôt des marchands ſe plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées : en achète qui veut. Une immenſe bibliothèque reſſemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cents mille hommes ; vous ne vivez pas avec tout ce chaos ; vous y choiſiſſez quelque ſociété, et vous en changez. On traite les livres de même ; on prend quelques amis dans la foule. Il y aura ſept ou huit cents mille controverſiſtes, quinze ou ſeize mille romans, que vous ne lirez point ; une foule de feuilles périodiques, que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon ; mais l'homme d'Etat permet le bon et le mauvais.

Les penſées des hommes ſont devenues un objet important du commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'eſprit. Un roman médiocre eſt, je le ſais bien, parmi les livres, ce qu'eſt dans le monde un ſot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le ſouffre. Ce roman fait vivre, et l'auteur qui l'a compoſé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le relieur, et le colporteur, et le marchand

de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuſe encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reſte. Ainſi, tout mépriſable qu'il eſt, il a produit deux choſes importantes, du profit et du plaiſir.

Les ſpectacles méritent encore plus d'attention ; je ne les conſidère pas comme une occupation qui retire les jeunes gens de la débauche ; cette idée ferait celle d'un curé ignorant. Il y a aſſez de temps, avant et après les ſpectacles, pour faire uſage de ce peu de momens qu'on donne à des plaiſirs de paſſage, immédiatement ſuivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux ſpectacles tous les jours ; et dans la multitude de nos citoyens, il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque aſſiduité.

Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raiſon, et de bienſéance. *Corneille*, ancien romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ame ; et *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'inſtruire chez nous, et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres ſont nourris du produit de ces ouvrages, qui

nous foumettent jufqu'aux nations qui nous haïffent. Tout bien pefé, il faut être ennemi de fa patrie pour condamner nos fpectacles. Un magiftrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ofe penfer qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces ames qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il eft vrai, à languir parmi nous; nous fommes des fybarites laffés des faveurs de nos maîtreffes. Nous jouiffons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaifirs et pour ceux des fiècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous font dues: il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les *Triptolèmes* qui nous ont donné le froment le plus pur, nous font indifférens; rien ne réveille cet efprit de nonchalance pour les grandes chofes, qui fe mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'induftrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à fe rendre les maîtres des mers, à

faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes ; et nous n'avons pas ſu depuis un ſiècle bâtir ſeulement une ſalle paſſable, pour y faire repréſenter les chefs-d'œuvre de l'eſprit humain. Le centième de l'argent des cartes ſuffirait pour avoir des ſalles de ſpectacles plus belles que le théâtre de *Pompée ;* mais quel homme dans Paris eſt animé de l'amour du public ? On joue, on ſoupe, on médit, on fait de mauvaiſes chanſons, et on s'endort dans la ſtupidité, pour recommencer le lendemain ſon cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, Monſieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conſeils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare ; et faites, ſi vous pouvez, du bien aux lettres qui en ont tant fait à la France.

AU PERE TOURNEMINE, JESUITE.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE,

J'AI toujours aimé la vérité, et je l'ai cherchée de bonne foi. C'eſt ce témoignage que je me rends à moi-même, qui m'enhardira toujours à ne me pas croire indigne de votre commerce et de votre amitié.

J'attends de la bonté de votre cœur, et de l'amour que vous avez en connaiſſance de cauſe pour les vérités que je cherche, que vous voudrez bien répondre à ma lettre par quelques inſtructions, et communiquer mes doutes à vos amis.

Je ſais que vous êtes un peu pareſſeux d'écrire ; mais vous ne l'êtes ni de penſer, ni de rendre ſervice. Daignez donc dicter une réponſe. J'en ai trop beſoin pour que vous la refuſiez. Je ne me plaindrai point ici des injuſtices que j'ai eſſuyées, et des cris du parti janſéniſte. On s'eſt cru obligé de me ſacrifier pour quelque temps. Il n'eſt pas étonnant que des gens qui font DIEU ſi cruel

le soient eux-mêmes. Il ne s'agit ici que de quelques propositions sur lesquelles je vous conjure de m'éclairer, et de me faire savoir le sentiment de ceux de vos pères qui s'adonnent à la philosophie.

1°. Je voudrais savoir si vos philosophes qui ont lu attentivement *Newton*, peuvent nier qu'il y ait dans la matière un principe de gravitation qui agit en raison directe des masses, et en raison renversée du quarré des distances : il ne s'agit pas de savoir ce que c'est que cette gravitation ; je crois qu'il est impossible de connaître jamais aucun premier principe. Mais DIEU a permis que nous puissions calculer, mesurer, comparer avec certitude. Or il me paraît qu'on peut être aussi certain que la matière gravite selon les lois des forces centripètes, qu'il est certain que les trois angles d'un triangle quelconque sont égaux à deux droits.

2°. On a regardé comme impie cette proposition : *Nous ne pouvons pas assurer qu'il soit impossible à* DIEU *de communiquer la pensée à la matière.* Je trouve cette proposition religieuse, et la contraire me semble déroger à la toute-puissance du Créateur. Ceux qui me condamnent, me reprochent de croire l'ame mortelle. Mais quand même j'aurais dit, *l'ame est matière*, cela serait bien éloigné de dire, *l'ame périt*,

Car la matière elle-même ne périt point. Son étendue , ſon impénétrabilité , ſa néceſſité d'être configurée et d'être dans l'eſpace, tout cela et mille autres choſes lui demeurent après notre mort. Pourquoi ce que vous appelez *ame* ne demeurerait-il pas ? Il eſt certain que je ne connais ce que j'appelle *matière*, que par quelqu'une de ſes propriétés. Je connais même ces propriétés très-parfaitement. Comment puis-je donc aſſurer que DIEU tout-puiſſant n'a pu lui donner la penſée ? DIEU ne peut pas faire ce qui implique contradiction; mais il faut je crois être bien hardi pour dire que la matière penſante implique contradiction.

Je ſuis bien loin de croire que je puiſſe affirmer que la penſée eſt matière. Je ſuis bien loin auſſi de pouvoir affirmer que j'ai la moindre idée de ce qu'on appelle *eſprit*.

Je dis ſimplement qu'il me paraît auſſi poſſible que DIEU faſſe penſer la ſubſtance étendue, qu'il me paraît poſſible que DIEU joigne un être étendu à un être immatériel.

Dans le doute, ce qui me fait pencher vers la matière le voici :

Je ſuis convaincu que les animaux ont les mêmes ſentimens et les mêmes paſſions que moi; qu'ils ont de la mémoire; qu'ils combinent quelques idées. Les cartéſiens les appelleront

machines qui ont des paſſions, qui gardent vingt ans le ſouvenir d'une action, et qui ont les mêmes organes que nous. Comment les cartéſiens répondront-ils à cet argument-ci?

DIEU ne fait rien en vain; il a donné aux bêtes les mêmes organes de ſentimens qu'à moi; donc ſi les bêtes n'ont point de ſentiment, DIEU a fait ces organes en vain.

Les cartéſiens ne peuvent éluder la force de ce raiſonnement, qu'en diſant que DIEU n'a pu faire autrement les organes de la vie des bêtes, qu'en les feſant conformes aux nôtres. Ils me répondront que DIEU m'a donné une ame pour flairer par mon nez et pour ouïr par mes oreilles, et que le chien a un nez et des oreilles, ſeulement parce que cela était néceſſaire à ſa vie.

Or cette réponſe eſt bien mépriſable; car il y a des animaux qui n'ont point d'oreilles, d'autres n'ont point de nez, d'autres ſont ſans langue, d'autres ſans yeux: donc ces organes ne ſont point néceſſaires à la vie; donc ce ſont des organes de ſentimens; donc les bêtes ſentent comme nous.

Maintenant, pourra-t-on aſſurer qu'il ſoit impoſſible à DIEU d'avoir donné le ſentiment à ces ſubſtances nommées *bêtes*? non, ſans doute; donc il n'eſt pas impoſſible à

DIEU d'en avoir autant fait pour nous. Or il eſt vraiſemblable qu'il en a agi ainſi pour les bêtes ; donc il n'eſt pas hors de vraiſemblance qu'il en ait agi ainſi pour nous.

Je viens aux penſées de M. *Paſcal.* Je remarquerai d'abord que je n'ai jamais trouvé perſonne en ma vie qui n'ait admiré ce livre, et que depuis trois mois pluſieurs perſonnes prétendent qu'ils ont toujours penſé que ce livre était plein de fauſſetés.

Mais venons au fait. Ma grande diſpute avec *Paſcal* roule préciſément ſur le fondement de ſon livre.

Il prétend que pour qu'une religion ſoit vraie, il faut qu'elle connaiſſe à fond la nature humaine, et qu'elle rende raiſon de tout ce qui ſe paſſe dans notre cœur.

Je prétends que ce n'eſt point ainſi qu'on doit examiner une religion, et que c'eſt la traiter comme un ſyſtême de philoſophie ; je prétends qu'il faut uniquement voir ſi cette religion eſt révélée ou non, et qu'ainſi il ne faut pas dire : les hommes ſont légers, inconſtans, pleins de déſirs et d'impuiſſance ; les femmes accouchent avec douleur, et le blé ne vient que quand on a labouré la terre ; donc *la religion chrétienne doit être vraie.* Car toute religion a tenu et peut tenir le même langage.

Mais il faut au contraire dire ſi la religion chrétienne a été révélée; alors nous verrons la vraie raiſon pourquoi les hommes ſont faibles, méchans; pourquoi il faut ſemer, &c.

Mon idée eſt donc que le péché originel ne peut être prouvé par la raiſon, et que c'eſt un point de foi. Voilà pourtant ce qui a ſoulevé contre moi tous les janſéniſtes.

AU MEME.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE,

L'INALTERABLE amitié dont vous m'honorez, eſt bien digne d'un cœur comme le vôtre; elle me ſera chère toute ma vie. Je vous ſupplie de recevoir les nouvelles aſſurances de la mienne, et d'aſſurer auſſi le père *Porée* de la reconnaiſſance que je conſerverai toujours pour lui. Vous m'avez appris l'un et l'autre à aimer la vertu, la vérité, et les lettres. Ayez auſſi la bonté d'aſſurer de ma ſincère eſtime le révérend père *Brumoy*. Je ne connais point le père *Moloni*, ni le père

Rouillé dont vous me parlez; mais s'ils ſont vos amis, ce ſont des hommes de mérite.

J'ai lu avec beaucoup de plaiſir le poëme latin que vous m'avez envoyé; et je regrette toujours que ceux qui écrivent ſi bien dans une langue étrangère et preſqu'inutile, ne s'appliquent pas à enrichir la nôtre. Je fais mes complimens à l'auteur; et je ſouhaite, pour l'honneur de la nation, qu'il veuille bien faire dans une langue qu'on parle, ce qu'il fait dans une langue qu'on ne parle plus; c'eſt un de vos mérites, mon cher père, de parler notre langue avec nobleſſe et pureté; c'eſt à un homme qui penſe et qui parle comme vous, à faire l'oraiſon funèbre de feu M. le maréchal de *Villars;* le panégyriſte eſt digne du héros. J'ai toujours été très-attaché à tous les deux; et je vous ſupplie inſtamment de vouloir bien m'envoyer cet ouvrage.

Vous plaignez l'état où je ſuis; je ne ſuis à plaindre que par ma mauvaiſe ſanté; mais je ſupporte avec patience les maux réels que me fait la nature : à l'égard de ceux que m'a faits la fortune, ce ſont des maux chimériques. Je ſuis ſi loin d'être malheureux, que j'ai refuſé il y a trois ſemaines une place chez un ſouverain d'Allemagne, avec la valeur de dix mille livres d'appointement; et je n'ai refuſé cette place que pour vivre en France

avec

avec quelques amis, ne préſumant pas qu'on ait la barbarie de me perſécuter; et ſi on l'avait, je vivrais ailleurs heureux et tranquille.

A l'égard des réponſes que vous avez bien voulu faire à mes queſtions philoſophiques, je vous avoue qu'elles m'ont bien étonné, et que j'attendais tout autre choſe.

1°. Je ne vous ai point demandé s'il y a dans la matière un principe d'attraction et de gravitation; mais je vous ai demandé ſi ce principe commençait d'être un peu généralement connu parmi les ſavans de votre ordre, et ſi ceux qui ne l'admettent pas encore y font quelques objections vraiſemblables.

Là deſſus vous me répondez *qu'un corps pèſe ſur un autre, quand il en pouſſe un autre, &c.* Ce qui me fait juger que ni vous ni ceux à qui vous avez montré les réponſes, n'avez pas encore daigné vous appliquer à lire les principes de M. *Newton*; car ce n'eſt nullement de corps pouſſé dont il s'agit: la queſtion eſt de ſavoir s'il y a une tendance, une gravitation, une attraction du centre de chaque corps, les uns vers les autres, à quelque diſtance prodigieuſe qu'ils puiſſent être. Cette propriété de la matière, découverte et démontrée par le chevalier *Newton*, eſt auſſi vraie qu'étonnante; et la moitié de l'académie des ſciences, c'eſt-à-dire, ceux qui n'ont pas cru

indigne de leur raison d'apprendre ce qu'ils ne savaient pas, commencent à reconnaître cette vérité dont toute l'Angleterre, le pays des philosophes, commence à être instruite. A l'égard de notre université, elle ne sait pas encore ce que c'était que *Newton*. C'est une chose déplorable qu'il ne soit jamais sorti un bon livre des universités de France, et qu'on ne puisse seulement trouver chez elles une introduction passable à l'astronomie, tandis que l'université de Cambridge produit tous les jours des livres admirables de cette espèce; aussi ce n'est pas sans raison que les étrangers habiles ne regardent la France que comme la crême fouettée de l'Europe.

Je souhaiterais que les jésuites, qui ont les premiers fait entrer les mathématiques dans l'éducation des jeunes gens, fussent aussi les premiers à enseigner des vérités si sublimes, qu'il faudra bien qu'ils enseignent un jour, quand il n'y aura plus d'honneur à les connaître, mais seulement de la honte à les ignorer.

Ce que vous me dites à propos du mouvement, (qui n'est point certainement essentiel à la matière) prouve bien encore que ni vous ni vos amis, n'avez pas daigné lire, ou n'avez pas présentes à l'esprit les vérités enseignées par ce grand philosophe; car,

encore une fois, il ne s'agit pas ici du mouvement ordinaire des corps, mais du principe inhérent dans la matière, qui fait que chaque partie de la matière est attirée et attire en raison directe de la masse, et en raison doublée et inverse de la distance. Ni M. *Newton*, ni aucun homme digne du nom de philosophe, n'ont dit que ce principe soit essentiel à la matière; ils le regardent seulement comme une propriété donnée de DIEU, à l'être si peu connu que nous nommons *matière*. Ce que vous dites que le mouvement est une des preuves de l'existence de DIEU, ne fait encore rien au sujet; à moins que ce ne soit un secret soupçon que vous ayez, que ceux qui ont le mieux démontré la Divinité, soient les indignes et abominables ennemis de DIEU, dont ils sont en effet les plus respectables interprètes: mais je ne vous soupçonne pas d'une idée si injuste et si cruelle; vous êtes bien loin de ressembler à ceux qui accusent d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis. Ayez la bonté maintenant de revenir à cette question. DIEU *peut-il communiquer le don de la pensée à la matière, comme il lui communique l'attraction et le mouvement?* On répond hardiment que cela est impossible à DIEU; et on se fonde sur cette raison, que celui qui juge aperçoit un objet indivisiblement;

donc la penſée eſt indiviſible, &c.; et on appelle cela une démonſtration : ce n'eſt pourtant qu'un parallogiſme bien viſible, qui ſuppoſe ce qui eſt en queſtion.

La queſtion eſt de ſavoir ſi DIEU a le pouvoir de donner à un corps organiſé la puiſſance d'apercevoir un morceau de pain et de ſentir de l'appétit en le voyant? Vous dites : „ Non, „ DIEU ne le peut ; car il faudrait que le „ corps organiſé aperçût tout le pain : or „ la partie A du pain ne frappe que la partie A „ du cerveau, la partie B que la partie B; „ et nulle partie du cerveau ne peut recevoir „ tout l'objet. „

Voilà ce qu'aſſurément vous ne pourrez jamais prouver ; et vous ne trouverez aucun principe duquel vous puiſſiez tirer cette concluſion, que DIEU n'a pu donner à un corps organiſé la faculté de recevoir à la fois l'impreſſion de tout un objet. Vous voyez que mille rayons de lumière viennent peindre un objet dans l'œil; mais par quelle raiſon aſſurerez-vous que DIEU ne peut imprimer dans le cerveau la faculté de ſentir ce qui eſt ſenſible dans la matière?

Vous avez beau dire, la matière eſt diviſible; ce n'eſt ni comme diviſible, ni comme étendue qu'elle peut penſer; mais la penſée doit lui être donnée de DIEU, comme DIEU

lui a donné le mouvement et l'attraction, qui ne lui ſont pas eſſentiels et qui n'ont rien de commun avec la diviſibilité. Je ſais bien qu'une penſée n'eſt ni quarrée, ni octogone, ni rouge, ni bleue; qu'elle n'a ni quart, ni moitié : mais le mouvement et la gravitation ne ſont rien de tout cela et cependant exiſtent. Il n'eſt donc pas plus difficile à DIEU d'ajouter la penſée à la matière, que de lui avoir ajouté le mouvement et la gravitation.

Je vous avoue que plus je conſidère cette queſtion, et plus je ſuis étonné de la témérité des hommes qui oſent ainſi borner la puiſſance du Créateur, à l'aide d'un ſyllogiſme.

Vous croyez que les mots *je* et *moi*, et ce qui conſtitue la perſonnalité eſt encore une preuve de l'immatérialité de l'ame. N'eſt-ce pas toujours ſuppoſer ce qui eſt en queſtion? Car qui empêchera un être organiſé qui penſe, de dire *je* et *moi?* Ne ſerait-ce pas toujours une perſonne différente d'un autre corps, ſoit penſant, ſoit non penſant?

Vous demandez d'où viendrait l'idée de l'immatérialité à un être purement matériel? je réponds, de la même ſource d'où vient l'idée de l'infini à un être fini. Vous parlez après cela d'*Ariſtote* et d'un enfant qui raiſonne ſur ſa poupée; les deux comparaiſons ne ſont que trop bien aſſorties : *Ariſtote*, en fait

de ſaine philoſophie, n'était qu'un enfant; eſt-il poſſible que vous puiſſiez citer un homme qui n'a jamais mis que des paroles à la place des choſes? A l'égard de l'enfant et de ſa poupée, quel rapport cela peut-il avoir avec la queſtion préſente? J'avais dit qu'il faudrait connaître à fond la matière pour oſer décider que DIEU ne la peut rendre penſante; et il eſt très-vrai que nous ne ſavons ce que c'eſt que matière et ce que c'eſt qu'eſprit; et là-deſſus vous me dites que les eſprits forts pour ſe tirer d'affaire, répondent qu'ils n'ont aucunes idées de matière, ni d'eſprit, ni de vertu, ni de vice.

Que font-là, je vous prie, les vertus et les vices? DIEU en ſera-t-il moins le légiſlateur des hommes quand il aura fait penſer leur corps? un fils en devra-t-il moins le reſpect à ſon père? devra-t-on être moins juſte, moins doux, moins indulgent? l'ame en ſera-t-elle moins immortelle? ſera-t-il plus difficile à DIEU de conſerver à jamais les petites particules auxquelles il aura attaché le ſentiment et la penſée? Qu'importe de quoi votre ame ſoit faite, pourvu qu'elle uſe bien de la liberté que DIEU a daigné lui accorder? Cette queſtion a ſi peu de rapport à la religion, que quelques pères de l'Egliſe ont conçu autrefois DIEU et les anges comme corporels.

Mais on ne vous aſſure point que l'ame ſoit matérielle. On aſſure ſeulement qu'il eſt très-poſſible à DIEU de l'avoir rendue telle ; et je ne vois pas qu'on puiſſe jamais prouver le contraire.

Pour deviner ce qu'elle eſt réellement, on ne peut avoir que des vraiſemblances ; et la ſáine philoſophie demande que dans des queſtions où l'on n'a que de la vraiſemblance à eſpérer, on ne ſe flatte point de démonſtrations.

On dit donc : Il eſt très-vraiſemblable que les bêtes ont du ſentiment, et qu'elles n'ont point une ame ſpirituelle, telle qu'on l'attribue à l'homme. Nous avons tous de commun avec les bêtes, organes, nourriture, propagation, beſoins, déſirs, veille, repos, ſentiment, idées ſimples, mémoire ; nous avons donc quelques principes communs qui opèrent tout cela en nous et en elles ; car *fruſtrà ſit per plura, quod poteſt fieri per pauciora.*

Pourquoi notre ſupériorité ne conſiſterait-elle pas dans une faculté d'avoir et de combiner des idées, pouſſée beaucoup plus loin dans nous qu'elle ne l'eſt dans les animaux, et ſurtout dans l'immortalité que DIEU fait le partage des hommes, et n'a pas fait le partage des bêtes ?

Cette ſupériorité n'eſt-elle pas ſuffiſante? et faut-il encore que notre orgueil nous empêche de voir tout ce que nous avons de conforme avec elle? Je ſupplie qu'on liſe, ſur cette matière, le chapitre de l'étendue des connaiſſances humaines de M. *Locke*, dernière édition de l'Eſſai ſur l'entendement humain. Si ce qu'a dit ce ſage et modéré philoſophe ne ſatisfait pas, rien ne ſatisfera.

Lorſqu'on a une fois expliqué les raiſons ſur leſquelles on a appuyé ſon ſentiment, et qu'on a bien lu les raiſons de ſon adverſaire; ſi on ne change pas d'opinion, on doit au moins conſerver toujours une diſpoſition à ſe rendre à de nouvelles raiſons quand on en ſentira la force.

C'eſt, je vous jure, mon très-cher père, la manière dont je me conduis; j'ai cru fort longtemps qu'on ne pouvait prouver l'exiſtence de DIEU que par des raiſons *à poſteriori*, parce que je n'avais pas encore appliqué mon eſprit au peu de vérités métaphyſiques que l'on peut démontrer.

La lecture de l'excellent livre du docteur *Clarke* m'a détrompé; et j'ai trouvé dans ſes démonſtrations un jour que je n'avais pu recevoir d'ailleurs. C'eſt encore lui ſeul qui me donne des idées nettes ſur la liberté de l'homme; tous les autres écrivains n'avaient

fait

fait qu'embrouiller cette matière. Si jamais je trouve quelqu'un qui puiſſe me prouver de même, par la raiſon, la ſpiritualité et l'immortalité de l'ame, je lui aurai une obligation éternelle, &c.

A U M E M E.

En réponſe à une lettre que ce jéſuite avait publiée dans le journal de Trévoux.

1 7 3 5.

L'ESTIME et la reſpectueuſe amitié que j'ai eues pour vous, depuis mon enfance, m'avaient inſpiré de m'adreſſer à vous pour avoir la ſolution de quelques-uns de mes doutes. Non-ſeulement vous m'avez répondu avec autant d'eſprit que de bonté, mais vous avez rendu votre réponſe publique, et vous l'avez même fortifiée de raiſons et d'inſtructions nouvelles. L'obligation que je vous ai eſt devenue celle de tous les hommes qui cultivent leur raiſon.

C'eſt pour leur ſatisfaction autant que pour la mienne, que je prends la liberté de vous

demander encore de nouveaux éclairciſſemens, avec la confiance d'un diſciple qui s'adreſſe à ſon maître.

Il s'agit de ſavoir ſi M. *Locke*, en examinant les bornes de l'entendement humain, (ſans aucun rapport à la foi) a eu raiſon de dire qu'*il eſt poſſible à* DIEU *de donner la penſée à la matière.* La queſtion n'eſt pas de ſavoir ſi la matière penſe par elle-même; ce ſentiment eſt rejeté par M. *Locke*, comme abſurde. Il ne s'agit pas non plus de ſavoir ſi notre ame eſt ſpirituelle ou non; le point de la queſtion eſt uniquement de voir ſi nous avons aſſez de connaiſſance de la matière et de la penſée pour oſer affirmer cette propoſition : DIEU *ne peut communiquer la penſée à l'être que nous appelons matière.* Vous tenez avec beaucoup de philoſophes que cela eſt impoſſible à DIEU.

Voici le premier argument que vous apportez.

Pour juger d'un objet, il faut l'apercevoir tout entier indiviſiblement; et vous en concluez que l'ame eſt néceſſairement un être ſimple, et que par conſéquent elle ne peut être matière.

Cet argument que vous appelez démonſtration, laiſſe encore quelques doutes dans mon eſprit, ſoit que je ne l'aie pas aſſez compris, ſoit que j'aie encore quelque préjugé qui m'empêche d'en apercevoir toute l'évidence.

Je me demande d'abord à moi-même pourquoi je reçois ſans héſiter une démonſtration géométrique; celle-ci, par exemple, que trois angles, dans tout triangle, ſont égaux à deux droits; c'eſt que la concluſion eſt renfermée néceſſairement dans une propoſition évidente: il m'eſt évident que les grandeurs qui ſe meſurent par une quantité égale ſont égales entre elles; or il m'eſt évident que deux angles droits valent 180 degrés, trois angles d'un triangle ſont démontrés en valoir autant; donc il m'eſt évident qu'ils ſont égaux en ce ſens.

Mais après avoir fait tous mes efforts pour ſentir l'évidence de cet axiome: *pour apercevoir un objet, il faut le voir indiviſiblement*; non-ſeulement je n'en découvre pas la vérité, mais je n'en démêle pas même le ſens.

Entendez-vous que pluſieurs parties ne peuvent frapper une ſeule partie? mais cependant des lignes innombrables d'une circonférence aboutiſſent toutes à un point qui eſt le centre.

Entendez-vous que pour apercevoir un objet il faut le voir tout entier? mais il n'y a aucun objet que nous puiſſions voir de cette façon; nous ne voyons jamais qu'une ſurface des choſes.

Pour moi j'avoue que ſi on me demande comment il faut faire pour apercevoir un

objet, je réponds que je n'en ſais rien du tout; c'eſt le ſecret du Créateur : je ne ſais ni comment je penſe, ni comment je vis, ni comment je ſens, ni comment j'exiſte.

Et cette propoſition : *pour apercevoir un objet, il faut le voir indiviſiblement*, fait un ſens ſi peu clair à mon eſprit, que ſi on me diſait au contraire, pour apercevoir un objet il faut le voir diviſiblement et par parties, cela me paraîtrait beaucoup plus compréhenſible.

Je ſens au moins qu'on me donnerait une idée très-claire de la choſe que vous voulez prouver, ſi on me diſait : Une perception ne peut être diviſible; on ne peut meſurer une penſée, elle n'eſt ni quarrée ni longue; or la matière eſt diviſible, meſurable et figurée; donc une perception ne peut être matière. Ou bien : Ce qui eſt compoſé retient néceſſairement l'eſſence de la choſe dont il eſt compoſé; or ſi cette penſée était compoſée de matière, elle retiendrait l'eſſence de la matière, elle ſerait étendue; mais une penſée n'eſt point étendue; donc il implique contradiction qu'une penſée ſoit matière : or DIEU ne peut faire ce qui implique contradiction; donc DIEU ne peut compoſer la penſée de matière. Voilà un argument qui ſerait clair et évident, et qui me paraîtrait avoir la force de la démonſtration.

Mais cet argument qui démontre que la pensée ne peut être le composé d'un corps, serait absolument étranger à la question présente. Car je ne dis ni que l'esprit soit matière, ni que la pensée soit un composé de matière, mais seulement qu'il n'est pas impossible à DIEU de joindre la pensée à cet être aussi inconnu que la pensée, lequel nous appelons matière.

DIEU ne peut faire les contradictoires; cela est vrai, parce que ce n'est pas un pouvoir de faire ce qui est absurde; c'est au contraire une négation de pouvoir : il reste donc à examiner où est la contradiction que la matière puisse recevoir de DIEU la pensée.

Pour savoir de quoi une chose est ou n'est pas capable, il faut la connaître entièrement. Or nous ne connaissons rien de la matière; nous savons bien que nous avons certaines sensations, certaines idées; par exemple, dans un morceau d'or nous apercevons de l'étendue, de la dureté, de la pesanteur, une couleur jaune, de la ductilité, &c.; mais cette substance, ce sujet, cet être à quoi tout cela est attaché, nous ne savons pas plus ce que c'est, que nous ne savons comment sont faits les habitans de saturne.

Si DIEU a voulu que certains corps organisés pensent, ce n'est ni comme étendus ni comme

divisibles qu'ils pensent. Ils auront la pensée indépendamment de tout cela, parce que DIEU la leur aura donnée.

Je ne conçois pas comment la matière pense; je ne conçois pas non plus comment un esprit pense. N'est-il pas vrai que DIEU peut créer un être doué de mille qualités inconnues à moi, sans lui communiquer ni la pensée ni l'étendue ? ne peut-il pas ensuite donner la faculté de penser à cet être ? et après lui avoir donné cette faculté, ne peut-il pas lui communiquer l'étendue? Or, si DIEU peut communiquer à une substance l'étendue après la pensée, pourquoi ne peut-il pas lui donner la pensée après l'étendue?

Mais, dit-on, l'ame est immortelle. Cela est vrai; la foi nous le dit, et personne n'en doute chez les chrétiens: mais ce dogme empêche-t-il que DIEU ne puisse joindre la pensée et l'étendue dans un même sujet ? Au contraire, si une certaine étendue existe avec la faculté de penser, il est sûr que cette étendue ne périt point; elle ne fait que changer de qualité et de place : il est aussi facile à DIEU de lui conserver la pensée, qu'il lui a été facile de la lui donner; car la pensée étant l'action de DIEU sur la matière, rien n'empêche DIEU d'agir toujours.

On pourra me faire encore cette objection: Quelle eſt la partie à qui DIEU aura donné la penſée ? cette partie n'eſt-elle pas diviſible pendant toute l'éternité ? n'eſt-il pas à croire qu'elle perdra toujours quelque choſe d'elle-même ? Or, à quelle petite particule de cette petite partie reſtera le don de penſer ? Si vous dites que c'eſt à la partie droite, je la diviſe et la retranche de ſon tout; alors il arrivera néceſſairement une de ces trois choſes : ou il y aura deux êtres penſans au lieu d'un; ou bien ni l'un ni l'autre ne ſera penſant: ou cet être ayant perdu la moitié de ſoi même, aura perdu la moitié de ſa penſée: ou DIEU donnera à la petite particule reſtante ce don de penſer qu'avait auparavant toute la partie. Les trois cas ſont abſurdes; donc il eſt impoſſible que la penſée puiſſe ſubſiſter toujours avec la même matière. Je n'ai vu cet argument nulle part; je me le fais à moi-même, et il me paraît aſſez preſſant. Il ſert à me faire voir la faibleſſe de mes compréhenſions; mais il ne me prouve point que DIEU ne puiſſe conſerver à une petite partie de mon corps, pendant toute l'éternité, ce qu'il lui aura donné dans le temps de ma vie.

Il eſt ſûr que ſi la matière, par le mouvement continuel où elle eſt, va toujours ſe diviſant à l'infini, il eſt impoſſible d'imaginer

comment une partie qui ſe diviſera toujours conſervera toujours la penſée. Mais premièrement cette partie, à qui DIEU l'aura donnée, peut fort bien en elle-même demeurer un individu, comme notre corps en eſt un; et en cela je n'apercevrais point de contradiction.

En ſecond lieu, la matière n'eſt pas diviſible à l'infini phyſiquement. Il eſt néceſſaire qu'il y ait des parties parfaitement ſolides; s'il n'y en avait pas, il n'y aurait point de matière, car les pores des corps augmentent à meſure que les parties ſolides des corps diminuent: ainſi les pores croiſſant à l'infini, et les parties diminuant à l'infini, le ſolide deviendrait *zéro*, et les pores *infinis*, &c. donc il eſt néceſſaire qu'il y ait des parties parfaitement ſolides; donc il eſt aiſé de concevoir qu'une de ces parties ſolides ſoit impériſſable, et que DIEU lui communique à jamais la penſée et le ſentiment.

Si tout était matière dites-vous, d'où l'ame matérielle aurait-elle tiré l'idée d'un être immatériel?

1°. DIEU, qui nous donne nos idées, pourrait fort bien nous donner celle d'un être immatériel, d'un être eſſentiellement différent de nous, puiſque, quand même nous ſerions purs eſprits, nous ne laiſſerions pas d'avoir

une idée de DIEU, qui cependant eſt quelque choſe d'eſſentiellement différent de tout pur eſprit créé.

2°. Je réponds que nous recevons l'idée d'un être immatériel, comme l'idée de l'infini nous vient ſans que nous ſoyons infinis pour cela.

Je paſſe ce que vous dites d'une poupée et d'un enfant, perſuadé que vous ne voulez point parler ſérieuſement.

Vous prétendez que, quand on dit *je* et *moi* et *unité*, cela prouve que nous connaiſſons ce que c'eſt que l'eſprit.

Je et *moi* ſignifie-t-il autre choſe que ma perſonne? et une unité n'eſt-elle pas auſſi-bien une unité de matière, qu'une autre ſubſtance?

Vous me dites que les eſprits forts répondent à cela qu'ils n'ont aucune idée ni d'eſprit, ni de matière, ni de vertu, ni de vice : il ne s'agit aſſurément ici ni de vertu ni de vice; et M. *Locke*, le plus ſage et le plus vertueux de tous les hommes, était bien loin d'avancer une impiété auſſi abſurde et auſſi horrible. Pour vous prouver, non pas que notre penſée eſt une action de DIEU ſur la matière, mais qu'elle peut être une action de DIEU ſur la matière; et, ce qu'il faut toujours répéter, qu'il n'eſt pas impoſſible à l'Etre infiniment puiſſant de faire penſer un corps; je vous avais apporté l'exemple des bêtes; vous me répondez : *La bête ſera*

ce qu'il vous plaira. Je vous supplie d'examiner la chose avec un peu d'attention, il me paraît qu'elle en vaut la peine.

Toute question n'est pas susceptible de démonstration ; mais il faut examiner ce qui est le plus probable, non pas pour le croire fermement, mais pour croire au moins qu'il est probable.

Or il est de la plus grande probabilité que les bêtes ont des sentimens, des idées, de la mémoire, &c. Je n'entrerai pas ici dans les preuves d'expérience dont on ferait des volumes, mais je dirai en philosophe : Les bêtes ont les mêmes organes de sentiment que nous ; la nature ne fait rien en vain ; donc DIEU ne leur a point donné des organes de sentiment pour qu'elles n'aient point de sentiment ; donc elles en ont comme nous.

Si on me dit à cela que les ressorts que je prends pour organes de leurs cinq sens sont seulement en eux les organes de la vie ; je réponds que les animaux peuvent avoir la vie sans leur cinq sens, puisqu'il y en a qui n'ont que trois ou deux sens et qui vivent ; donc les organes des sens leur sont donnés pour autre chose que pour la vie ; donc ils ont du sentiment ; donc ils ont cela de commun avec nous. Or, ou DIEU a ajouté le

ſentiment à ces portions de matière, ou il leur a donné une ame ſpirituelle et immortelle. On eſt donc réduit à dire, ou qu'une puce a une ame immortelle, ou que DIEU a donné à la matière le don de ſentir : or s'il a pu accorder à certains corps la ſenſation, pourquoi lui ſera-t-il impoſſible d'accorder la penſée à d'autres ?

Pour prouver encore qu'on ne peut dire qu'il ſoit impoſſible à DIEU de donner par ſon action la penſée au corps, et pour faire voir combien il eſt faux de dire, *ce qui n'eſt pas diviſible ne peut appartenir à la matière*, je vous avais apporté l'exemple du mouvement.

Le mouvement n'eſt pas diviſible; la vie, la végétation, l'électricité ne ſont pas diviſibles ; cependant l'électricité, la vie, la végétation, le mouvement appartiennent à la matière; donc la matière a des propriétés et peut être ſans nombre, qui ne ſont pas diviſibles. Il peut y avoir du plus ou du moins dans ces propriétés ; il y en a auſſi dans la propriété de la penſée. Un corps eſt plus ou moins en mouvement, une penſée eſt plus ou moins vive, plus ou moins forte, plus ou moins claire.

Je vous avais ſurtout apporté l'exemple de la gravitation, qui eſt un principe qui agit

à des diſtances immenſes, qui ſemble n'avoir rien de corporel, et qui cependant eſt le grand reſſort de la nature. Je vous avais demandé ce que vous en penſiez et ſi vous le connaiſſiez ; et là-deſſus voici comme vous me faites l'honneur de me répondre : *Oui, Monſieur, les corps pèſent ; les calculs du célèbre Newton ne m'en convainquent pas plus que les ſens. Un corps pèse ſur l'autre, c'eſt-à-dire qu'un corps pouſſe l'autre.*

Je ſoupçonne qu'il y a là quelque faute du libraire, car il n'eſt pas vraiſemblable que ce ſoit-là le ſentiment d'un homme auſſi ſavant que vous. Vous n'ignorez pas ſans doute, ce que c'eſt que cette propriété de la nature appelée *gravitation*, ou *attraction*, ou *force centripète ;* et ſi je vous le demandais, vous me répondriez avec *Newton* et avec tous ceux qui ont étudié les vérités découvertes par ce grand homme : La gravitation, l'attraction eſt la propriété par laquelle tous les corps tendent à s'approcher les uns des autres, ſans aucun beſoin d'une impulſion étrangère et de matière intermédiaire ; et cela, en raiſon directe de la quantité de leur maſſe, et en raiſon double inverſe des diſtances. Cette propriété de la matière inconnue juſqu'à nous, a été découverte et prouvée, je dis prouvée par ce grand philoſophe ; et ſes preuves ſont toutes fondées

ſur les lois de *Kepler* que les planètes obſervent dans leurs révolutions, ſur les inégalités des mouvemens dans les globes céleſtes, qui toutes confirment cette admirable loi des forces centripètes.

Ainſi il ne s'agit pas ici de l'impulſion des corps et de la communication du mouvement, quoique l'impulſion des corps et la communication du mouvement ſoit encore une propriété de la matière, qui n'a rien de commun avec la diviſibilité.

Il s'agit de ce pouvoir réel de gravitation, d'attraction, des forces centripètes, qui dirigent les planètes autour du ſoleil, et la lune autour de la terre, ſelon des lois mathématiques qui excluent néceſſairement tout ce prétendu fluide, et cette chimère de tourbillons qu'on avait ſuppoſés ſi gratuitement.

Ce pouvoir démontré eſt préciſément tout le contraire de ce que vous dites. *Un corps*, dites-vous, *pèſe*, c'eſt-à-dire, *il pouſſe*, *et ne pouſſe qu'autant qu'il eſt pouſſé*. Non, mon père, le ſoleil n'eſt point pouſſé, et ſaturne n'eſt point pouſſé.

Mais le ſoleil et ſaturne s'attirent, gravitent, pèſent l'un ſur l'autre, ſelon la quantité directe de leur maſſe, et ſelon la raiſon inverſe du quarré de leur éloignement; et il

n'y a point entre eux ni autour d'eux de fluide qui puiſſe ni leur faire une réſiſtance ſenſible, ni diriger leur mouvement. Il y a donc certainement un principe de gravitation, d'attraction, que nous ne connaiſſons pas, qui agit d'une manière ſurprenante, et qui n'a aucun rapport aux autres propriétés de la matière. Ce principe, vous avais-je dit, eſt interne, inhérent dans les corps; et là-deſſus vous me répondez que jamais *Newton* n'a admis ce principe inhérent et interne dans les corps, et que s'il l'avait admis, on ſe ſerait moqué de lui. Si vous entendez par principes ou propriétés inhérentes une propriété eſſentielle, il eſt très-vrai que *Newton* ne dit pas que le principe des forces centripètes ſoit eſſentiel à la matière ainſi que l'étendue. Peu importe qu'il ſe ſoit ſervi des termes *inhérent* et *interne* dont je me ſers. Tout ce qu'on entend par ce mot *inhérent*, c'eſt que toute matière a reçu de DIEU ce principe qui eſt en elle; que toute particule de matière a la propriété, tant qu'elle eſt matière, de graviter l'une vers l'autre, comme l'or a la propriété inhérente de peſer plus que l'argent, comme l'eau a la propriété inhérente d'être fluide à un certain degré de température. Je ne vois pas comment, en diſant cela, *Newton* ſe ſerait expoſé à la dériſion des philoſophes, comme vous le dites.

Vous m'apprenez enſuite que M. *Newton* a pouſſé plus loin qu'aucun philoſophe l'obſervation des mouvemens qui approchent les corps, ou qui les éloignent les uns des autres. Il ſemble par ces paroles que *Newton* n'aurait fait autre choſe que de pouſſer plus loin qu'un autre ces recherches triviales ſur les lois du mouvement; comme, par exemple, que la quantité de mouvement eſt le produit de la maſſe par la vîteſſe, &c. Ce n'eſt point du tout cela, encore une fois, dont il s'agit; c'eſt du pouvoir des forces centripètes, qui font que le ſoleil, par exemple, étant dans l'un des foyers d'une ellipſe, le corps placé dans la circonférence de cette ellipſe doit néceſſairement parcourir des eſpaces égaux, en temps égaux; et que la force centripète augmente à meſure que le corps approche de celui des foyers de l'ellipſe où eſt le ſoleil. Encore une fois, ſans vous répéter ici toutes ces combinaiſons, les forces centripètes, l'attraction, la gravitation, ſont une nouvelle loi de la nature auſſi certaine et auſſi inconnue que la vie des animaux et la végétation des plantes, le mouvement et l'électricité.

Vous parlez enſuite de M. *Newton* ainſi: *Ce ſage obſervateur déclare nettement* (ſection II, page 172) *qu'en regardant tous les corps comme des eſpèces d'aimans, il s'en tient aux mouvemens*

apparens, de quelque cause qu'ils viennent, et sans toucher aux systêmes différens qui les rapportent à quelque impulsion, à l'action de la matière subtile ou éthérée.

Je n'ai pas ici l'ouvrage dont vous citez cette page 172; mais sans avoir sous mes yeux cet ouvrage, je sais fort bien que M. *Newton*, en vingt endroits, réclame contre l'injustice ridicule et absurde qu'il y aurait à lui reprocher d'admettre les qualités occultes des péripatéticiens. Il a soin de déclarer expressément qu'il ne sait point ce que c'est que cette propriété qu'il appelle du nom de gravitation, de force centripète, d'attraction. Il a hasardé sur cela quelques conjectures très-faibles; mais enfin il n'est pas moins démontré que cette propriété inconnue jusqu'à lui existe réellement: c'est le seul point dont il est ici question. Il y a une propriété dans la matière, laquelle agit sans contact, sans véhicule, à des distances immenses; donc la matière peut avoir d'autres propriétés que celle d'être divisible.

La matière a probablement mille autres facultés que nous ne connaissons pas.

Vous me dites ensuite: La faculté d'attirer et repousser, de peser en poussant, n'enferme que du mouvement, du poids, de la mesure; donc ce sont des propriétés d'un être divisible.

Il

Il eſt vrai que ce ſont des propriétés d'un être qui d'ailleurs eſt diviſible ; mais ce n'eſt pas parce qu'il eſt diviſible qu'il a ces propriétés. La matière eſt phyſiquement diviſible, c'eſt-à-dire, ſes parties ſolides adhérentes les unes aux autres ſont ſéparables, et ces parties adhérentes enſemble, qui compoſent un tout comme notre globe, ont enſemble la faculté d'attraction, de gravitation ; mais chaque particule ſolide de cet univers a en ſoi la même faculté ; et un atome gravite vers un atome, comme la terre, mars, jupiter, vers le ſoleil leur centre.

La gravitation, le mouvement appartiennent donc à toute la matière que nous connaiſſons. Il y a néceſſairement des parties ſolides ; donc ce n'eſt point en tant que diviſible que la matière a la propriété de l'attraction ; donc encore une fois, il y a des principes dans la matière indépendans de la diviſibilité ; donc c'eſt une grande témérité d'aſſurer que DIEU ne peut joindre la penſée à la matière, ſur cette faible et obſcure raiſon, que la matière eſt diviſible. Encore une fois, on ne vous dit pas que le Créateur ait donné à la matière la penſée ; on ne ſaurait trop le répéter, on vous dit ſeulement que des êtres auſſi peu éclairés que nous le ſommes, doivent être bien retenus quand il s'agit de prononcer ce que

l'Etre infini et tout-puiſſant peut faire ou ne peut pas faire.

Vous me dites enſuite que le mouvement, la peſanteur des corps nous indiquent DIEU, nous conduiſent à DIEU; enſuite vous parlez de ceux qui doutent de l'exiſtence de DIEU.

On croirait par ces paroles que vous voudriez jeter quelques ſoupçons de cette horrible et impertinente incrédulité ſur *Newton* et ſur *Locke*, et ſur ceux qui ont éclairé leur eſprit des lumières de ces grands hommes. Ce n'eſt pas aſſurément votre intention; vous avez le cœur trop droit, vous avez un eſprit trop juſte pour ne pas connaître que toute la philoſophie de *Newton* ſuppoſe néceſſairement un premier moteur. Vous ſavez avec quelle ſupériorité de raiſon *Locke* a prouvé avant *Clarke* l'exiſtence de cet Etre ſuprême. *Newton* et *Locke*, ces deux ſublimes ouvrages du Créateur, ont été ceux qui ont démontré ſon exiſtence avec le plus de force; et les hommes en cela, comme dans tout le reſte, doivent faire gloire d'être leurs diſciples.

Je ne ſais pas en vérité à propos de quoi vous parlez de libertinage, de paſſions et de déſordres, quand il s'agit d'une queſtion philoſophique de *Locke*, dans laquelle ſon profond reſpect pour la Divinité lui fait dire ſimplement

qu'il n'en ſait pas aſſez *pour oſer borner la puiſſance de l'Etre ſuprême.*

Il était bien loin, ce grand homme, d'être courbé vers la terre, et d'être plongé dans les voluptés, lui qui a paſſé ſa vie non-ſeulement à éclairer l'entendement des hommes, mais à leur enſeigner par ſon exemple la pratique des vertus les plus ſévères et les plus aimables.

M. *Newton* a été auſſi vertueux qu'il a été grand philoſophe : tels ſont pour la plupart ceux qui ſont bien pénétrés de l'amour des ſciences, qui n'en font point un indigne métier, et qui ne les font point ſervir aux miſérables fureurs de l'eſprit de parti. Tel a été le docteur *Clarke ;* tel était le fameux archevêque *Tillotſon ;* tel était le grand *Galilée ;* tel notre *Deſcartès ;* tel a été *Bayle*, cet eſprit ſi étendu, ſi ſage et ſi pénétrant, dont les livres, tout diffus qu'ils peuvent être, feront à jamais la bibliothèque des nations. Ses mœurs n'étaient pas moins reſpectables que ſon génie. Le déſintéreſſement et l'amour de la paix comme de la vérité étaient ſon caractère ; c'était une ame divine. M. *Baſnage*, ſon exécuteur teſtamentaire, m'a parlé de ſes vertus les larmes aux yeux. Cependant je ne ſais par quelle fatalité un des hommes les plus reſpectables de votre ſociété, un homme plus célèbre encore par ſa vertu que par ſon éloquence, a pu être

trompé au point de dire, dans un de ſes diſcours publics, en parlant de *Bayle : Probitatem non do, je lui refuſe la probité.*

A M. DE FORMONT.

En réponſe à une lettre du 6 janvier 1736, ſur la matérialité de l'ame.

IL eſt vrai que ſi l'on peut prouver qu'il y a une incompatibilité, une contradiction formelle entre la matière et la penſée, toutes les probabilités en faveur de la matière penſante ſont détruites.

Il eſt donc vrai que le fort de la diſpute, comme vous le dites très-bien, roule ſur cette queſtion : *La matière penſante eſt-elle une contradiction ?*

1°. J'obſerverai qu'il ne s'agit pas de ſavoir ſi la matière penſe par elle-même : elle ne fait rien, elle ne peut avoir le mouvement ni l'exiſtence par elle-même ; (du moins cela me paraît démontré) il s'agit uniquement de ſavoir ſi le Créateur, qui lui a donné le mouvement, le pouvoir incompréhenſible de le communiquer, peut auſſi lui communiquer, lui unir la penſée.

Or s'il était vrai qu'on prouvât que DIEU n'a pu communiquer, n'a pu unir la penſée à la matière, il me paraît qu'on prouverait auſſi par-là que DIEU n'a pu lui unir un être penſant ; car je dirai contre l'être penſant uni à la matière tout ce qu'on dira contre la penſée unie à la matière.

On ne connaît rien dans les corps, dira-t-on, qui reſſemble à une penſée : cela eſt vrai ; mais je réponds : une penſée eſt l'action d'un être penſant ; donc il n'y a rien ſelon vous dans la matière, qui ait la moindre analogie à un être penſant ; donc ſelon vous-même, vous prouveriez qu'un être immatériel ne peut être en rien affecté par la matière ; donc ſelon vous-même, l'homme ne penſerait point, ne ſentirait point ; donc en prétendant prouver l'impoſſibilité où eſt la matière de penſer, vous prouveriez qu'en effet nous ne pouvons penſer, ce qui ſerait abſurde. En un mot, ſi la penſée ne peut être dans la matière, je ne vois pas comment un être penſant peut être dans la matière. Or de quelque manière que nous nous tournions, il eſt très-vrai qu'il n'y a aucune connexion, aucune dépendance entre les objets de nos organes et nos idées ; il eſt très-vrai (ſoit que la matière penſe, ſoit que DIEU lui ait uni un être immatériel) il eſt très-vrai, dis-je, qu'il n'y a aucune raiſon

physique par laquelle je doive voir un arbre, ou entendre le son des cloches quand il y a un arbre devant mes yeux, ou que le battant frappe la cloche près de mes oreilles. Il est surtout démontré dans l'optique qu'il n'y a rien dans les rayons de lumière qui doive me faire juger de la distance d'un objet; donc, soit que mon ame soit matière ou non, je ne puis ni voir ni entendre, ni avoir une idée de la distance, &c. que par les lois arbitraires établies par le Créateur.

Reste donc à savoir si le Créateur a pu, en établissant ces lois, communiquer des idées à mon corps à l'occasion de ces lois.

Ceux qui disent que DIEU ne peut donner des idées aux corps se servent de cet argument. » Ce qui est composé est nécessairement de » la nature de ce qui le compose; or si une » idée était un composé de matière, la » matière étant divisible et étendue, il se » trouverait que la pensée serait divisible et » étendue; mais la pensée n'est ni l'un ni » l'autre; donc il est impossible que la pensée » soit de la matière. »

Cet argument ferait une démonstration contre ceux qui diraient que la pensée est un composé de matière; mais ce n'est pas cela que l'on dit. On dit que la pensée peut être ajoutée de DIEU à la matière, comme le mouvement

et la gravitation qui n'ont aucun rapport à la divifibilité ; donc DIEU peut donner à la matière des attributs tels que la penfée et le fentiment, qui ne font point divifibles.

L'argument dont s'eft fervi le père *Tournemine* dans le journal de Trévoux, eft encore bien moins folide que l'argument que je viens de réfuter.

Nous apercevons, dit-il, un objet indivifiblement ; or fi notre ame était matière, la partie A d'un objet frapperait la partie A de mon entendement ; la partie B de l'objet frapperait la partie B de mon ame : donc nulle partie de mon ame ne pourrait voir l'objet.

Vous avez mis dans un très-grand jour cet argument du père *Tournemine*.

Voici en quoi confifte, à mon fens, le vice évident de ce raifonnement. Ce raifonnement fuppofe que nous n'aurions d'idée d'un objet que parce que les parties d'un objet frapperaient notre cerveau ; or rien n'eft plus faux.

1°. J'ai l'idée d'une fphère, quoiqu'il ne vienne à mes yeux que quelques rayons de la moitié de cette fphère. J'ai le fentiment de la douleur qui n'a aucun rapport à un morceau de fer entrant dans ma chair. J'ai l'idée du plaifir qui n'a rien d'analogue à quelque liqueur paffant dans mon corps, ou en fortant :

donc des idées ne peuvent être la ſuite néceſſaire d'un corps qui en frappe un autre ; donc c'eſt DIEU qui me donne les idées, les ſentimens, ſelon les lois par lui arbitrairement établies ; donc la difficulté réſultant de ce que la partie A de mon cervëau ne recevrait qu'ûne partie A de l'objet, eſt une difficulté que l'on appelle *ex falſo ſuppoſitum*, et n'eſt point difficulté.

2°. Il ſerait encore faux de dire que toutes les parties d'un objet ne puſſent ſe réunir en un point dans mon cerveau ; car toutes les lignes peuvent aboutir dans une circonférence à un point ſeul qui eſt le centre.

On fait encore une difficulté éblouiſſante. La voici : » Si DIEU a accordé le don de » penſer à une partie de mon cerveau, cette » partie eſt diviſible ; on en retranche la » moitié, on en retranche le quart, on en » retranche mille, cent mille particules ; à » laquelle de ces particules appartiendra la » penſée ? »

Je réponds à cela deux choſes : 1°. Il eſt poſſible au Créateur de conſerver dans mon cerveau une partie immuable, et de la préſerver du changement continuel qui arrive à toutes les parties de mon corps. 2°. Il eſt démontré qu'il y a dans la matière des parties ſolides indiviſibles ; en voici la démonſtration.

Les

Les pores du corps augmentent en proportion doublée de la division de ce corps ; donc si vous divisez à l'infini, vous aurez une série dont le dernier terme sera l'infini pour les pores, et l'autre terme *zéro* pour la matière, ce qui est absurde ; donc il y a des parties solides et indivisibles ; donc si DIEU accorde la pensée à quelqu'une de ces parties, il n'y a point à craindre que le don de penser se divise, ni rien à objecter contre ce pouvoir que l'Etre suprême a de donner la pensée à un corps.

Remarquez en passant que cette démonstration de la nécessité qu'il y ait des parties parfaitement solides, ne combat point la démonstration de la matière divisible à l'infini en géométrie. Car en géométrie nous ne considérons que les objets de nos pensées ; or il est démontré que notre pensée fera passer dans l'espace infiniment petit du point de contingence d'un cercle et d'une tangente une infinité d'autres cercles ; mais physiquement cela ne se peut ; voilà pourquoi M. de *Malesieux*, dans ses Elémens de géométrie, pages 117 et suivantes, paraît se tromper en ne distinguant pas l'indivisible physique, et l'indivisible mathématique. Il tombe surtout dans une grande erreur au sujet des unités ; je vous prie de relire cet endroit de sa Géométrie.

Je reviens donc à cette propofition : Il eft impoffible de prouver qu'il y ait de la contradiction, de l'incompatibilité entre la matière et la penfée. Pour favoir s'il eft impoffible que la matière penfe, il faudrait connaître la matière, et nous ne favons ce que c'eft ; donc voyant que nous fommes cet être que nous appelons *matière*, et que nous penfons, nous devons juger qu'il eft très-poffible à DIEU d'ajouter la penfée à la matière, par les raifons ci-devant déduites dans ma dernière lettre.

Permettez-moi d'ajouter encore cet argument-ci : Je ne fais point comment la matière penfe, ni comment un être, quel qu'il foit, penfe ; peut-on nier que DIEU n'ait le pouvoir de faire un être doué de mille qualités à moi inconnues, fans lui donner ni l'étendue, ni la penfée ?

Or DIEU ayant créé un être, ne peut-il pas le faire penfant ; et après l'avoir fait penfant ne peut-il pas le faire étendu, *et viciffim* ? Il me femble que pour nier cela, il faudrait être chef du confeil de DIEU, et favoir bien précifément ce qui s'y paffe.

A M. * * *

Ce 13 mars 1739.

MONSIEUR,

LA lettre, ou plutôt l'ouvrage dont vous m'honorez, eſt peut-être ce que la raiſon toute ſeule pouvait produire de mieux. Je ſuis à peu-près comme ces directeurs qui admirent l'eſprit et les objections d'un incrédule, et qui prient DIEU de lui donner un peu de foi.

La foi que j'oſerais vous demander, c'eſt pour certains calculs indiſpenſables, pour certaines propoſitions démontrées, après quoi nous ferons de la même religion; et j'aurai l'honneur de douter avec vous de ſept ou huit mille propoſitions, pourvu que vous m'accordiez ſeulement une douzaine de vérités fondées ſur l'expérience. La première de ces vérités eſt que le feu et la lumière ſont le même être; et ſi vous en doutez, vous n'avez qu'à raſſembler de la lumière (c'eſt-à-dire, des rayons lumineux) au foyer d'un verre ardent, et à y mettre le bout de votre doigt. Il eſt bien vrai que cet être (quel qu'il ſoit)

n'échauffe pas toujours, et n'illumine pas toujours. La bouche ne parle pas, ne baife pas, et ne mange pas fans ceffe; cependant c'eft avec la bouche feule qu'on mange, qu'on baife et qu'on parle.

Serait-on bien venu à nier ces attributs-là, fous prétexte qu'ils ne font pas renfermés dans l'idée qu'un philofophe pourrait fe faire d'une bouche? Le feu contenu dans les corps n'éclaire pas toujours, fans doute, mais mettez ce feu un peu plus en mouvement, et il vous éclairera; raffemblez bien des rayons, et vous ferez échauffé.

En un mot, on ne connaît les corps ni le refte que par leurs effets; or l'effet d'un corps lumineux eft, je crois, d'éclairer et de brûler dans l'occafion.

2°. Vous doutez de la propagation de la lumière; doutez donc auffi de la propagation du fon. M. *Roemer* a vu, a fait voir, a démontré, et M. *Bradley* a redémontré, d'une manière encore plus admirable, que la lumière vient à nous en un temps que vous appellerez long ou court, comme il vous plaira. Car il femble court, fi vous confidérez qu'en fept minutes et demie un rayon arrive du foleil à nous; il paraît long, fi vous faites attention que la lumière arrive en 36 ans au moins d'une étoile de la fixième grandeur. Il n'y a

rien de long, rien de court, rien de grand, rien de petit en ſoi, comme vous ſavez.

3°. Toutes les obſervations de *Bradley* font connaître que la lumière n'eſt aucunement retardée dans ſon cours d'une étoile à nous. Vous conclurez de-là s'il eſt poſſible qu'il y ait un plein abſolu : car aſſurément ce ſont des concluſions qu'il ne faut tirer que d'après le calcul et l'expérience. Un vrai newtonien ne fait pas la plus petite ſuppoſition; et il n'en faut jamais faire.

4°. Mais comment le ſoleil envoie-t-il tant de lumière ſans s'épuiſer, et comment votre cerveau produit-il tant d'idées ſans les perdre, et n'en eſt même que plus lumineux? Moi! que je vous diſe comment cela ſe fait, Monſieur? DIEU m'en garde; je n'en ſais rien, ni moi ni perſonne. Je ſais que la lumière arrive en un temps calculé; que les rayons, venant d'environ trente-trois millions de lieues, ſont preſque parallèles; que je fonds du plomb avec ces rayons-là quand il m'en prend envie; qu'ils ſont colorés, qu'ils ſe réfractent ſuivant des lois immuables, &c. Mais combien d'onces il en ſort du ſoleil par an, c'eſt ce que j'ignore; et comment il répare ſes pertes, je n'en ſais pas davantage. Je ſais très-bien qu'une comète peut tomber dans ce globe, mais je ne dis point : *Cela peut être; donc cela eſt.* Vous faites

un calcul qui m'épouvante pour le ſoleil. J'ai dit qu'un rayon de trente-trois millions de lieues n'a pas probablement un pied de matière, mis bout à bout; vous vous effrayez du nombre de pieds de roi que le ſoleil perd: mais, Monſieur, ces pieds de roi ne ſont pas des pieds cubiques. L'épaiſſeur d'un rayon eſt infiniment petite par rapport à l'épaiſſeur d'un cheveu, et le ſoleil ne perd peut-être pas en un an la valeur de quatre livres.

5°. Cet être ſingulier qui produit la chaleur, la lumière, les couleurs, eſt-il peſant comme les autres êtres connus? c'eſt-à-dire, a-t-il la propriété de tendre vers le centre du globe où il ſe trouve? &c. pèſe-t-il ſur le ſoleil, pèſe-t-il ſur la terre? Certes s'il pèſe, il ne pèſe guère. Toutes les expériences que j'ai vues et que j'ai faites ne prouvent pas grand'-choſe. J'ai fait peſer du fer enflammé depuis une once juſqu'à 2000 livres; j'ai fait peſer ce même fer refroidi; nulle différence dans le poids. Il ſe pourrait, à toute force, que le feu n'eût pas cette propriété, il ſe pourrait même qu'il fût pénétrable; c'eſt ce que penſent certains phyſiciens. Madame la marquiſe du *Châtelet*, dans ſon eſſai plein d'excellentes choſes ſur la nature du feu, lequel a concouru pour le prix, (*) dit hardiment que le

(*) Voyez le volume des *Oeuvres phyſiques*.

feu, la lumière, n'a ni la propriété de la gravitation vers un centre, ni celle d'être impénétrable. Cette propofition a révolté nos cartéfiens, et a fait manquer le prix à un ouvrage qui le méritait d'ailleurs. Pour moi qui vois que la lumière, le feu, eft matière, qu'il preffe, qu'il divife, qu'il fe propage; &c. je ne vois pas qu'il y ait d'affez fortes raifons pour le priver des deux principales propriétés dont la matière eft en poffeffion, et je fuis ici comme le père *Bony* et *Efcobar*, dans le cas des opinions probables.

Au refte, ne vous effrayez point que, malgré cette gravitation probable des petites particules du feu fur le centre du foleil; elles s'échappent pourtant avec une fi prodigieufe célérité. Voyez dans une fournaife de forge; ce que les forgerons appellent la *pâte* eft un globe de fonte tout enflammé quand on le retire de la fournaife. Sa flamme s'échappe en rond de tous les côtés, malgré la tendance que l'air lui imprime en haut; et l'on peut apercevoir ce globe de feu de fix lieues, fans que cette prodigieufe quantité de particules qu'il envoie lui faffe perdre fenfiblement de fon poids. Or qu'eft-ce que ce petit pâté par rapport au foleil? Le foleil tourne en vingt-cinq jours et demi fur lui-même, et la terre en un jour fur elle-même. Or, pour que le

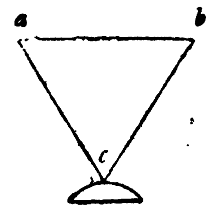
ſoleil ne tournât pas plus vîte que la terre, il faudrait que ſa rotation ſur ſon axe s'accomplît en dix mille de nos jours, qui font plus de vingt-ſept ans; mais il tourne en vingt-cinq jours. Jugez donc par cette prodigieuſe célérité, de la force avec laquelle il envoie la lumière, et ne vous étonnez de rien; ou bien étonnez-vous de tout. Au reſte, quand je dis que la lumière s'échappe du ſoleil, je me ſers de cette expreſſion dans le même ſens qu'on dit que la pierre s'échappe de la fronde, et la balle du canon.

6°. Quand on dit que la matière lumineuſe vient du ſoleil à nous en ligne droite, on ne dit rien que de très-vrai, et cela n'eſt conteſté par perſonne. *Juſqu'à nous* veut dire juſqu'à notre globe, et notre globe eſt compoſé d'air et de terre. Il arrive à la ſurface de l'air ce qui arrive à la ſurface de nos yeux; les rayons ſe briſent en paſſant du vide dans l'air, et c'eſt pourquoi on ne voit aucun aſtre à ſa place. Il y a des tables de la réfraction depuis l'horizon juſqu'au quarantième degré; mais au méridien il n'y a plus de réfraction.

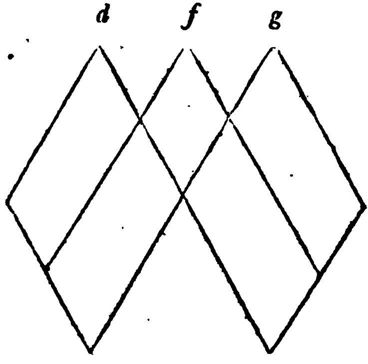
Vous devriez, Monſieur, lire quelque traité ſur ces matières, comme *s'Graveſande*, ou *Keil*, ou *Wolfius;* vous pourriez même vous en tenir à *Bion*. Un eſprit comme le vôtre n'aura que la peine de feuilleter ces ouvrages,

qui vous mettraient au fait de bien des minuties néceſſaires, et qui vous abrégeraient le chemin infiniment. Par exemple, le moindre livre d'optique réſoudra vos difficultés ſur la réflexion de la lumière, quant au géométrique et au mécanique; mais quant à ce qui tient à la nature intime des choſes, comment les rayons ne ſe confondent pas en ſe croiſant, comment ils rebondiſſent ſans toucher aux ſurfaces, pourquoi ils s'infléchiſſent vers les bords des objets, pourquoi le bleu eſt plus réfrangible que le rouge, vous demanderez tout cela à DIEU qui, je crois, eſt le ſeul qui en ſache des nouvelles poſitives.

7°. Quand vous aurez, Monſieur, jeté un coup-d'œil ſur les moindres élémens de phyſique géométrique, vous ne ſerez plus révolté de cette idée très-commune, que tout point viſible eſt le ſommet d'un cône dont la baſe eſt dans nos yeux. Vous prenez le corps du ſoleil pour un point viſible; voici, Monſieur, le fait en deux mots. Je vois le corps *a*, *b*, ſous l'angle *a*, *c*, *b*;



mais je vois les points *d*, *f*, *g*, de cette manière :



chacun de ces points eſt le ſommet d'un cône.

En trois ou quatre converſations je vous mettrais au fait de ces petits détails géométriques, qui, quoique peu conſidérables par eux-mêmes, ſont des principes néceſſaires ſans leſquels on ne peut ſe former aucune idée nette.

8°. *Qui ne rirait*, dites-vous, *de voir les philoſophes déterminer la grandeur*, *la figure*, *la diſtance réelle des corps céleſtes*, *et ne pouvoir déterminer la grandeur réelle d'un grain de ſable?* Je vous conjure de ne point les accuſer d'une ſottiſe dont ils ne ſont point coupables; il y en a aſſez à leur reprocher. Vous ſavez, encore une fois, qu'il n'y a que des grandeurs relatives; or les philoſophes ont très-bien

trouvé la grandeur relative de la terre par rapport à celle de vénus, de la lune, &c. Votre difficulté du microſcope s'évanouit, car une mouche ſera toujours plus grande qu'une puce, vue à l'œil ou au microſcope. Il ſerait triſte que de pareilles difficultés vous arrêtaſſent dans le chemin des ſciences. Le ſcepticiſme eſt très-bon avec des feſeurs d'hypothèſes, avec des rêveurs théologiens; *Bayle* n'a guère couru ſus qu'à ces meſſieurs, mais c'était un pauvre géomètre, et il ne ſavait preſque rien en phyſique; il y a des choſes ſur leſquelles le doute même n'eſt pas permis.

9°. Il ſe mêle à l'optique mathématique un jugement de l'ame, fondé ſur l'expérience; c'eſt ce qui fait que nous nous formons des idées des diſtances, ſans nous ſervir d'aucune meſure: c'eſt pourquoi nous jugeons qu'un objet que nous voyons plus petit qu'à l'ordinaire eſt plus éloigné; c'eſt ainſi que nous jugeons qu'un homme eſt en colère quand il grince les dents, qu'il roule les yeux, qu'il jure DIEU, et qu'il veut tuer ſon prochain. Si quelquefois les ſignes des paſſions nous trompent, ce qui arrive cependant rarement aux connaiſſeurs, les ſignes des diſtances nous trompent auſſi quelquefois; mais quand on les meſure mathématiquement, il n'y a plus d'erreur.

10°. Dans les objections que vous faites fur la gravitation, fur l'attraction de la matière, vous faites voir, Monfieur, toute la fagacité d'un homme qui eût mieux expliqué que moi toutes ces vérités, s'il avait voulu s'y appliquer un peu. Mais, Monfieur, ayez d'abord la bonté de croire que nous ne fuppofons rien du tout. Vous nous reprochez des hypothèfes, nous n'en admettons pas la moindre. *Newton* a démontré comme deux fois deux font quatre, que la même force qui fait retomber une pierre fur la terre retient les aftres dans leurs orbites; il a calculé cette force depuis faturne jufqu'à nous; il en a démontré les effets. Tout cela eft une affaire de pure géométrie; et de tous ceux qui ont étudié ces découvertes aucun n'a ofé les nier. Quelques vieux cartéfiens s'avifent de dire que *Newton* n'a vu tout cela qu'en mathématicien; et ils fe fervent des tourbillons, de la matière fubtile et de tous ces miférables êtres de raifon, pour expliquer un fait, un phénomène conftant que *Newton* a découvert. On leur a prouvé que leurs tourbillons font des chimères, et l'Europe fe moque d'eux. N'importe, les bonnes gens n'en démordent point; il leur en coûterait trop de retourner à l'école.

Nolunt parere minoribus, et quæ
Imberbes didicere, fenes perdenda fateri.

Reste à présent à savoir si cette attraction de la matière, cette gravitation établie par *Newton* et démontrée par lui, est un effet ou une cause; elle sera ce qu'on voudra. La chose existe; et c'est bien assez pour des hommes d'avoir été jusque là. Il y a, à la vérité, grande apparence que cette gravitation qui fait la pesanteur, est une propriété de la matière. Cet univers paraît fondé sur plus d'un principe, et je crois que nous sommes bien loin de les connaître. Nous savons très-bien que les tourbillons ne peuvent causer la pesanteur; nous savons ce qui n'est pas, et DIEU sait ce qui est.

11°. Ne comparez point, Monsieur, l'attraction de l'aimant avec cette loi universelle par laquelle tous les corps gravitent les uns vers les autres. L'attraction de l'aimant est d'un tout autre genre.

Celle de l'électricité est encore toute différente, et n'a rien de commun avec les lois découvertes par *Newton*.

L'attraction de la lumière et des corps est peut-être encore d'une autre espèce. Qu'est-ce que tout cela prouve? Que la matière agit dans plusieurs cas selon toute autre règle que les lois d'impulsion, et qu'il faut étendre la sphère de la nature beaucoup plus qu'on ne fesait. Mais, diront les vieux philosophes,

il y aura donc des myſtères dont nous ne pourrons rendre raiſon par les lois des chocs des corps ? Oui, Meſſieurs, il y en a peut-être des millions; et ſans aller plus loin, dites-nous pourquoi vous penſez, et pourquoi votre penſée fait remuer votre jambe ?

12°. Vous faites un reproche à *Newton* de ce qu'il ſuppoſe, dites-vous, ce qui eſt en queſtion, que chaque partie de la matière a également le pouvoir de la gravitation. Il me ſemble qu'il ne ſuppoſe rien. Il a prouvé que les aſtres ſont retenus dans leurs orbites par la même force qui fait tendre ici tous les corps au centre de la terre. Or les corps tendent tous également à ce centre; donc la même choſe arrive à tous les aſtres. *Eadem cauſa, idem effectus.*

L'expérience dans le vide eſt une des démonſtrations de cette vérité. Vous ne me ferez pas long-temps l'objection des nues et des exhalaiſons qui flottent dans l'air; ſi vous voulez lire dans le premier mathématicien qui vous tombera ſous la main, les lois des fluides. Vous ſentez, ſans doute, tout d'un coup la prodigieuſe différence entre un corps abandonné librement à la force de la gravitation dans un eſpace non réſiſtant, et le même corps dans l'eau ou dans l'air dont il faut déplacer les parties. Encore une fois, qu'un

génie comme le vôtre daigne lire *Keil* ou *s'Graveſande* ou *Muſſchembroek* : ſans principes vous ne pouvez faire un pas.

13°. Vous confondez toujours le centre de gravité d'un corps, qui eſt le point par lequel étant ſuſpendu il n'inclinerait d'aucun côté, avec le foyer de l'orbe que décrivent les planètes : ce ſont deux choſes qui n'ont aucune reſſemblance.

14°. Je ne ſais quel impitoyable pyrrhonien vous induit à penſer que les mathématiques n'influent point dans la phyſique, ſous prétexte que les mathématiques conſidèrent l'étendue en général, &c. Ce pyrrhonien n'avait apparemment jamais vu la pompe de Notre-Dame, la machine de Marly, le pyromètre, les moulins à vent, les machines à élever les fardeaux, les coupes des vouſſures, les cadrans au ſoleil, les pendules, les planétaires, les bas au métier; &c. tout cela cependant eſt fondé ſur les rigoureuſes lois de la phyſique mathématique.

Il eſt bien vrai que parmi les propoſitions de la géométrie il y en a beaucoup qui ſont de pure curioſité, et toutes les ſciences ſont dans ce cas-là. Auſſi n'eſt-il pas néceſſaire qu'un honnête homme ſache toutes les propriétés de la cycloïde. Mais je maintiens qu'avec les Elémens d'*Euclide* et un peu de

ſections coniques, tout eſprit droit en fait aſſez pour être un très-bon phyſicien, et pour ſavoir en gros aſſez rondement ce que c'eſt que le newtonianiſme. Je voudrais que vous daignaſſiez donc commencer par les premiers principes. Liſez ſeulement la géométrie de *Pardies*. C'eſt l'affaire d'un mois tout au plus pour vous. Après cela je ne ſais quel livre français vous devez conſulter : nous n'avons pas encore une bonne phyſique, mais liſez *Muſſchembroek* : il eſt un peu peſant, et vous ne ſerez peut-être pas content de ſa préface ; mais enfin, c'eſt la meilleure phyſique que je connaiſſe. Il faut que les mathématiques domptent les écarts de notre raiſon ; c'eſt le bâton des aveugles, on ne marche point ſans elles ; et ce qu'il y a de certain en phyſique eſt dû à elles et à l'expérience. Entre nous, la métaphyſique n'eſt qu'un jeu d'eſprit ; c'eſt le pays des romans ; toute la Théodicée de *Leibnitz* ne vaut pas une expérience de *Nollet*. Vous pourriez un jour avoir un cabinet de phyſique, et le faire diriger par un artiſte ; c'eſt un des grands amuſemens de la vie. Nous en avons un aſſez beau ; mais hélas ! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame de *Châtelet* vous fait les plus ſincères complimens,

elle

elle eſt pleine d'eſtime pour vous ; mais qui peut vous refuſer la ſienne ? Souffrez, Monſieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée, le plus tendre et le plus reſpectueux attachement avec lequel je ſerai toute ma vie,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON REVEREND PERE,

AYANT été élevé long-temps dans la maiſon que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adreſſer cette lettre et vous faire un aveu public de mes ſentimens dans l'occaſion qui ſe préſente. L'auteur de la Gazette eccléſiaſtique m'a fait l'honneur de me joindre à ſa ſainteté, et de calomnier à la fois dans la même page le premier pontife du monde et le moindre de ſes ſerviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois

l'amour des lettres et celui de la vertu; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces l.belles.

Il y a quatre mois qu'ayant vu une estampe du portrait de sa sainteté, je mis au bas cette inscription latine :

Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde comme de l'éclairer, il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal *Passionei*, bibliothécaire du vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi-bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme sur la bataille de Fontenoi, que le roi avait daigné faire imprimer à son louvre. Je ne fesais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce

monumént élevé à la gloire de notre nation, ſous les auſpices du roi même. Vous ſavez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne ſe borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ſes rayons ſur ce faible eſſai : il fut traduit en vers italiens; et vous avez vu la traduction que ſon éminence M. le cardinal *Quirini*, digne ſucceſſeur des *Bembes* et des *Sadolets*, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaiſſent le caractère du pape, ſon goût et ſon zèle pour les lettres, ne ſont point ſurpris qu'il m'ait gratifié de pluſieurs de ſes médailles, leſquelles ſont autant de monumens du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que ſa majeſté avait daigné faire; et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'eſt point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté ſi honorables pour la littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandeſtin de la Gazette eccléſiaſtique : il oſe accuſer *le pape d'honorer de ſes lettres un ſéculier, tandis qu'il perſécute des évêques*; et il me reproche, à moi, je ne ſais quel livre auquel je n'ai point de part, et que je

condamne avec autant de ſincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je ſais combien le monarque bienfeſant qui règne à Rome eſt au-deſſus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos
Sollicitat.

S'il eſt étrange que tandis que ce prince ſe fait chérir de ſes ſujets, du monde chrétien, un écrivain du faubourg Saint-Marceau le calomnie, il ſerait bien utile que je réfutaſſe cet écrivain. Les diſcours des petits ne parviennent pas de ſi loin à la hauteur où ſont placés ceux qui gouvernent la terre. C'eſt à moi de me renfermer dans ma propre cauſe; mais ſi l'eſprit de parti pouvait être calme un moment, ſi cette paſſion tyrannique et ténébreuſe pouvait laiſſer quelques accès dans l'ame aux lumières douces de la raiſon, je conjurerais cet auteur et ſes ſemblables de ſe repréſenter à eux-mêmes ce que c'eſt que de mettre continuellement ſur le papier des invectives contre ceux qui ſont prépoſés de DIEU pour conſerver le peu qui reſte de paix ſur la terre; ce que c'eſt que de ſe rendre tous les huit jours criminel de lèſe-majeſté, par

des libelles méprisés, et d'être à la fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait dans d'autres ce malheureux et inutile dessein de troubler l'Etat que le roi défend à la tête de ses armées : il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens : il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Eglise, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, et qui sont enfin l'objet du dédain de ceux même qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez insensés et assez privés de pudeur, pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passe-passe*, dont les charlatans de la foire rougiraient ; qu'ils aient le front d'appeler ce manége infame des miracles faits au nom de DIEU ; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abominable, pour prouver qu'*Elie* est venu ; qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé et le mort, contrefaire ensuite le ressuscité, et finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht, le 17 juin 1743, à la potence qu'il avait dressée

lui-même, et dont il croyait ſe tirer comme auparavant : voilà ce qu'on pourrait appeler les maux de l'Egliſe, ſi de tels hommes étaient en effet comptés, ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans l'Etat.

Il leur ſied bien, ſans doute, de calomnier le ſouverain pontife, en citant l'évangile et les pères : il leur ſied bien d'oſer parler des lois du chriſtianiſme, eux qui violent la première de ſes lois, la charité ; eux qui, au mépris de toutes lois divines et humaines, vendent tous les jours un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médiſance et de ſatire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande, qui me reproche d'être attaché aux jéſuites, je ſuis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur* ; je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité.* J'ai été élevé pendant ſept ans chez des hommes qui ſe donnent des peines gratuites et infatigables à former l'eſprit et les mœurs de la jeuneſſe. Depuis quand veut-on que l'on ſoit ſans reconnaiſſance pour ſes maîtres ? Quoi ! il ſera dans la nature de l'homme de revoir avec plaiſir une maiſon où l'on eſt né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire ; et il ne ferait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un ſoin généreux de nos premières années ? Si des jéſuites ont un procès au Malabar avec

un capucin, pour des choſes dont je n'ai point connaiſſance, que m'importe? eſt-ce une raiſon pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inſpiré le goût des belles-lettres, et des ſentimens qui feront juſqu'au tombeau la conſolation de ma vie? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du père *Porée*, qui eſt également chère à tous ceux qui ont étudié ſous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ſes leçons étaient pour nous des heures délicieuſes, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris, comme dans Athènes, qu'on pût aſſiſter à tout âge à de telles leçons : je ſerais revenu ſouvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jéſuite du caractère du père *Porée*, et je ſais qu'il a des ſucceſſeurs dignes de lui. Enfin pendant les ſept années que j'ai vécu dans leur maiſon, qu'ai-je vu chez eux? la vie la plus laborieuſe, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les ſoins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profeſſion auſtère. J'en atteſte des milliers d'hommes élevés par eux comme moi, il n'y en aura pas un ſeul qui puiſſe me démentir. C'eſt ſur quoi je ne ceſſe de m'étonner qu'on puiſſe les accuſer d'enſeigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des temps de

ténèbres, des casuiftes qui ont traité le pour et le contre des queftions aujourd'hui éclaircies ou mifes en oubli. Mais de bonne foi, eft-ce par la fatire ingénieufe des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale ? c'eft affurément par le père *Bourdaloue*, par le père *Cheminais*, par leurs autres prédicateurs, par leurs miffionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les Sermons du père *Bourdaloue*, on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de préfenter des chofes indifférentes fous des faces criminelles, celui d'infulter avec éloquence : on apprendra avec le père *Bourdaloue* à être févère à foi-même, et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté eft la vraie morale, et lequel de ces deux livres eft utile aux hommes.

J'ofe dire qu'il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accufer de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Afie et de l'Amérique. Quel eft le particulier qui ne fera pas confolé d'effuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'auffi cruelles ? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables dont nous fommes fatigués vînt un jour aux

pieds

pieds d'un jéſuite au tribunal de la pénitence, et que là il fît un aveu ſincère de ſa conduite en préſence de DIEU ; il ſerait obligé de dire : „ J'ai oſé traiter de *perſécuteur* un roi adoré „ de ſes ſujets : j'ai appelé cent fois ſes „ miniſtres des miniſtres d'iniquité : j'ai vomi „ les calomnies les plus noires contre le pre- „ mier miniſtre du royaume, contre un car- „ dinal qui a rendu des ſervices eſſentiels dans „ ſes ambaſſades auprès de trois papes : je „ n'ai reſpecté ni le nom, ni l'autorité ſainte, „ ni les mœurs pures, ni la grandeur d'ame, „ ni la vieilleſſe vénérable de mon archevê- „ que. L'évêque de Langres, dans une maladie „ populaire qui feſait du ravage à Chaumont, „ accourut avec des médecins et de l'argent, „ et arrêta le cours de la maladie ; il a ſignalé „ toutes les années de ſon épiſcopat par les „ actions de la charité la plus noble : et ce „ ſont ces mêmes actions que j'ai empoiſon- „ nées. L'évêque de Marſeille, pendant que „ la contagion dépeuplait cette ville, et qu'il „ ne ſe trouvait plus perſonne ni qui donnât „ la ſépulture aux morts, ni qui ſoulageât les „ mourans, allait le jour et la nuit, les „ ſecours temporels dans une main et DIEU „ dans l'autre, affronter de maiſons en maiſons „ un danger beaucoup plus grand que celui „ où l'on eſt expoſé à l'attaque d'un chemin

» couvert ; il ſauva les triſtes reſtes de ſes
» diocéſains par l'ardeur du zèle le plus atten-
» driſſant, et par l'excès d'une intrépidité
» qu'on ne caractériſerait pas, ſans doute, aſſez
» en l'appelant héroïque ; c'eſt un homme
» dont le nom ſera béni avec admiration dans
» tous les âges : ce ſont ceux qui l'ont imité
» que j'ai voulu décrier dans mes petits libelles
» diffamatoires. »

Je ſuppoſe pour un moment que le jéſuite qui entendrait cet aveu eût à ſe plaindre de tous ceux que l'on vient de nommer, qu'il fût le parent et l'ami du coupable ; ne lui dirait-il pas ? Vous avez commis un crime horrible, et vous ne pouvez trop l'expier.

Ce même homme qui ne ſe corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus reſpectable ſur la terre, et il ajoutera à ſa liſte le confeſſeur qui lui aura reproché ſes excès ; il accuſera lui et ſa ſociété d'une morale relâchée : c'eſt ainſi que l'eſprit de parti eſt fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immenſe et oublié de ſes calomnies ; il pourra m'imputer des ſentimens que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand *Corneille* dans une pareille occaſion : *Je ſoumets mes écrits au*

jugement de l'Eglise. Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui et à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui ; que je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentimens connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses graces, attaché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre maison respectable ; et si les règles de l'éloquence que j'y ai apprises se sont effacées de mon esprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'il soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La Henriade même n'a jamais été correctement imprimée : on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort ; mais

j'ambitionne peu pendant ma vie de groſſir le nombre des livres dont on eſt ſurchargé, pourvu que je ſois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur ſouverain, zélés pour leur patrie, fidèles à leurs amis dès l'enfance, et reconnaiſſans envers leurs premiers maîtres.

C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai toujours, &c.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ECRITE A UN MEMBRE DE L'ACADEMIE DE BERLIN.

A Postdam, 15 avril 1752.

. . . .
. . . .

JE réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur mademoiselle *Lenclos* sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'article de son testament dont vous me parlez n'est point un roman ; elle me laissa deux mille francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. L'abbé de *Châteauneuf*, frère de celui que vous avez vu ambassadeur à la Haie, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne sais comment. C'est ce même abbé de *Châteauneuf* qui avait fini son *histoire amoureuse ;* c'est lui à qui cette célèbre vieille fit la plaisanterie de donner ses tristes faveurs à l'âge de soixante et dix ans. Vous devez être persuadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent

plus ſous ſon nom, ſont au rang des menſonges imprimés. Il eſt vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers ; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'eſt un métier trop dangereux, et la miſérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoiſonne trop la vie. La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers, et qui eut et donna long-temps beaucoup de plaiſir, eſt aſſurément préférable à la mienne.

On pouvait ſe paſſer d'écrire en forme ſa vie; mais du moins on a obſervé la bienſéance de ne l'écrire que long-temps après ſa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue hiſtoire dont vous me parlez, ſe ſont un peu preſſés, et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces meſſieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable et véridique abbé *Desfontaines*, que je reſſemblais à *Virgile* par ma naiſſance, et que je pouvais dire apparemment comme lui :

O fortunatos nimiùm, ſua ſi bona norînt,
Agricolas !

Je penſe ſur cela comme *Virgile*, et tout me paraît fort égal. Mais le haſard a fait que je ne ſuis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre vie qu'on

s'eſt aviſé de faire encore de moi, comme ſi j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement. Mais qu'importe ? On ajoute une belle aventure d'un carroſſe avec l'épouſe de M. le duc de *Richelieu*, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes ſont dans ce goût, et j'aime autant les amours du révérend père de *la Chaiſe* avec mademoiſelle *du Tron*. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des ſottiſes, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

L'article du journal des ſavans, dont il eſt queſtion, n'eſt point dans le journal de Paris ; il eſt dans celui qu'on falſifie à Amſterdam, et ſe trouve ſous l'année 1750. *Le parlement a condamné*, dit ce Journal, *l'Hiſtoire de Louis XI, de M. Duclos, ſucceſſeur de M. de Voltaire dans la place d'hiſtoriographe de France, à cauſe de ce paſſage : La dévotion fut de tout temps l'aſile des reines ſans pouvoir.* Ce ſont deux calomnies. Le parlement ne s'eſt point aviſé de condamner ce livre, et le parlement ne ſe mêle point du tout d'examiner ſi une reine eſt dévote ou non. On ajoute une troiſième calomnie ; c'eſt *que je ſuis exilé de France, et réfugié en Pruſſe*. Quand cela ferait, il me ſemble que ce ne ferait pas une de ces vérités inſtructives

qui ſont du reſſort du journal des ſavans. Le fait eſt que le roi de Pruſſe qui m'honore de ſes bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui; qu'il a fait demander au roi mon maître par ſon envoyé, que je puſſe reſter à ſa cour en qualité de ſon chambellan; que j'y reſterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans ſon goût pour les belles-lettres, et que ma mauvaiſe ſanté et mon âge me permettront de profiter de ſes lumières et de ſes bontés; que le roi mon maître, en me cédant à lui, m'a daigné accorder une penſion, et m'a conſervé la charge de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs et à ceux qui ſe mêlent d'être jaloux; mais la choſe eſt ainſi. Je n'y puis que faire; et j'ajoute qu'un homme de lettres ſerait bien indigne de l'être, s'il était entêté de ces honneurs, et s'il n'était pas toujours auſſi prêt à les quitter que reconnaiſſant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point ſacrifié ma liberté au roi de Pruſſe, et je la préférerai toujours à tous les rois.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaiſes. C'eſt de toutes la plus paſſable; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes eſt d'y avoir inſéré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui eſt imprimé

aujourd'hui féparément. C'eft un double emploi; et il eft bien vrai, furtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres fans néceffité. C'eft par cette raifon que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de fociété ne font bons que pour les fociétés feules, et pour les feuls momens où ils ont été faits. Il eft ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'eft avifé ce compilateur des lettres de la reine *Chriftine*, de groffir fon énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Comment a-t-il eu cette lettre ? Comment a-t-il pu en eftropier les vers au point où il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine *Chriftine*. Il eft vrai qu'en écrivant à la reine *Ulrique*, avec cette liberté que fes bontés et la poëfie permettent, je feignais que *Chriftine* m'avait apparu, et je difais :

A fa jupe courte et légère,
A fon pourpoint, à fon collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,

A ſa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de conſul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre et moins fin,
Soudain je reconnus Chriſtine;
Chriſtine des arts le ſoutien,
Chriſtine qui céda pour rien
Et ſon royaume et votre égliſe,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le ſaint père canoniſe,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortaliſe, &c. (*)

Voilà, Monſieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falſifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fanent les fleurs qu'elles touchent; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces ſont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux ſonnets d'Italie et nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles paſſagères dans toutes les miſérables éditions qu'on a données de moi, et auxquelles, DIEU merci, je n'ai aucune part. Soyez perſuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais

(*) Voyez le volume de *Lettres* en vers et en proſe, 1750.

ſeulement ce qu'ils ont fait de digne de la poſtérité; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'eſpère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dreſde ſera meilleure que toutes les précédentes. Ce ſera pour moi une conſolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu ſupprimer beaucoup de choſes qui échappent à l'eſprit dans la jeuneſſe, et que la raiſon condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir ſupprimer les vers contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans l'epître *ſur la calomnie*, parce que je n'aime à faire des vers contre perſonne, que *Rouſſeau* a été malheureux, et qu'en bien des choſes il a fait honneur à la littérature françaiſe; mais il me réduiſit malgré moi à la néceſſité de répondre à ſes outrages par des vérités dures. Il attaqua preſque tous les gens de lettres de ſon temps qui avaient de la réputation; ſes ſatires n'étaient pas comme celles de *Boileau* des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures perſonnelles et atroces. Les termes de *belître*, de *marouſle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ſes épîtres, dans leſquelles il ne parle que de ſes querelles. Ces baſſes groſſièretés révoltent tout lecteur honnête homme,

et font voir que la jalousie rongeait son cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés le Porte-feuille. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pièces dont la plupart ne sont point de *Rousseau*. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapsodie. La comédie de l'Hypocondre est de lui; et c'est apparemment pour décrier *Rousseau* qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris; mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous serez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre sur la mort de *la Motte*, où l'on outrage la mémoire de cet académicien distingué, l'accusant des manœuvres les plus lâches, et lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait acquise. Cela indigne à la fois et contre l'auteur et contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de *Rousseau*, devaient pour son honneur les supprimer à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit et très-souvent de vérité. Elles se contredisent; il dit le pour et le contre; il loue et il déchire les mêmes personnes; il parle de DIEU à des gens qui lui donnent de

l'argent, et il envoie des ſatires à *Broſſette* qui ne lui donne rien.

La véritable cauſe de ſa dernière diſgrace chez le prince *Eugène*, puiſque vous la voulez ſavoir, vient d'une ode intitulée la Palinodie, qui n'eſt pas aſſurément ſon meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France miniſtre d'Etat, (*a*) qui avait été autrefois ſon protecteur. Ce miniſtre mariait alors une de ſes filles au fils du maréchal de *Villars*. Celui-ci informé de l'inſulte que feſait *Rouſſeau* au beau-père de ſon fils, ne daigna pas de l'en faire punir, toute mépriſable qu'elle était. Il en écrivit au prince *Eugène*, et ce prince retrancha à *Rouſſeau* la penſion qu'il avait la générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir ſujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit paſſer le comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la maréchale de *Villars*, dont je ſerais forcé d'atteſter le témoignage s'il en était beſoin, peut dire ſi je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de M. le maréchal, et ſi elle-même ne m'impoſa pas ſilence en me diſant que *Rouſſeau* ne méritait point de grace. Voilà des faits, Monſieur, et des faits authentiques. Cependant *Rouſſeau* crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de *Villars* a écrire contre lui au prince *Eugène*.

(*a*) Voyez le maréchal de *Noailles*.

Si je ne fus pas la cause de sa disgrace auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cause malgré moi qu'il fut chassé de la maison de M. le duc d'*Aremberg*. Il prétendit dans sa mauvaise humeur que je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un journal de *du Sauzet*, cette imposture. Je me sentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'*Aremberg*, qui chassa *Rousseau* sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la détestable et honteuse licence qu'on a prise trop long-temps en Hollande, d'insérer des libelles dans des journaux, et de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les dernières années de *Rousseau* bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, et un brigandage intolérable.

Au reste, Monsieur, je vous l'avouerai hardiment; quoique je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'*Aremberg* sur ce que je pensais des couplets infames, et de la subornation de témoins qui attirèrent à *Rousseau* l'arrêt dont il fut flétri en France; cependant j'ai

toujours cru qu'il était coupable. Il ſavait que je penſais ainſi, et c'était une des grandes ſources de ſa haine; mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais inſtruit plus que perſonne; la mère du petit malheureux qui fut ſéduit pour dépoſer contre *Saurin*, ſervait chez mon père; c'eſt ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat *du Cornet* en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette femme, et même pluſieurs années après le procès criminel: elle me dit toujours *que* DIEU *avait puni ſon fils pour avoir fait un faux ſerment, et pour avoir accuſé un homme innocent;* et il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au banniſſement en faveur de ſon âge et de la faibleſſe de ſon eſprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves; vous devez préſumer qu'il eſt bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez après cette réflexion ſonger quelle bile noire dominait *Rouſſeau*; ſi vous voulez vous ſouvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour*, et d'autres, des couplets entièrement ſemblables à ceux pour leſquels il fut condamné; ſi vous obſervez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables étaient ſes ennemis et les amis de *Saurin*; votre

conviction sera aussi entière que celle des juges. Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rousseau*, il est clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie et la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, Monsieur; la jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dévotion dont *Rousseau* voulut couvrir sur la fin de sa vie de si grands égaremens et de si grands malheurs. Mais lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, et lorsqu'il sollicitait sa grace, il ne put s'empêcher de faire des vers satiriques, bien moins bons à la vérité que ses premiers ouvrages, mais non moins distillans l'amertume et l'injure. Que voulez-vous que je vous dise? La *Brinvilliers* était dévote, et allait à confesse après avoir empoisonné son père; et elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela est horrible : mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impostures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus surpris de rien à mon âge.

Adieu,

Adieu, Monſieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres de M. *de la Rivière*. Je l'ai connu autrefois : il avait un eſprit aimable ; mais il n'a bien écrit que contre ſon beau-père. C'eſt encore là une affaire bien odieuſe du côté de *Buſſi-Rabutin*. Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux que les ſept tomes de *Buſſi* ; mais il ne fallait pas imprimer ſes lettres, &c.

A M. KOENIG.

A Poſtdam, le 17 novembre 1752.

MONSIEUR,

LE libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample et plus curieuſe que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires ; un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage et mon profond reſpect.

Il eſt bien difficile que dans un tel ouvrage où il y a tant de traits qui caractériſent l'héroïſme de la maiſon d'*Orange*, il ne s'en

trouve pas quelques-uns qui puissent déplaire; mais une princesse de son sang, et née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un historien et le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité quand elle est exprimée avec le respect que l'on doit aux puissances.

J'aurai, sans doute, bien des querelles à soutenir sur cet ouvrage; je puis m'être trompé sur beaucoup de choses que le temps seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'est pas question de me défendre, mais de l'éclairer; et il faut sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je serai tombé, et que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle. Cette vérité à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, Monsieur, votre *Appel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis revenu sur le champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait constitués vos juges, ayant passé tout l'été à Postdam; mais je vous avoue que sur l'exposé de M. de *Maupertuis*, et sur le jugement prononcé en conséquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agiſſait, diſait-on, d'une découverte importante dont on vous accuſait d'avoir voulu ravir la gloire à ſon auteur, par envie et par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de *Leibnitz*, dans laquelle vous aviez vous-même inſéré cette découverte. On prétendait que, preſſé par l'académie, de repréſenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice groſſier de ſuppoſer après coup que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui eſt mort il y a quelques années.

Jugez vous-même, Monſieur, ſi je ne devais pas avoir les préjugés les plus violens, et ſi vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été inſtruits que par les allégations de votre adverſaire, confirmées par votre ſilence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux, ainſi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces juſtificatives établiſſent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à *Maupertuis* l'ouvrage dans lequel vous combattiez ſes ſentimens; que cet ouvrage eſt écrit avec la plus grande politeſſe et les égards les plus circonſpects; qu'en le réfutant vous lui avez prodigué des éloges; que

vous lui avez d'abord avoué avec la bonne-foi et la franchiſe de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de *Leibnitz*. Vous lui dites que vous la teniez avec pluſieurs autres des mains de feu *Henzi*; que l'original ne pourrait probablement ſe trouver; enfin vous imprimâtes et votre réfutation et une partie de la lettre de *Leibnitz*, avec le conſentement de votre adverſaire, conſentement qu'il ſigna lui-même. Les *actes de Leipſick* furent les dépoſitaires de votre ouvrage, et de cette même lettre ſur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il eſt clair comme le jour que cette lettre de *Leibnitz*, que vous rapportez aujourd'hui toute entière avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, et n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a perſonne qui n'y reconnaiſſe ſa manière de penſer, ſon ſtyle profond, mais un peu diffus et embarraſſé; ſa coutume de jeter des idées, ou plûtôt des ſemences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, et ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens point, c'eſt que cette même lettre de *Leibnitz* dont on feſait tant de bruit, cette lettre pour laquelle on a intéreſſé tant de puiſſances, cette lettre qu'on vous accuſait d'avoir indignement

ſuppoſée et d'avoir fabriquée vous-même, pour donner à *Leibnitz* la gloire d'un théorême revendiqué par votre adverſaire; cette lettre dit préciſément tout le contraire de ce qu'on croyait; elle combat le ſentiment de votre adverſaire au lieu de le prévenir.

C'eſt donc ici uniquement une mépriſe de l'amour propre. Votre ennemi n'avait pas aſſez examiné cette lettre que vous lui aviez remiſe entre les mains. Il croyait qu'elle contenait ſa penſée, et elle contient ſa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifices et et de violence, qu'il fatiguât tant de puiſſances, et qu'il pourſuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui ſa mépriſe et ſon procédé, pour quatre lignes de *Leibnitz* mal entendues, pour une diſpute qui n'eſt nullement éclaircie, et dont le fond me paraît la choſe la plus frivole ?

Pardonnez-moi cette liberté; vous ſavez, Monſieur, que je ſuis un peu enthouſiaſte ſur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne ſacrifie mon ſentiment à perſonne. Vous vous ſouvenez des deux années que nous avons paſſées enſemble dans une retraite philoſophique, avec une dame (*) d'un génie étonnant, et digne d'être inſtruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui

(*) Madame la marquiſe du *Châtelet*.

m'attachât à elle et à vous, je me déclarai toujours contre votre ſentiment et le ſien, ſur la diſpute des *forces vives*. Je ſoutins effrontément le parti de M. de *Mairan* contre vous deux; et ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt que lorſque cette dame écrivit enſuite contre M. de *Mairan* ſur ce point de mathématique, je corrigeai ſon ouvrage, et j'écrivis contre elle. J'en uſai de même ſur *les monades* et ſur *l'harmonie préétablie* auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je ſoutins toutes mes héréſies, ſans altérer le moins du monde la charité. Je ne puis ſacrifier ce qui me paraiſſait la vérité à une perſonne à qui j'aurais ſacrifié ma vie. Vous ne ſerez donc pas ſurpris que je vous diſe avec cette franchiſe intrépide qui vous eſt connue, que toutes ces diſputes où un mélange de métaphyſique vient égarer la géométrie, me paraiſſent des jeux d'eſprit qui l'exercent et qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était abſolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour et contre, ſans rien changer jamais dans la mécanique. Il eſt clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, et la même charge de poudre pour un boulet de canon, ſoit qu'on multiplie la maſſe par la vîteſſe, ſoit qu'on la multiplie par le quarré de la vîteſſe. Souffrez que

je vous dise que la dispute sur la *moindre action* est beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome, que la nature agit toujours par les voies les plus simples; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de *Maupertuis* a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure; mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire, et que ce serait la travestir en erreur que de prétendre, avec le père *Mallebranche*, que DIEU emploie toujours *la moindre quantité d'action*. Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisième espèce, qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une; le cœur, par sa sistole et sa diastole, exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pèse pas une dragme. Toute la nature est pleine de pareils exemples; elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie. Heureusement, Monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas, et fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses lois invisibles et éternelles. Malheur au genre humain, si le monde était comme la plupart

des philosophes veulent le faire. Nous ressemblons assez à *Matthieu Garo*, qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion. Vous savez comment *Matthieu Garo* fut détrompé quand un gland de chêne lui tomba sur le nez, dans le temps qu'il raisonnait en profond métaphysicien.

Voyez donc, Monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de DIEU que dans une formule d'algèbre, sur le point le plus obscur de la dynamique, et assurément sur le point le plus inutile dans l'usage. » Vous allez vous fâcher contre moi, » mais je ne m'en soucie guère, » disait feu M. l'abbé *Conti* au grand *Newton*; et je pense avec l'abbé *Conti*, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorêmes principaux qui sont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse : et j'ajoute que toutes les fois que la métaphysique s'y joint, cette curiosité est bien trompée. La métaphysique est le nuage qui dérobe aux héros d'*Homère* l'ennemi qu'ils croyaient saisir.

Mais que pour une dispute si frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conséquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les

formes,

formes ; qu'on faſſe déclarer fauſſaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami, c'eſt ce qui eſt en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris dans votre *Appel* une violence bien plus ſingulière ; on m'a écrit des lettres de Paris pour ſavoir ſi la choſe était vraie. Vous dites, et il n'eſt que trop véritable, que *Maupertuis*, après avoir réuſſi, comme il lui était ſi aiſé, à vous faire condamner, a écrit et fait écrire pluſieurs fois à madame la princeſſe d'*Orange* de qui vous dépendez, pour vous impoſer ſilence et pour vous faire conſentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve ſon procédé un peu trop dur et fort inoui. *Maupertuis* aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun ſouverain n'a jamais oſé. Aveuglé par une mépriſe où il était tombé, il a ſoutenu cette mépriſe par une perſécution ; il a fait condamner et flétrir un honnête homme ſans l'entendre, et lui a ordonné enſuite de ne point ſe défendre et de ſe taire.

Quel homme de lettres n'eſt ſaiſi d'une juſte indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice, et ſoutenue enfin avec tant de dureté ? Où en feraient les lettres et les études en tout genre, ſi on ne peut être d'un ſentiment oppoſé à celui d'un homme

qui a ſu ſe procurer du crédit ? Quoi ! Monſieur, ſi je diſais que tous les angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, et que le préſident de l'académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il ſerait donc en droit de me faire condamner, et de m'ordonner le ſilence ?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix ſe ſont jointes à la vôtre ; et pour unique réponſe, *Maupertuis* imprime qu'on ne doit pas ſavoir ce qu'il a écrit à madame la princeſſe d'*Orange ;* que ce ſont des ſecrets entre lui et elle, qu'il faut reſpecter. Cette réponſe eſt le dernier coup de pinceau du tableau, et j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma ſurpriſe et de mon indignation, ainſi que tous ceux qui ont lu votre *Appel ;* mais l'une et l'autre ceſſent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de lettres que *Maupertuis* a fait imprimer il y a un mois ; je ne peux plus que le plaindre ; il n'y a plus à ſe fâcher. C'eſt un homme qui prétend que, pour mieux connaître la nature de l'ame, il faut aller aux terres Auſtrales diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, et des hommes velus portant une queue de ſinge.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium pour épier dans leurs rêves les reſſorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on induise les malades de poix-résine, et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles ; bien entendu qu'on ne payera point le médecin si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit à neuf cents ans, si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme n'est pas l'âge viril, c'est la mort ; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé ; que les prédictions sont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiser ; que cela ne dépend que d'un dégré de plus d'activité dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son ame. Tout son livre est plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait ; et je puis dire, Monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats, et du devoir de rendre

heureux les hommes, ne peuvent baiſſer leurs regards ſur des querelles et ſur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne ſuis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier eſt depuis plus de quarante ans d'aimer la vérité et de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je penſe. On dit que votre adverſaire eſt actuellement très-malade, je ne le ſuis pas moins; et s'il porte dans ſon tombeau ſon injuſtice et ſon livre, je porterai dans le mien la juſtice que je vous rends. Je ſuis avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre,

MONSIEUR,

Votre &c.

REPONSE

D'UN ACADEMICIEN DE BERLIN, A UN ACADEMICIEN DE PARIS,

Tirée de la Bibliothèque raisonnée; mois de juillet, août et septembre, page 227.

ARTICLE XII.

VOICI l'exacte vérité qu'on demande. M. *Moreau de Maupertuis*, dans une brochure intitulée *Essai de cosmologie*, prétendit que la seule preuve de l'existence de DIEU est *AR* × *n RB* qui doit être un *minimum*. (*) Il affirme que dans tous les cas possibles l'action est toujours un *minimum*, ce qui est démontré faux; il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'est pas moins faux.

M. *Kœnig*, ainsi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette assertion étrange; et il a cité entre autres choses un fragment d'une lettre de *Leibnitz*, où ce grand homme disait avoir remarqué *que dans les modifications*

(*) Voyez page 52 de son Recueil in-4°.

du mouvement, l'action devient ordinairement un maximum *ou un* minimum.

M. *Moreau Maupertuis* crut qu'en produiſant ce fragment, on voulait lui enlever la gloire de ſa prétendue découverte, quoique *Leibnitz* eût dit préciſément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres penſionnaires de l'académie de Berlin, qui dépendent de lui, de ſommer M. *Kœnig* de produire l'original de la lettre de *Leibnitz*; et l'original ne ſe trouvant plus, il fit rendre par les mêmes membres un jugement qui déclara M. *Kœnig* coupable d'avoir attenté à la gloire du ſieur *Moreau Maupertuis*, en ſuppoſant une fauſſe lettre.

Depuis ce jugement auſſi incompétent qu'injuſte, et qui déshonorait M. *Kœnig*, profeſſeur en Hollande, et bibliothécaire de ſon S. A. S. madame la princeſſe d'*Orange*, le ſieur *Moreau Maupertuis* écrivit et fit écrire à cette princeſſe, pour l'engager à faire ſupprimer par ſon autorité les réponſes que M. *Kœnig* pourrait faire. S. A. S. a été indignée d'une perſécution ſi inſolente; et M. *Kœnig* s'eſt juſtifié pleinement, non-ſeulement en feſant voir que ce qui appartient à M. de *Maupertuis* dans ſa théorie eſt faux, et qu'il n'y a que ce qui appartient à *Leibnitz* et à d'autres qui ſoit vrai; mais il a donné la lettre toute entière de

Leibnitz, avec deux autres de ce philosophe. Toutes ces lettres sont du même style, il n'est pas possible de s'y méprendre; et il n'y a personne qui ne convienne qu'elles sont de *Leibnitz*. Ainsi le sieur *Moreau Maupertuis* a été convaincu à la face de l'Europe savante, non-seulement de plagiat et d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour ôter la liberté aux gens de lettres, et pour persécuter un honnête homme qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de son avis. Plusieurs membres de l'académie de Berlin ont protesté contre une conduite si criante, et quitteraient l'académie que le sieur *Maupertuis* tyrannise et déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en est le protecteur.

A Berlin, le 18 septembre 1752.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DU LORD, BOLINGBROKE.

Un très-grand prince me disait il y a deux mois, aux eaux d'Aix-la-chapelle, qu'il se ferait fort de gouverner très-humblement une nation considérable sans le secours de la superstition. Je le crois fermement, lui répondis-je; et une preuve évidente, c'est que moins notre Eglise anglicane a été superstitieuse, plus notre Angleterre est devenue florissante; encore quelques pas, et nous en vaudrions mieux. Mais il faut du temps pour guérir le fond de la maladie, quand on a détruit les principaux symptomes.

Les hommes, me dit ce prince, sont des espèces de singes qu'on peut dresser à la raison comme à la folie. On a pris long-temps ce dernier parti; on s'en est mal trouvé. Les chefs barbares qui conquirent nos nations barbares, crurent d'abord emmuseler les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci, après avoir bien sellé et sessé les sujets, en firent autant aux monarques. Ils détrônèrent *Louis le débonnaire* ou le sot, car on ne détrône que

les sots ; il se forma un chaos d'absurdités, de fanatisme, de discordes intestines, de tyrannie et de sédition qui s'est étendu sur cent royaumes. Fesons précisément le contraire, et nous aurons un effet contraire. J'ai remarqué, ajouta-t-il, qu'un très-grand nombre de bons bourgeois, de prêtres, d'artisans même, ne croit pas plus aux superstitions que les confesseurs des princes, les ministres d'Etat et les médecins. Mais qu'arrive-t-il? ils ont assez de bon sens pour voir l'absurdité de nos dogmes, et ils ne sont ni assez instruits ni assez sages pour pénétrer au-delà. Le Dieu qu'on nous annonce, disent-ils, est ridicule ; donc il n'y a point de Dieu. Cette conclusion est aussi absurde que les dogmes qu'on leur prêche ; et sur cette conclusion précipitée ils se jettent dans le crime, si un bon naturel ne les retient pas.

Proposons-leur un Dieu qui ne soit pas ridicule, qui ne soit pas déshonoré par des contes de vieilles, ils l'adoreront sans rire et sans murmurer ; ils craindront de trahir la conscience que DIEU leur a donnée. Ils ont un fond de raison, et cette raison ne se révoltera pas. Car enfin, s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le souverain de la nature, il n'y en a pas moins à nier l'existence de ce souverain. S'il y a quelques raisonneurs dont la vanité trompe leur intelligence

jusqu'à lui nier l'intelligence universelle, le très-grand nombre en voyant les astres et les animaux organisés, reconnaîtra toujours la puissance formatrice des astres et de l'homme. En un mot, l'honnête homme se plie plus aisément à fléchir devant l'Etre des êtres que sous un natif de la Mecque ou de Bethléem. Il sera véritablement religieux en écrasant la superstition. Son exemple influera sur la populace, et ni les prêtres ni les gueux ne seront à craindre.

Alors je ne craindrai plus ni l'insolence d'un *Grégoire VII*, ni les poisons d'un *Alexandre VI*, ni le couteau des *Clément*, des *Ravaillac*, des *Balthazar Gérard*, et de tant d'autres coquins armés par le fanatisme. Croit-on qu'il me sera plus difficile de faire entendre raison aux Allemands qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure, établie chez tous les lettrés depuis plus de cinq mille ans?

Je lui répondis que rien n'était plus raisonnable et plus facile, mais qu'il ne le ferait pas, parce qu'il serait entraîné par d'autres soins dès qu'il serait sur le trône; et que s'il tentait de rendre son peuple raisonnable, les princes voisins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de son peuple contre lui-même.

Les princes chinois, lui dis-je, n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de DIEU et de l'homme. Ils étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles et par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet que quand vous aurez cent mille guerriers victorieux sous vos drapeaux, et alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthousiasme dans la philosophie, et le philosophe est rarement enthousiaste. Il faudrait aimer le genre humain, et j'ai peur que vous ne pensiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler l'erreur à vos pieds, et vous laisserez les imbécilles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit est arrivé; le fruit n'est pas encore tout-à-fait assez mûr pour être cueilli.

A M. MARTIN KAHLE,

Profeſſeur et doyen des philoſophes de Gottingen, ſur des queſtions métaphyſiques.

MONSIEUR LE DOYEN,

Je ſuis bien aiſe d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'exiſtence de DIEU, tirée des cauſes finales. Si vous aviez raiſonné ainſi à Rome, le révérend père jacobin maître du ſacré palais vous aurait mis à l'inquiſition; ſi vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait cenſurer votre propoſition par la ſacrée faculté; ſi contre un enthouſiaſte, il vous eût dit des injures, &c. &c.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthouſiaſte. Je vous laiſſe dans votre opinion, et je demeure dans la mienne. Je ſerai toujours perſuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu. Je ſouhaite que vous vous entendiez vous-même ſur ce que vous dites de l'eſpace et de la durée, et de la néceſſité de la matière,

et des monades, et de l'harmonie préétablie; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'eſt pas une petite affaire en métaphyſique.

Vous citez à propos de l'eſpace et de l'infini la Médée de *Sénèque*, les Philippiques de *Cicéron*, les Métamorphoſes d'*Ovide*, des vers du duc de *Buckingham*, de *Gombaud*, de *Regnier*, de *Rapin*, &c. J'ai à vous dire, Monſieur, que je ſais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, et que s'il s'agiſſait de vers, nous verrions beau jeu; mais je les crois peu propres à éclaircir une queſtion métaphyſique, fuſſent-ils de *Lucrèce* ou du cardinal de *Polignac*. Au reſte, ſi jamais vous comprenez quelque choſe aux monades, à l'harmonie préétablie; et pour citer des vers,

> Si monſieur le doyen peut jamais concevoir
> Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir;

ſi vous découvrez auſſi comment, tout étant néceſſaire, l'homme eſt libre, vous me ferez plaiſir de m'en avertir. Quand vous aurez auſſi démontré en vers ou autrement pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes poſſibles, je vous ſerai très-obligé.

J'attends vos raiſonnemens, vos vers, vos invectives; et je vous proteſte du meilleur de

mon cœur que ni vous ni moi ne ſavons rien de cette queſtion. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, &c.

A M. DE ***

PROFESSEUR EN HISTOIRE.

Décembre 1753.

Vous avez dû vous apercevoir, Monſieur, que cette prétendue hiſtoire univerſelle imprimée à la Haie, annoncée juſqu'au temps de *Charles-Quint*, et qui contient cent années de moins que le titre ne promet, n'était point faite pour voir le jour. Ce ſont des recueils informes d'anciennes études auxquelles je m'occupais il y a environ quinze années, avec une perſonne reſpectable au-deſſus de ſon ſexe et de ſon ſiècle, dont l'eſprit embraſſait tous les genres d'érudition, et qui ſavait y joindre le goût, ſans quoi cette érudition n'eût pas été un mérite.

Je préparais uniquement ce canevas pour ſon uſage et pour le mien, comme il eſt aiſé de le voir par l'inſpection même du commencement. C'eſt un compte que je me rends

librement à moi-même de mes lectures ; ſeule manière de bien apprendre et de ſe faire des idées nettes : car lorſqu'on ſe borne à lire, on n'a preſque jamais dans la tête qu'un tableau confus.

Mon principal but avait été de ſuivre les révolutions de l'eſprit humain dans celles des gouvernemens.

Je cherchais comment tant de méchans hommes, conduits par de plus méchans princes, ont pourtant à la longue établi des ſociétés où les arts, les ſciences, les vertus même ont été cultivés.

Je cherchais les routes du commerce qui répare en ſecret les ruines que les ſauvages conquérans laiſſent après eux, et je m'étudiais à examiner par le prix des denrées les richeſſes ou la pauvreté d'un peuple. J'examinais ſurtout comment les arts ont pu renaître et ſe ſoutenir parmi tant de ravages.

L'éloquence et la poëſie marquent le caractère des nations. J'avais traduit des morceaux de quelques anciens poëtes orientaux. Je me ſouviens encore d'un paſſage du perſan *Sadi*, ſur la puiſſance de l'Etre ſuprême. On y voit ce même génie qui anima les écrivains arabes et hébreux, et tous ceux de l'Orient. Plus d'imagination que de choix ; plus d'enflure que de grandeur. Ils peignent avec la parole ;

mais ce ſont ſouvent des figures mal aſſemblées. Les élancemens de leur imagination n'ont jamais admis d'idée fine et approfondie. L'art des tranſitions leur eſt inconnu.

Voici ce paſſage de *Sadi* en vers blancs :

Il ſait diſtinctement ce qui ne fut jamais.
De ce qu'on n'entend point ſon oreille eſt remplie.
Prince, il n'a pas beſoin qu'on le ſerve à genoux :
Juge, il n'a pas beſoin que ſa loi ſoit écrite.
De l'éternel burin de ſa préviſion
Il a tracé nos traits dans le ſein de nos mères ;
De l'Aurore au Couchant il porte le ſoleil ;
Il sème de rubis les maſſes des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau ; de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être au ſon de ſa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'inſtant l'univers va rentrer
Dans les immenſités de l'eſpace et du vide ;
Qu'il parle, et l'univers repaſſe en un clin d'œil
Des abymes du rien dans les plaines de l'être.

Ce *Sadi*, né dans la Bactriane, était contemporain du *Dante*, né à Florence, en 1265. Les vers du *Dante* feſaient déjà la gloire de l'Italie, quand il n'y avait aucun bon auteur proſaïque chez nos nations modernes. Il était né dans un temps où les querelles de l'Empire

et

et du sacerdoce avaient laissé dans les Etats et dans les esprits des plaies profondes. Il était gibelin et persécuté par les guelfes ; ainsi il ne faut pas s'étonner s'il exhale à peu-près ainsi ses chagrins dans son poëme, en cette manière :

Jadis on vit dans une paix profonde
De deux soleils les flambeaux luire au monde,
Qui, sans se nuire, éclairant les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins ;
Et nous montraient de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits et l'intervalle.
Ce temps n'est plus, et nos cieux ont changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé,
En s'échappant de sa sainte carrière,
Voulut de l'autre absorber la lumière.
La règle alors devint confusion ;
Et l'humble agneau parut un fier lion,
Qui tout brillant de la pourpre usurpée,
Voulut porter la houlette et l'épée.

J'avais traduit plus de vingt passages assez longs du *Dante*, de *Pétrarque* et de l'*Arioste* ; et comparant toujours l'esprit d'une nation inventrice et celui des nations imitatrices, je mettais en parallèle plusieurs morceaux de *Spencer*, que j'avais tâché de rendre avec

beaucoup d'exactitude. C'eſt ainſi que je ſuivais les arts dans leurs carrières.

Je n'entrais point dans le vaſte labyrinthe des abſurdités philoſophiques, qu'on honora ſi long-temps du nom de *ſcience*. Je remarquais ſeulement les plus grandes erreurs qu'on avait priſes pour les vérités les plus inconteſtables ; et, m'attachant uniquement aux arts utiles, je mettais devant mes yeux l'hiſtoire des découvertes en tout genre, depuis l'arabe *Geber*, inventeur de l'algèbre, juſqu'aux derniers miracles de nos jours.

Cette partie de l'hiſtoire était, ſans doute, mon plus cher objet; et les révolutions des Etats n'étaient qu'un acceſſoire à celle des arts et des ſciences. Tout ce grand morceau, qui m'avait coûté tant de peines, m'ayant été dérobé il y a quelques années, je fus d'autant plus découragé, que je me ſentais abſolument incapable de recommencer un ſi pénible ouvrage. . . . .

La partie purement hiſtorique reſta informe entre mes mains ; elle eſt pouſſée juſqu'au règne de *Philippe II*, et elle devait ſe lier au ſiècle de *Louis XIV*.

Cette ſuite d'hiſtoire, débarraſſée de tous les détails qui obſcurciſſent d'ordinaire le fond, et de toutes les minuties de la guerre, ſi intéreſſantes dans le moment, et ſi ennuyeuſes

après, et de tous les petits faits qui font tort aux grands, devait compofer un vafte tableau qui pouvait aider la mémoire en frappant l'imagination.

Plufieurs perfonnes voulurent avoir le manufcrit, tout imparfait qu'il était; et il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers, que ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'était autant de matériaux que je mettais entre les mains de ceux qui pouvaient l'achever.

Lorfque M. de *la Bruère* eut le privilége du Mercure de France, vers l'année 1747, il me pria de lui abandonner quelques-unes de ces feuilles qui parurent dans fon journal. On les a recueillies depuis, en 1751, parce qu'on recueille tout. Le morceau fur les croifades, qui fait une partie de l'ouvrage, fut donné dans ce recueil comme un morceau détaché; et le tout fut imprimé très-incorrectement avec ce titre peu convenable : *Plan de l'hiftoire de l'efprit humain.* Ce prétendu plan de l'hiftoire de l'efprit humain, contient feulement quelques chapitres hiftoriques touchant les neuvième et dixième fiècles.

Un libraire de la Haie ayant trouvé un manufcrit plus complet, vient de l'imprimer avec le titre d'*Abrégé de l'hiftoire univerfelle, depuis Charlemagne jufqu'à Charles-Quint.* Et

cependant il ne va pas ſeulement juſqu'au roi de France *Louis XI;* apparemment qu'il n'en avait pas davantage, ou qu'il a voulu attendre, pour donner ſon troiſième volume, que ſes deux premiers fuſſent débités.

Il dit qu'il a acheté ce manuſcrit d'un homme qui demeure à Bruxelles. J'ai ouï dire en effet, qu'un domeſtique de monſeigneur le prince *Charles* de Lorraine en poſſédait depuis long-temps une copie, et qu'elle était tombée entre les mains de ce domeſtique par une aventure aſſez ſingulière. L'exemplaire fut pris dans une caſſette parmi l'équipage d'un prince, pillé par des houſards dans une bataille donnée en Bohème. Ainſi on a eu cet ouvrage par le droit de la guerre, et il eſt de bonne priſe. Mais apparemmeut que les mêmes houſards en ont conduit l'impreſſion. Tout y eſt étrangement défiguré; il y manque les chapitres les plus intéreſſans. Preſque toutes les dates y ſont fauſſes, preſque tous les noms déguiſés. Il y a beaucoup de phraſes qui ne forment aucun ſens; d'autres qui forment un ſens ridicule ou indécent. Les tranſitions, les conjonctions ſont déplacées. On m'y fait dire très-ſouvent tout le contraire de ce que j'ai dit; et je ne conçois pas comment on a pu lire cet ouvrage dans l'état où il eſt livré au public. Je ſuis très-aiſe que le

libraire qui s'en eſt chargé y ait trouvé ſon compte et l'ait ſi bien vendu ; mais s'il avait voulu me conſulter, je l'aurais mis en état de donner au moins au public un ouvrage moins défectueux : et voyant qu'il m'était impoſſible d'arrêter l'impreſſion, j'aurais donné tous mes ſoins à l'arrangement de cet informe aſſemblage, qui, dans l'état où il eſt, ne mérite pas les regards d'un homme un peu inſtruit.

Comme je ne croyais pas, Monſieur, que jamais aucun libraire voulût riſquer de donner quelque choſe de ſi imparfait, je vous avoue que je m'étais ſervi de quelques-uns de ces matériaux pour bâtir un édifice plus régulier et plus ſolide. Une des plus reſpectables princeſſes d'Allemagne, à qui je ne peux rien refuſer, m'ayant fait l'honneur de me demander les Annales de l'Empire ; je n'ai point fait difficulté d'inſérer un petit nombre de pages de cette prétendue hiſtoire univerſelle, dans l'ouvrage qu'elle m'a ordonné de compoſer.

Dans le temps que je donnais à S. A. S. cette marque de mon obéiſſance, et que ces Annales de l'Empire étaient déjà preſqu'entièrement imprimées, j'ai appris qu'un allemand, qui était l'année paſſée à Paris, avait travaillé ſur le même ſujet, et que ſon ouvrage était prêt à paraître. Si je l'avais ſu plutôt,

j'aurais assurément interrompu l'impression du mien. Je sais qu'il est beaucoup plus capable que moi d'une telle entreprise, et je suis très-éloigné de prétendre lutter contre lui; mais le libraire à qui j'ai fait présent de mon manuscrit à pris trop de peine et m'a trop bien servi pour que je puisse supprimer le fruit de son travail. Peut-être même que le goût dans lequel j'ai écrit ces Annales de l'Empire, étant différent de la méthode observée par l'habile homme dont j'ai l'honneur de vous parler, les savans ne seront pas fâchés de voir les mêmes vérités sous des faces différentes. Il est vrai que mon ouvrage est imprimé en pays étranger, à Bâle en Suisse, chez *Jean-Henri Decker*, et qu'on peut présumer que les livres français ne sont pas imprimés chez les étrangers avec toute la correction nécessaire. Notre langue s'y corrompt tous les jours depuis la mort des grands hommes que la révolution de 1685 y transplanta; et la multitude même des livres qu'on y imprime nuit à l'exactitude qu'on y doit apporter. Mais cette édition a été revue par des hommes intelligens; et je peux répondre du moins qu'elle est assez correcte, &c.

Lettre au sieur Jean Néaulme, libraire de la Haie et de Berlin.

J'AI lu avec attention et avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'histoire universelle*, dont vous dites avoir acheté le manuscrit à Bruxelles. Un libraire de Paris, à qui vous l'avez envoyé, en a fait sur le champ une édition aussi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me consulter avant de donner au public un ouvrage si défectueux. En vérité, c'est la honte de la littérature. Comment votre éditeur a-t-il pu prendre le huitième siècle pour le quatrième, le treizième pour le douzième, le pape *Boniface VIII* pour *Boniface VII?* presque chaque page est pleine de fautes absurdes. Tout ce que je peux vous dire, c'est que tous les manuscrits qui sont à Paris, ceux qui sont actuellement entre les mains du roi de Prusse, de monseigneur l'électeur Palatin, de madame la duchesse de *Gotha*, sont très-différens du vôtre. Une transposition, un mot oublié suffisent pour former un sens absurde ou odieux. Il y a malheureusement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il semble que vous ayez voulu me rendre ridicule et me perdre, en imprimant cette informe rapsodie, et en y

mettant mon nom. Votre éditeur a trouvé le ſecret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très-utile. Vous avez gagné de l'argent ; je vous en félicite : mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres et les bienſéances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part à la publication de ce livre, rempli d'erreurs et d'indécences ; que je le déſavoue ; que je le condamne ; et que je vous fais très-mauvais gré de votre édition.

VOLTAIRE.

A Colmar, 28 décembre 1753.

LETTRE

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF, PASTEUR DE HELMSTAD, A M. KIRKERF, PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 octobre 1760.

Je gémis, comme vous, mon cher confrère, des funeſtes progrès de la philoſophie. Les magiſtrats, les princes penſent; nous ſommes perdus. L'Angleterre ſurtout a corrompu l'Europe par ſes malheureuſes découvertes ſur la lumière, ſur la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent inſenſiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui eſt raiſonnable; et ils répondent à pluſieurs de nos inventions:

Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi.

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur ſur cette haine funeſte que tant de perſonnes de tout rang, de tout âge et de tout ſexe déploient ſi hautement contre nos ſemblables; peut-être nos diviſions en ſont-elles la ſource;

peut-être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits, au lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages, comme les luthériens outragent les calvinistes, comme les calvinistes disent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs, nommés *quakers*, tous à l'Eglise romaine, et l'Eglise romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se serait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondemens d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, et dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité et de la modestie; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits esprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus*; nous forçons leur amour propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage et plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur crions qu'elles sont si obscures *qu'il ne faut pas faire*

uſage de ſa raiſon avec elles. Comment veut-on qu'ils ne ſoient pas embarraſſés par ces deux expoſitions contradictoires ?

Chacune de nos ſectes prétend le titre d'*univerſelle ;* mais qu'avons-nous à répondre quand nos adverſaires prennent une mappe-monde, et couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre ſecte eſt confinée ?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être univerſelle, ſi nous étions ſages ; ne les révoltons point en leur diſant qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus ſoulevé les ſavans. Ils ne conviendront jamais que *Confucius*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Socrate*, *Platon*, *Caton*, *Scipion*, *Cicéron*, *Trajan*, les *Antonin*, *Epictète*, et tant d'autres, n'euſſent pas de vertu ; ils nous reprocheront de calomnier, par cette aſſertion odieuſe, les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Hélas ! l'anabaptiſte, les mains teintes de ſang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le ſiége de Munſter, qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le calviniſte aurait-il pu le dire en aſſaſſinant le duc de *Guiſe ?* le papiſte en ſonnant les matines de la Saint-Barthelemi ? *Poltrot*, *Clément*, *Châtel*, *Ravaillac*, le jéſuite *le Tellier* étaient très-dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de *la Mothe-le-Vayer*, de *Gaſſendi*, de *Locke*, de *Bayle*, de

Descartes, de *Midleton*, et de cent autres grands hommes que je vous nommerais ? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux argumens qu'on rétorque si aisément contre nous-mêmes. Le père *Canaye* disait : *Point de raison ;* et moi je dis : *Point de dispute*, *point d'insolence.*

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissés emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance ; que nous avons disputé aux princes leur jurisdiction ; que nous avons troublé les Etats ; que nous avons répandu le sang : ne tombons plus dans ces horribles excès, convenons que l'Eglise est dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglise. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales, encore plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les lois et contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les temps et dans tous les lieux, à qui en est la faute ?

L'humilité, le silence et la prière doivent être nos seules armes.

Les savans ne croient pas certaines assertions, (ni nous non plus.) Hé bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons ? Les Chinois, les Japonais, les Siamois,

les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Perſans, les Africains ne croient pas en nous; irons nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'Etat, de mauvais citoyens, d'ennemis de DIEU et des hommes? Pourquoi ne diſons-nous point d'injures à toutes ces nations, et outrageons-nous un allemand, un anglais, qui ne penſent pas comme nous? Pourquoi tremblons-nous reſpectueuſement devant un ſouverain qui nous mépriſe, et déclamons-nous ſi fièrement contre un particulier ſans crédit, que nous ſoupçonnons de ne pas nous eſtimer aſſez?

Cette rage de vouloir dominer ſur les eſprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous feſons pour nous relever ſert à nous abattre. Laiſſons en repos les puiſſans du monde et les hommes inſtruits, afin qu'ils nous y laiſſent; vivons en paix avec ceux que nous ne ſubjuguerons jamais, et qui peuvent nous décrier. Réprimons ſurtout la hauteur et l'emportement, qui conviennent ſi mal, et qui réuſſiſſent ſi peu.

Vous connaiſſez le paſteur *Durnol*; c'eſt un bon homme au fond, mais il eſt fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans, et il en était à l'article de l'âne de *Balaam*: un jeune garçon ſe mit à rire, M. *Durnol* fut indigné; il cria, il menaça, il

prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, surtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage ; M. *Durnol* s'emporta ; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : Ah ! je conviens que l'âne de *Balaam* parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, et j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer et de braire.

LETTRE

DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE, AU SECRETAIRE DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

MONSIEUR,

Vous avez écrit trois lettres à M. de *Voltaire*, signées *Ladouz*, à l'hôtel des Asturies, rue du sépulcre. Vous lui dites dans ces trois lettres que vous avez été le secrétaire du célèbre M. *le Franc de Pompignan ;* que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, et qu'il

vous a renvoyé, parce qu'il vous soupçonnait d'avoir fourni à M. de *Voltaire* des mémoires contre lui.

Vous demandiez à M. de *Voltaire* une attestation qui détruisît cette calomnie. Il vous répondit qu'il ne vous connaissait pas, que vous ne le connaissiez pas, et qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre M. *le Franc de Pompignan*, que ses propres ouvrages. Il me charge, étant vieux, malade, et presque aveugle, de vous répéter la même chose de sa part.

Voici tout ce qu'il connaît de M. *le Franc de Pompignan*.

1°. D'assez mauvais vers.

2°. Son discours à l'académie, dans lequel il insulte tous les gens de lettres.

3°. Un mémoire au roi, dans lequel il dit à sa majesté qu'il a une belle bibliothèque à Pompignan-lès-Montauban.

4°. La description d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan, de la procession dans laquelle il marchait derrière un jeune jésuite, accompagné des bourdons du pays; et d'un grand repas de vingt-six couverts, dont il a été parlé dans toute la province.

5°. Un beau sermon de sa composition, dans lequel il dit qu'il est avec les étoiles dans le firmament, tandis que les prédicateurs de

Paris et tous les gens de lettres ſont à ſes pieds dans la fange.

Mon maître a appris auſſi que M. *le Franc de Pompignan*, (quoiqu'il ſoit noyé) ſe comparait à *Moïſe*, et que monſieur ſon frère l'évêque était *Aaron;* il leur en fait ſes complimens.

Il a entendu parler auſſi d'une paſtorale de monſieur l'évêque, adreſſée aux habitans du Puy-en-Velay, par monſeigneur, CORTIAT, ſecrétaire. On lui a mandé que dans cette paſtorale il eſt queſtion d'*Ariſtophane*, de *Diagoras*, du dictionnaire encyclopédique, de *Fontenelle*, de *la Mothe*, de *Perrault*, de *Terraſſon*, de *Boindin*, du chancelier *Bacon*, de *Deſcartes*, de *Mallebranche*, de *Locke*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Monteſquieu*, &c.

Nous félicitons meſſieurs du Puy-en-Velay d'avoir lu les ouvrages de tous ces meſſieurs; tel paſteur, telles brebis. Mais mon maître n'entre dans aucunes de ces querelles ſcientifiques; il cultive la terre avec bien de la peine, et laiſſe les grands hommes éclairer leur ſiècle.

Vous lui mandez que monſieur l'évêque d'*Alais* veut vous prendre pour ſecrétaire, en cas que vous ayez une atteſtation en bonne forme, que vous n'avez point trahi les ſecrets de M. *le Franc de Pompignan;* il vous envoie

cette atteſtation, et il ſe flatte que, quand vous ſerez à M. d'*Alais*, vous ne reſſemblerez pas à M. *Cortiat*, ſecrétaire.

P. S. Je vous demande pardon, Monſieur, j'oubliais, dans les ouvrages de M. *le Franc de Pompignan*, la Prière du déiſte, qu'il a traduite de l'anglais.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE,

Grand-fauconnier de France, ſur Urceus Codrus.

VOTRE procédé, monſieur le Duc, eſt de l'ancienne chevalerie: vous vous expoſez pour ſauver un homme qui s'eſt mis en péril à votre ſuite; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit, ſert à déployer votre profonde érudition; peu de grands-fauconniers auraient déterré les *Sermones feſtivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brêche.

Vous me diſiez dans votre première lettre, qu'*Urceus Codrus* était un grand prédicateur; vous m'apprenez dans votre ſeconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez

pardon à S[t] *François d'Assise*, et à tout l'ordre séraphique, de la méprise où vous m'avez fait tomber; je prends sur moi la pénitence; mais il reste toujours pour véritable que les mystères représentés à l'hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urceus Codrus*, et nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les mystères qui alarme la pudeur et la piété. Quarante associés, qui font et qui jouent des pièces saintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public et qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier *Maillard*, que vous avez, sans doute, dans votre riche et immense bibliothèque; vous verrez, dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or : *Vous dites que vous êtes vêtues suivant votre état : à tous les diables votre état et vous-mêmes, Mesdemoiselles ! Vous me direz*

peut-être : Nos maris ne nous donnent point de si belles robes; nous les gagnons de la peine de notre corps : à trente mille diables la peine de votre corps, Mesdemoiselles !

Je ne vous répète que ce trait de frère *Maillard*, pour ménager votre pudeur; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'*Urceus Codrus*. Frères *André* et *Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités ; mais long-temps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parce qu'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encore bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de *Louis XIV*; c'est-là ce qui me détermina, il y a long-temps, à donner une légère esquisse de ce temps glorieux ; et vous avez remarqué que dans cette

hiſtoire, c'eſt le ſiècle qui eſt mon héros, encore plus que *Louis XIV* lui-même, quelque reſpect et quelque reconnaiſſance que nous devions à ſa mémoire.

Il eſt vrai qu'en général nos voiſins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'eſt-il pu faire que l'on prêchât toujours, et que l'on prêchât ſi mal? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis ſi long-temps de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils pour la plupart, dans la chaire, que des arlequins en ſurplis; tandis que la Jéruſalem du *Taſſe* égalait l'Iliade, que l'*Orlando furioſo* ſurpaſſait l'Odyſſée, que le *Paſtor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, et que les *Raphaël* et les *Paul Véronèſe* exécutaient réellement ce qu'on imagine des *Zeuxis* et des *Apelles*?

Il n'eſt pas douteux, monſieur le Duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente; il n'y a point de duc et pair, à ce que je penſe, qui n'en liſe quelques ſeſſions tous les matins. Vous avez remarqué le ſermon de l'ouverture de ce concile par l'évêque de Bitonto?

Il prouve premièrement que le concile eſt néceſſaire, parce que pluſieurs conciles ont dépoſé des rois et des empereurs; ſecondement, parce que dans l'Enéide *Jupiter* aſſemble le concile desdieux; troiſièmement, parce qu'à la création de l'homme et à l'aventure

de la tour de Babel, DIEU s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente, comme dans le cheval de Troye : enfin, que la porte du paradis et du concile est la même; que l'eau vive en découle, et que les pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres sèches; faute de quoi, le Saint-Esprit leur ouvrira la bouche comme à *Balaam* et à *Caïphe*.

Voilà ce qui fut prêché devant les états-généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile! Le sermon de saint *Antoine de Padoue* aux poissons, est encore plus fameux en Italie que celui de M. de *Bitonto*. On pourrait donc excuser notre frère *André* et notre frère *Garasse*, et tous nos gilles de la chaire des seizième et dix-septième siècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du *Tasse*; en France, du temps de *Montagne*, de *Charron* et du chancelier de l'*Hospital*; en Angleterre, dans le siècle de *Bacon*? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs siècles? Prenez-vous-en aux colléges qui élevaient la jeunesse, et à l'esprit monacal et théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les colléges

avaient ébauchée. Un génie tel que le *Taſſe* liſait *Virgile*, et produiſait la Jéruſalem. Un *Machiavel* liſait *Térence*, et feſait la Mandragore ; mais quel moine, quel docteur liſait *Cicéron* et *Démoſthènes* ? Un malheureux écolier, devenu imbécille pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur *Jean Deſpautère*, et enſuite devenu fou pour avoir ſoutenu une thèſe ſur l'*univerſité de la part de la choſe et de la penſée*, et ſur les catégories, recevait en public ſon bonnet et ſes lettres de démence, et s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbécilles que lui, et plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de ſorciers, et s'en retournait tout contrit. Le même eſprit qui le conduiſait aux facéties de la Mère ſotte, le conduiſait à ces ſermons ; et on y était d'autant plus aſſidu qu'il n'en coûtait rien. Car mettez un impôt ſur les meſſes, comme on le propoſa dans la minorité de *Louis XIV*, perſonne n'entendra la meſſe.

Ce ne fut guère que du temps de *Coeffetau* et de *Balzac*, que quelques prédicateurs osèrent parler raiſonnablement, mais ennuyeuſement ; et enfin *Bourdaloue* fut le premier en

Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de *Burnet*, évêque de Salisbury, qui dit dans ſes mémoires qu'en voyageant en France il fut étonné de ces ſermons, et que *Bourdaloue* réforma les prédicateurs d'Angleterre comme ceux de France.

Bourdaloue fut preſque le *Corneille* de la chaire, comme *Maſſillon* en a été depuis le *Racine* : non que j'égale un art à moitié profane à un miniſtère preſque ſaint; non que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon ſermon, à la difficulté prodigieuſe et inexprimable de faire une bonne tragédie : mais je dis que *Bourdaloue* voulut raiſonner comme *Corneille*, et que *Maſſillon* s'étudia à être auſſi élégant en proſe que *Racine* l'était en vers.

Il eſt vrai qu'on reprocha ſouvent à *Bourdaloue*, comme à *Corneille*, d'être un peu trop avocat; de vouloir trop prouver au lieu de toucher; et de donner quelquefois de mauvaiſes preuves. *Maſſillon*, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir : il imita *Racine*, autant qu'on peut l'imiter en proſe, en prêchant cependant que les auteurs dramatiques ſont damnés : car il faut bien que chaque apothicaire vante ſon onguent et damne celui de ſon voiſin. Son ſtyle eſt pur, ſes peintures ſont attendriſſantes.

Relisez ce morceau sur l'humanité des grands.

» Hélas ! s'il pouvait être quelquefois per-
» mis d'être sombre, bizarre, chagrin, à
» charge aux autres et à soi-même, ce devrait
» être à ces infortunés, que la misère, les
» calamités, les nécessités domestiques, et
» tous les plus noirs soucis environnent. Ils
» seraient bien plus dignes d'excuse, si por-
» tant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir
» souvent dans le cœur, ils en laissaient
» échapper quelques traits au dehors. Mais
» faut-il que les grands, les heureux du
» monde, à qui tout rit, et que les joies et
» les plaisirs accompagnent par-tout, préten-
» dent tirer de leur félicité même, un privi-
» lége qui excuse leurs chagrins bizarres et
» leurs caprices ; qu'il leur soit permis d'être
» fâcheux, inquiets, inabordables, parce
» qu'ils sont plus heureux ; qu'ils regardent
» comme un droit acquis à la prospérité, d'ac-
» cabler encore du poids de leur humeur des
» malheureux qui gémissent déjà sous le joug
» de leur autorité et de leur puissance ! »

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de Britannicus.

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs.
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs :

L'empire

L'empire en eſt, pour vous, l'inépuiſable ſource ;
Ou ſi quelque chagrin en interrompt la courſe,
Tout l'univers, ſoigneux de les entretenir,
S'empreſſe à l'effacer de votre ſouvenir.
Britannicus eſt ſeul. Quelque ennui qui le preſſe,
Il ne voit dans ſon ſort que moi qui s'intéreſſe,
Et n'a pour tout plaiſir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ſes malheurs.

Je crois voir dans la comparaiſon de ces deux morceaux, le diſciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, ſi je ne craignais d'être long.

Maſſillon et *Cheminais* ſavaient *Racine* par cœur, et déguiſaient les vers de ce divin poëte dans leur proſe pieuſe. C'eſt ainſi que pluſieurs prédicateurs venaient apprendre chez *Baron* l'art de la déclamation, et rectifiaient enſuite le geſte du comédien par le geſte de l'orateur ſacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts ſont frères, quoique les artiſtes ſoient bien loin de l'être.

Le malheur des ſermons, c'eſt que ce ſont des déclamations dans leſquelles on dit trop ſouvent le pour et le contre. Le même homme qui dimanche dernier aſſurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur ; que les couronnes ſont des épines ; que les cours ne renferment que d'illuſtres malheureux ; que la joie n'eſt

répandue que ſur le front du pauvre, prêche le dimanche ſuivant, que le peuple eſt condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre ſont plongés dans des délices dangereuſes.

Ils diſent dans l'avent, que DIEU eſt ſans ceſſe occupé du ſoin de fournir à tous nos beſoins; et en carême, que la terre eſt maudite. Ces lieux communs les mènent juſqu'au bout de l'année par des phraſes fleuries et ennuyeuſes.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphyſique la plus profonde eſt le recueil des ſermons de *Clarke*. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philoſophes. Encore ces philoſophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclairciſſement; et *le Français à Londres à qui on ne prouve rien*, aurait bientôt laiſſé là le predicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très-peu de gens ſont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps et entre les nations! et qu'il y a loin de frère *Garaſſe* et de frère *André*, aux *Clarkes* et aux *Maſſillons!*

Dans l'étude que j'ai faite de l'hiſtoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons eſt de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, et

malgré la foule de tant d'insipides journaux; comme il est plus heureux, malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France qu'à commencer au temps de Cinna et des Provinciales? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire, qui puisse assigner un temps plus heureux depuis *Clovis*, que le temps qui s'est écoulé depuis que *Louis XIV* commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en sait beaucoup plus que *Descartes ;* qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand-aumônier de *Louis XII.* La nation est plus instruite, le style en général est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV* : oui, le génie baisse et baissera nécessairement : mais les lumières sont multipliées : mille peintres

du temps de *Salvator-Rosa* ne valaient pas *Raphaël* et *Michel-Ange*; mais ces mille peintres médiocres que *Raphaël* et *Michel-Ange* avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leurs temps. Nous n'avons à présent sur la fin de notre beau siècle, ni de *Massillon*, ni de *Bourdaloue*, ni de *Bossuet*, ni de *Fénélon*; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui, est un *Démosthènes* en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis S[t] *Remi* jusqu'au frère *Garasse*.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de *Jodelle*, que de l'Athalie de *Racine* aux Machabées de *la Mothe*, et au Moïse de l'abbé *Nadal*. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au commencement du grand siècle et dans ses beaux jours; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures; et les miennes se mêlent à la foule : c'est une multitude prodigieuse de moucherons et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs : vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile; et remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités

au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût et de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les Lettres provinciales.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rènes; et je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche? Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet dans la cour du louvre, et où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme forcière? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations et d'horreurs qni font dresser les cheveux; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encore de tous côtés: le poison de la *ligue* infectait encore les esprits; les familles étaient divisées; les mœurs étaient

dures; le fanatiſme régnait par-tout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître; mais on n'en goûtait pas encore les avantages; la ſociété était ſans agrémens, les villes ſans police; toutes les conſolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de malheur, *Henri IV* était haï. Ce grand homme diſait au duc de *Sulli* : *Ils ne me connaiſſent pas, ils me regretteront.*

Remontez à travers cent mille aſſaſſinats commis au nom de DIEU, ſur les débris de nos villes en cendres, juſqu'au temps de *François I;* vous voyez l'Italie teinte de notre ſang, un roi priſonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *père du peuple* eſt reſté à *Louis XII;* mais ce père eut des enfans bien malheureux, et le fut lui-même : chaſſé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par *Henri VIII*, obligé de donner de l'argent à ſon vainqueur pour épouſer ſa ſœur; il fut bon roi d'un peuple groſſier, pauvre et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maiſons de bois, de paille et de plâtre, preſque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, ſans doute, vivre ſous un bon roi d'un peuple éclairé et opulent, quoique malin et raiſonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les fiècles précédens, plus vous trouvez tout fauvage; et c'eft ce qui rend notre hiftoire de France fi dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le néceffaire fe trouve, et où l'inutile feul eft omis, pour fauver l'ennui d'une lecture infupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent favoir en quelle année la forbonne fut fondée; et aux curieux, qui doutent fi la ftatue équeftre qui eft dans la cathédrale gothique de Paris, eft de *Philippe de Valois*, ou de *Philippe le Bel*.

Ne diffimulons point; nous n'exiftons que depuis environ fix vingts ans: lois, police, difcipline militaire, commerce, marine, beaux arts, magnificence, efprit, goût, tout commence à *Louis XIV*, et plufieurs avantages fe perfectionnent aujourd'hui. C'eft-là ce que j'ai voulu infinuer, en difant que tout était barbare chez nous auparavant, et que la chaire l'était comme tout le refte. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlaffe long-temps de lui; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles fi vous ayez la bonté de les redreffer.

P. S. Dans l'éloge que je viens de faire de ce fiècle, dont je vois la fin, je ne prétends

point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'Appel aux nations, en faveur de *Corneille* et de *Racine*, contre *Shakeſpeare* et *Otwai*; et j'avouerai ſans peine que *Robert Etienne* imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes* pour des *attitudes*, *profane* pour *ancienne*, *votre ſœur* pour *ma ſœur*; et quelques autres contre-ſens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'eſt un procès qui doit être jugé à Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, et à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il eſt bon que les pièces ne ſoient point altérées.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

1761.

S*IC vos*, *non vobis*. Dans le nombre immenſe de tragédies, comédies, opéra comiques, diſcours moraux et facéties, au nombre d'environ cinq cents mille, qui ſont l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie ſous mon nom, intitulée *Zulime*; la ſcène eſt en Afrique. Il eſt bien vrai qu'autrefois, ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*,

avant

avant d'aller voir *Idamé* à la Chine ; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le lieu de la scène ; c'est pourtant une colonie romaine nommée *Arsinaria ;* et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore, c'est un joli petit royaume ; mais on n'en avait aucune idée : la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gissement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, *et quæ desperat tractata nitescere posse relinquit.* Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, et l'ont fait imprimer ; mais par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur : je crois qu'ils ont très-bien fait ; je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien : les rieurs auront beau jeu ; au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces : je suis de ce nombre ; et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre

du ſiècle paſſé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me feſant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le ſecondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède; on riſque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de ſpectateurs étaient venus armés d'un manuſcrit qui courait le monde, et qu'on aſſurait être mon ouvrage: il reſſemblait à cette Zulime.

C'eſt ainſi qu'un honnête libraire, nommé *G*..., s'aviſa d'imprimer une Hiſtoire générale, qu'il aſſurait être de moi, et il me le ſoutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexe un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reſte en rit, et moi auſſi. Il y a trente à quarante ans que je prenais ſérieuſement la choſe. J'étais bien ſot! Adieu, je vous embraſſe.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, ce 20 août 1761.

Vous m'aviez donné, mon cher chancelier, le conſeil de ne commenter que les pièces de *Corneille* qui ſont reſtées au théâtre. Vous vouliez me ſoulager ainſi d'une partie de mon fardeau, et j'y avais conſenti, moins par pareſſe que par le déſir de ſatisfaire plutôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de temps qu'on ne penſe; et ayant déjà commenté toutes les pièces de *Corneille* qu'on repréſente, je me vois en état de faire quelques notes utiles ſur les autres.

Il y a pluſieurs anecdotes curieuſes qu'il eſt agréable de ſavoir. Il y a plus d'une remarque à faire ſur la langue. Je trouve, par exemple, pluſieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui ſont même entièrement oubliés, et dont nos voiſins les Anglais ſe ſervent heureuſement. Ils ont un terme pour ſignifier cette plaiſanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces ſaillies qui échappent à un

homme ſans qu'il s'en doute ; et ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor ;* et ils croient qu'ils ont ſeuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'eſprit. Cependant, c'eſt un ancien mot de notre langue, employé en ce ſens dans pluſieurs comédies de *Corneille*. Au reſte, quand je dis que cette *humeur* eſt une eſpèce d'urbanité, je parle à un homme inſtruit, qui ſait que nous avons appliqué mal-à-propos le mot d'*urbanité* à la politeſſe, et qu'*urbanitas* ſignifiait à Rome préciſément ce qu'*humour* ſignifie chez les Anglais. C'eſt en ce ſens qu'*Horace* dit : *Frontis ad urbanæ deſcendi præmia ;* et jamais ce mot n'eſt employé autrement dans cette ſatire que nous avons ſous le nom de *Pétrone*, et que tant d'hommes ſans goût ont priſe pour l'ouvrage d'un conſul *Petronius*.

Le mot *partie* ſe trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *eſprit*. Cet homme a *des parties*. C'eſt ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'eſt le propre de l'homme de n'avoir que des parties : on a une ſorte d'eſprit, une ſorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *eſprit* eſt trop vague ; et quand on vous dit, cet homme a *de l'eſprit*, vous avez raiſon de demander du quel ?

Que d'expreſſions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du temps de *Corneille;* et que de pertes nous avons faites, ſoit par pure négligence, ſoit par trop de délicateſſe ! On aſſignait, *apointait* un temps, un rendez-vous; celui, qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, et qui n'y trouvait pas ſon *prometteur*, était *déſapointé.* Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette ſituation d'un homme qui tient ſa parole, et à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on eſt, quoi? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette ſituation : nous diſions autrefois *forclos;* ce mot très-expreſſif n'eſt demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la mort, les *angoiſſes* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expreſſions abſolument néceſſaires, dont les Anglais ſe ſont heureuſement enrichis. Une rue, un chemin ſans iſſue, s'exprimait ſi bien par *non-paſſe*, *impaſſe*, que les Anglais ont imité; et nous ſommes réduits au mot bas et impertinent de *cul-de-ſac*, qui revient ſi ſouvent, et qui déshonore la langue françaiſe.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais ſurtout entrer ici dans le détail des phraſes heureuſes que nous avions priſes des

Italiens, et que nous avons abandonnées. Ce n'eſt pas d'ailleurs que notre langue ne ſoit abondante et énergique ; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richeſſes, c'eſt cette multitude de livres frivoles dans leſquels on ne trouve que le ſtyle de la converſation, et un vain ramas de phraſes uſées et d'expreſſions impropres. C'eſt cette malheureuſe abondance qui nous appauvrit.

Je paſſe à un article plus important, qui me détermine à commenter juſqu'à Pertharite. C'eſt que dans ces ruines on trouve des tréſors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de Pyrrhus et d'Andromaque eſt dans Pertharite ? qui croirait que *Racine* en ait pris les ſentimens, les vers même ? Rien n'eſt pourtant plus vrai, rien n'eſt plus palpable. Un *Grimoald*, dans *Corneille*, menace une *Rodelinde* de faire périr ſon fils au berceau, ſi elle ne l'épouſe.

Son ſort eſt en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrhus dit préciſément dans la même ſituation :

Je vous le dis, il faut ou périr ou régner.

Grimoald, dans *Corneille*, veut punir

fur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur fi peu reconnaiffant.

Pyrrhus dit dans *Racine :*

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à *Grimoald :*

Comte, penfes-y bien, et pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laiffe-la feule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publîrait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros fi grand, fi renommé,
Ne ferait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrhus :*

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un fi grand cœur montre tant de faibleffe?
Voulez-vous qu'un deffein fi beau, fi généreux,
Paffe pour le tranfport d'un efprit amoureux ?
. . . .
Non, non : d'un ennemi refpecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à fa mère,

De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer ſon ſalut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un aſile,
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achille.

L'imitation eſt viſible; la reſſemblance eſt entière. Il y a bien plus, et je vais vous étonner. Tout le fond des ſcènes d'*Oreſte* et d'*Hermione* eſt pris d'un *Garibald* et d'une *Edvige*, perſonnages inconnus de cette malheureuſe pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils euſſent ſuffi pour faire tomber *Pertharite;* et c'eſt à quoi *Boileau* fait alluſion, quand il dit :

Qui de tant de héros va choiſir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il eſt, ne laiſſe pas de jouer avec ſon *Edvige*, abſolument le même rôle qu'*Oreſte* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus :* elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreſte* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

GARIBALD.

Le pourrez-vous, Madame, et ſavez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un viſage aimé
Eſt toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abuſez, votre cœur vous abuſe, &c.

ORESTE.

Et vous le haïſſez! avouez-le, Madame,
L'amour n'eſt pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le ſilence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jetées au haſard, ſans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, et les a miſes en œuvre; il a tiré de l'or, en cette occaſion, *de ſtercore Ennii*.

Corneille ne conſultait perſonne, et *Racine* conſultait *Boileau*; auſſi l'un tomba toujours depuis Héraclius, et l'autre s'éleva continuellement.

On croit aſſez communément que *Racine* amollit et avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour qui ne ſont que trop en poſſeſſion de notre ſcène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en uſait ainſi avant lui, et que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille*.

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne ſoit fondée en partie ſur cette paſſion : la ſeule différence eſt qu'ils ne l'ont jamais bien traitée ; qu'ils n'ont jamais parlé au cœur ; qu'ils n'ont jamais attendri. L'amour n'a été touchant que dans les ſcènes du Cid, imitées de *Guillain de Caſtro*. *Corneille* a mis de l'amour juſque dans le ſujet terrible d'Oedipe.

Vous ſavez que j'oſai traiter ce ſujet, il y a quarante-ſept ans. J'ai encore la lettre de M. *Dacier*, à qui je montrai le quatrième acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre de 1714, a introduire les chœurs, et à ne point parler d'amour dans un ſujet où cette paſſion eſt ſi impertinente. Je ſuivis ſon conſeil ; je lus l'eſquiſſe de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, et à mettre au moins quelque ſouvenir d'amour dans *Philoctète*, afin, diſaient-ils, qu'on pardonnât l'inſipidité de *Jocaſte* et d'*Oedipe*, en faveur des ſentimens de *Philoctète*.

Le peu de chœurs même que je laiſſai ne furent point exécutés. Tel était le déteſtable goût de ce temps-là. On repréſenta quelque temps après Athalie, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la ſcène pouvait ſe paſſer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle et en églogue. Mais comme

Athalie était ſoutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les ſujets profanes.

Enfin, Mérope, et en dernier lieu Oreſte, ont ouvert les yeux du public. Je ſuis perſuadé que l'auteur d'Electre penſe comme moi, et que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus ſublime et le plus effrayant ſujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuſe habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au ſujet: on en ſentait le ridicule, et on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers ſe moquaient de nous, mais nous n'en ſavions rien. Nous penſions qu'une femme ne pouvait paraître ſur la ſcène ſans dire *j'aime*, en cent façons, et en vers chargés d'épithètes et de chevilles. On n'entendait que *ma flamme* et *mon ame; mes feux* et *mes vœux; mon cœur* et *mon vainqueur*. Je reviens à *Corneille* qui s'eſt élevé au-deſſus de ces petiteſſes dans ſes belles ſcènes des Horaces, de Cinna, de Pompée, &c. Je reviens à vous dire que toutes ſes pièces pourront fournir quelques anecdotes et quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous effrayez pas ſi tous ces commentaires produiſent autant de volumes que votre

Cicéron. Engagez l'académie à me continuer ses bontés, ses leçons ; et surtout donnez-lui l'exemple.

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY.

1762.

TOUT le monde est instruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illustre M. *Boullier;* on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette dispute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profession et à moi-même (comme on dit) si je restais muet *vis-à-vis* M. *Boullier.* J'ai pris des engagemens *vis-à-vis* le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Pensées raisonnables* que je donnai en 1759, au mois de juin. Je ne sais si je dois les préférer à la lettre que je lâchai sous le nom de M. *Gervaise Holmes*, en 1750. Tout Paris, *vis-à-vis* les *Pensées raisonnables*, est pour la lettre de M. *Gervaise Holmes*, et tout Londres est pour les *Pensées.* Je peux dire, *vis-à-vis* de Londres

et de Paris, qu'il y a quelque chose de plus profond dans les *Pensées*, et je ne sais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trévoux*, du mois de juin 1751, et l'*Avant-coureur*, du 5 juillet, sont de mon avis. Il est vrai que le *Journal chrétien* se déclare absolument contre les *Pensées raisonnables*. Je vais reprendre cette matière, puisque je l'ai discutée au long dans le *Mercure* de février 1753, pages 55 et suivantes, comme *tout le monde le sait*.

Quelques personnes de considération pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conseillé de ne point répondre à M. *Boullier* directement, attendu qu'il est mort il y a deux ans; mais avec tout le respect que je dois à ces messieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raisons tirées du fond des choses que j'ai expliquées ailleurs; et pour le prouver, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e tome de ma *Bibliothèque impériale*, page 75, rapporté très-infidèlement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on sait, des compossibles et des idées contraires qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière, dans son dix-septième tome, avec sa sagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont

lu les 101, 102 et 103es tomes de ma *Bibliothèque germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet;* ils verront aisément la différence entre les compossibles, les possibles simples, les non-possibles, et les impossibles. Il serait aisé de s'y méprendre, si on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 et 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu M. de *Cahusac* me manda, quelque temps avant qu'il fût attaqué dans la piemère, qu'il avait entendu dire à M. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de M. de *la Motte*, que non-seulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi; et que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si M. *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'assure positivement M. de *Maupertuis*. Ce fait est lié nécessairement au systême des compossibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui et mes ouvrages étaient au rang des compossibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept journaux. J'ai déjà

répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque germanique*, d'une manière victorieuse.

Je diſtingue trois ſortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui eſt fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuſer ni perſuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, et cela ſe ſubdiviſe en quarante-huit ſortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage : cet ennui vient de la matière ou de la forme ; c'eſt pourquoi je reviens à M. *Boullier* mon adverſaire, que j'eſtimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit, en 1730, ſon *Ame des bêtes*. Un mauvais plaiſant dit à ce ſujet que M. *Boullier* était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas aſſez inſtruit de l'hiſtoire de ſon pays : cette plaiſanterie eſt déplacée, comme il eſt prouvé dans le *Journal helvétique*, octobre 1739. Enſuite il donna ſes *Admirables penſées*, ſur les penſées qu'un homme avait données à propos des penſées d'un autre.

On ſait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occaſion que je conçus le premier deſſein de mes *Penſées raiſonnables*. J'apprends qu'un ſavant de Vittemberg a écrit contre mon titre, et qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à M. *Pitt* en Angleterre, et à milord *Holderneſſe*; je ſuis

étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'*Encyclopédie* tout seul; si M. *Cahusac* n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important; c'est la fameuse réponse de M. *Pfaf*, recteur de l'université de Vittemberg, au révérend père *Croust*, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, et tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, et j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'est marché donné.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles du célèbre professeur *Vernet*, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits. Son *Cathéchisme chrétien*, ainsi que mon *Philosophe chrétien*, et le *Journal chrétien*, sont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puisse se vanter, depuis les bigarrures du sieur *Des-Accords*.

Mais jusqu'à présent personne n'a assez approfondi le sens du fameux passage qu'on trouve dans la vie de *Pythagore*, par le père *Gretzer*, dans son vingt-unième volume in-folio. Il s'est totalement trompé sur ce chapitre, comme je le prouve.

Je

Je reçois en ce moment par le chariot de poste les dix-huit tomes de *la Théologie* de notre illustre ami M. *Onekre.* J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des souscripteurs qui me doivent plus de six mois ; je les prie de me lire et de me payer.

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE, A M. ERATOU ; (*)

Sur la question : Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, et comment ils l'apprêtaient.

MONSIEUR et cher ami, quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens lisent ; et parmi ceux qui lisent, il y en a beaucoup qui ne se servent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec M. *Paff*, l'illustre professeur de Tubinge, si connu dans tout l'univers, et M. *Crokius Dubius*, l'un des plus savans hommes de notre temps. Ils ne savaient point que les Juifs eussent mangé souvent de

(*) Anagramme d'*Arouet.*

la chair humaine. Dom *Calmet* lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ſes commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à M. *Paff* et à M. *Crokius*, qu'il y avait des paſſages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval et la chair d'homme : *Crokius* me dit qu'il en doutait ; et *Paff* m'aſſura crument que je me trompais.

Je cherchai ſur le champ un Ezéchiel, et je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles :

» Je vous ferai boire le ſang des princes
» et des animaux gras ; vous mangerez de la
» chair graſſe jusqu'à ſatiété ; vous vous rem-
» plirez à table de la chair des chevaux et des
» cavaliers. »

M. *Paff* dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiſeaux : *Crokius Dubius*, après un long examen, crut qu'elle s'adreſſait auſſi aux Juifs, attendu qu'il y eſt parlé de table ; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de conſidérer qu'*Ezéchiel* vivait du temps de *Cambyſe* ; que *Cambyſe* avait dans ſon armée beaucoup de Scythes et de Tartares qui mangeaient des chevaux et des hommes aſſez communément ; que ſi cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très-conforme à la vertu

mâle et héroïque de l'illuftre peuple juif. Je les fis fouvenir que les lois de *Moïse*, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les Juifs tranfgreffeurs, après leur avoir dit qu'ils feront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à ufure, et qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Hé bien ! leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était auffi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans, et de les manger, que d'avoir la rogne, puifque le légiflateur les menace de ces deux punitions?

Plufieurs réflexions dont j'appuyai mes citations, ébranlèrent MM. *Paff* et *Crokius*. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, et furtout des petits garçons. *Juvénal* vit les Egyptiens manger un homme tout cru. Il dit que les Gafcons fefaient fouvent de ces repas. Les deux voyageurs arabes, dont l'abbé *Renaudot* a traduit la relation, difent qu'ils ont vu manger des hommes fur les côtes de la Chine et des Indes.

Homère, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de fon temps. On fait que *Candide* fut fur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jéfuite; et que, malgré la mauvaife plaifanterie que les jéfuites ne font bons ni

à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites paſſionnément.

Vous ſentez bien, Meſſieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'univerſité de Tubinge; vous ſavez que les Juifs immolaient des hommes : or, on a toujours mangé des victimes (*a*) immolées ; et à votre avis, quand *Samuel* coupa en petits morceaux le roi *Agag*, qui s'était rendu priſonnier, n'était-ce pas viſiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon ſans cela couper un roi en morceaux?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit *Crokius*. Je conviens, repliquai-je, que leurs cuiſiniers n'étaient pas ſi bons que ceux de France, et je crois qu'il eſt impoſſible de faire bonne chère ſans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il eſt dit que *Rébecca* prépara des chevreaux à *Iſaac*, de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. *Paff* ne fut pas content de ma réponſe; il prétendit que probablement *Iſaac* aimait les chevreaux à la broche, et que *Rébecca* les lui fit rôtir. Je lui ſoutins que ces chevreaux étaient en ragoûts, et que c'était l'opinion de dom *Calmet* : il me répondit que ce bénédictin ne ſavait pas ſeulement ce que c'était qu'une broche; que les bénédictins n'en connaiſſaient

(*a*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*, et l'hiſtoire de *Jenni*.

point, et que le ſentiment de dom *Calmet* eſt erroné. La diſpute s'échauffa; nous perdîmes long-temps de vue le principal objet de la queſtion; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'eſprit juſte.

Paff était encore tout étonné des chevaux et des cavaliers que les Juifs mangeaient; et enfin, la diſpute roula ſur la ſupériorité que doit avoir la chair humaine ſur toute autre chair.

L'homme, dit M. *Crokius*, eſt le plus parfait de tous les animaux; par conſéquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette concluſion, dit M. *Paff*; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la penſée qui diſtingue l'homme et une bonne pièce tremblante cuite à propos; je ſuis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, et que nos fibres n'ont point la délicateſſe de celles des perdrix et des grianaux. C'eſt de quoi je ne conviens pas, dit *Crokius*; vous n'avez mangé ni grianaux ni petits garçons; par conſéquent vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarraſſés ſur cette queſtion, lorſqu'il arriva un houſard qui nous certifia qu'il avait mangé d'un coſaque pendant le ſiége de Colberg, et qu'il l'avait trouvé très-coriace. *Paff* triomphait; mais *Crokius*

ſoutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général ; qu'il y avait coſaque et coſaque, et qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant nous ſentîmes quelque horreur au récit de ce houſard, et nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment, Meſſieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats ; on tue deux ou trois cents mille hommes, tout le monde le trouve bon ; on mange un coſaque, et tout le monde crie.

AUX AUTEURS

DE LA GAZETTE LITTERAIRE.

1764.

Vous avez dit, Meſſieurs, en rendant compte de l'ouvrage de M. *Hooke*, que l'hiſtoire romaine eſt encore à faire parmi nous, et rien n'eſt plus vrai. Il était pardonnable aux hiſtoriens romains d'illuſtrer les premiers temps de la république par des fables qu'il n'eſt plus permis de tranſcrire que pour les réfuter. Tout ce qui eſt contre la vraiſemblance

doit au moins inſpirer des doutes ; mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant raſſemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré ſuffiraient à peine pour deux métairies ; comment trois mille trois cents hommes auraient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? n'étaient-ils pas viſiblement des chefs de voleurs qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce et indiſciplinée ?

Ne doit-on pas, quand on compile l'hiſtoire ancienne, faire ſentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puiſſante ?

Il eſt avéré par l'aveu des écrivains romains que pendant près de quatre cents ans l'Etat romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur, et autant en largeur. L'Etat de Gènes eſt beaucoup plus conſidérable aujourd'hui que la république romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut priſe, après une eſpèce de ſiége ou de blocus, qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où eſt aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou ſix lieues de Rome ; et le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a

toujours été si stérile que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucune de ces guerres, jusqu'à celle de *Pyrrhus*, ne mériteraient de place dans l'histoire, si elles n'avaient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens, jusqu'aux temps de *Pyrrhus* sont pour la plupart si petits et si obscurs, qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit *Romulus* et *Rémus*, et depuis celle de *Lucrèce*, de *Clélie*, de *Curtius*, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de *Pyrrhus*, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or ni argent? et comment soupçonne-t-on un médecin grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen; tous sont copistes, aucun n'est philosophe : on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux? Ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses et par le luxe, comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, et comme s'il n'y avait de vice

qu'à

qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une hiſtoire, on a dû inſpirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'uſage qu'ils firent des tréſors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos hiſtoriens modernes de ces temps reculés, auraient dû diſcerner au moins les temps dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des *Horaces* et des *Curiaces*, l'aventure romaneſque de *Lucrèce*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de Pharſale et d'Actium. Il eſt eſſentiel de diſtinguer le ſiècle de *Cicéron* de ceux où les Romains ne ſavaient ni lire ni écrire, et ne comptaient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les hiſtoires romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore ſatisfait les lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'était un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, et qui ne ſut jamais régler le temps de ſes fêtes ; qui ne ſut même pendant près de cinq cents ans ce que c'était qu'un cadran à ſoleil ; un peuple dont le ſénat ſe piqua quelquefois d'humanité, et dont ce même ſénat immola aux Dieux deux grecs et deux gauloiſes pour expier la galanterie d'une

de ſes veſtales ; un peuple toujours expoſé aux bleſſures, et qui n'eut qu'au bout de cinq ſiècles un ſeul médecin, qui était à la fois chirurgien et apothicaire.

Le ſeul art de ce peuple fut la guerre pendant ſix cents années ; et comme il était toujours armé, il vainquit tour-à-tour les nations qui n'étaient pas continuellement ſous les armes.

L'auteur du petit volume ſur la grandeur et ſur la décadence des Romains, nous en apprend plus que les énormes livres des hiſtoriens modernes. Il eût ſeul été digne de faire cette hiſtoire, s'il eût pu réſiſter ſurtout à l'eſprit de ſyſtême, et au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles hiſtoires romaines peu ſupportables, c'eſt que les auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live*. Ils ne ſongent pas que *Tite-Live* écrivait pour ſa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'eſt bien mal connaître les hommes, d'imaginer que des Français s'intéreſſeront aux marches et aux contre-marches d'un conſul qui fait la guerre aux Samnites et aux Volſques, comme nous nous intéreſſons à la bataille d'Ivri, et au paſſage du Rhin à la nage.

Toute hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, et c'eſt à ces convenances que les auteurs des hiſtoires anciennes ont manqué. Ils répètent et ils alongent des harangues qui ne furent jamais prononcées, plus ſoigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de diſcuter des vérités utiles. Les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnaies de l'antiquité et de la richeſſe des Etats, induiſent en erreur les ignorans, et font peine aux hommes inſtruits. On imprime de nos jours qu'*Archimède* lançait des traits à quelque diſtance que ce fût; qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, et la tranſportait ſur le rivage en remuant le bout du doigt; qu'il en coûtait ſix cents mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome, &c.

Les hiſtoires plus anciennes ſont encore écrites avec moins d'attention. La ſaine critique y eſt plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine; il ſemble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes : le ſiècle éclairé où nous vivons, exige dans les auteurs une raiſon plus cultivée.

AUX MEMES.

Décembre 1764.

JE vois, Messieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans persévéré dans l'entreprise utile de connaître à fond les forces du pays, et de commencer par un dénombrement exact. Il est dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, sans compter la Poméranie, deux millions trois cents quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la Finlande est deux fois aussi étendue que la France, qui passe pour contenir environ vingt millions de personnes; il est même constant, par le relevé de tous les intendans du royaume, en 1698, qu'on trouva à peu-près ce nombre, et la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'est que la moitié d'un autre, peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens?

A territoire égal, il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; et le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France soit vingt fois meilleure.

Considérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède, la mer Baltique, le

golfe de Finlande, et le golfe de Bothnie, qui rempliſſent près de la moitié de ce qui conſtitue la Suède. Otons-en le Lapmark et la Laponie, que l'on doit compter pour rien; retranchons encore des lacs immenſes, et il ſe trouvera que le territoire habitable de la France ſera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention, c'eſt que dans la Gothie, province la plus méridionale et la plus fertile de la Suède, il y a mille deux cents quarante-huit habitans par chaque lieue quarrée de Suède. Or la lieue quarrée de Suède, de dix et demie au degré, eſt à la lieue quarrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre et deux tiers environ eſt à un.

Il réſulte du dénombrement de la France, fait par les intendans du royaume, en 1698, que la France a ſix cents trente-ſix perſonnes par lieue quarrée.

Or, ſi la lieue quarrée de France, qui eſt à la lieue quarrée de Suède comme un eſt à quatre et deux tiers environ, a ſix cents trente-ſix habitans, et la lieue quarrée ſuédoiſe en a douze cents quarante-huit; il eſt

clair que la lieue quarrée de Gothie, qui devrait avoir quatre fois et deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double; donc la même étendue de terrain en France a plus de la moitié de colons ou d'habitans, que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuse supériorité d'un pays sur un autre peut-elle avec le temps être réduite à l'égalité? Oui, si les habitans du climat disgracié peuvent trouver le secret de changer la nature de leur sol, et de se rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double, du triple? Oui, si l'on fesait deux fois, trois fois plus d'enfans; mais qui les nourrirait, si la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il faudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux et trois fois plus de denrées qu'on n'en consomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, si la nature refuse de quoi exporter à l'étranger?

La commission établie pour rendre compte aux états assemblés, de la dépopulation de la Suède, affirme dans son mémoire, sur des preuves historiques, que le pays était, il y a trois cents ans, presque trois fois plus peuplé

qu'aujourd'hui. Il eſt de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange aſſertion ; ſe pourrait-il que la Suède, ſans commerce, ſans induſtrie, et plus mal cultivée qu'à préſent, eût pu nourrir trois fois plus d'habitans ?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le ſont, parce que la nature a toujours été la même.

Céſar, dans ſes commentaires, dit que les Helvétiens déſertant leurs pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cents ſoixante et huit mille perſonnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage; et ſi elle rappelait tous ſes citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'oſe haſarder une réflexion. Notre grand intérêt eſt que les hommes qui exiſtent ſoient heureux, autant que la nature humaine et l'extrême diſproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais ſi nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant ſouhaiter d'en augmenter le nombre ? eſt-ce pour faire de nouveaux malheureux ? La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans,

et les gouvernemens désirent l'accroissement des peuples : mais si chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux sujets, nul n'acquerra de supériorité.

Quand un pays a un superflu d'habitans, ce superflu est employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui sont obligées d'y envoyer les citoyens nécessaires à l'Etat ! c'est dégarnir la maison paternelle pour meubler une maison étrangère. Les Espagnols ont commencé ; ils ont rendu ce malheur indispensable aux autres nations.

L'Allemagne est une pépinière d'hommes, et n'a point de colonies ; que doit-il en résulter ? Que les Allemands qui sont de trop chez eux peupleront les pays voisins. C'est ainsi que la Prusse et la Poméranie ont réparé la disette des hommes.

Très-peu de pays sont dans le cas de l'Allemagne : l'Espagne et le Portugal, par exemple, ne seront jamais fort peuplés ; les femmes y sont peu fécondes, les hommes peu laborieux, et le tiers de la contrée est aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique, et ne paraît pas épuisée. Il semble que la nature ait favorisé les noirs d'une fécondité qu'elle a refusée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre est la Chine, sans

qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de réglemens pour favoriſer la population dont nous parlons ſans ceſſe. La nature fait tout ſans ſe ſoucier de nos raiſonnemens.

AUX MEMES.

1764.

ON vient d'imprimer des mémoires pour ſervir à la vie de *François Pétrarque*, en 2 vol. in-4°, à Amſterdam, chez *Arskée* et *Merkus*. Si ce ne ſont-là que des mémoires pour ſervir à la compoſition de cette hiſtoire, nous devons eſpérer que la vie de *Pétrarque* ſera un ouvrage bien conſidérable.

Il eſt vrai que *Pétrarque*, au XIVe ſiècle, était le meilleur poëte de l'Europe, et même le ſeul : mais il n'eſt pas moins vrai que de ſes petits ouvrages, qui roulent preſque tous ſur l'amour, il n'y en a pas un qui approche des beautés de ſentimens qu'on trouve répandues avec tant de profuſion dans *Racine* et dans *Quinault* : j'oſerais même affirmer que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chanſons plus délicates et plus ingénieuſes que celles de *Pétrarque*; et nous ſommes

ſi riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. Je ne crois pas qu'il y ait dans *Pétrarque* une ſeule chanſon qu'on puiſſe oppoſer à celle-ci :

Oiſeaux, ſi tous les ans vous quittez nos climats,
Dès que le triſte hiver dépouille nos bocages,
Ce n'eſt pas ſeulement pour changer de feuillages
Et pour éviter nos frimats;
Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer qu'en la ſaiſon des fleurs;
Et quand elle a paſſé vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

L'auteur des mémoires rapporte pluſieurs ſonnets de ſon auteur favori; voici comment finit le premier :

Mille trecento vinti ſette appunto,
Su l'ora prima, il di ſeſto d'aprile,
Nel labirintho intrai, nè veggio ond'eſça.

L'an mil trois cent vingt-ſept, tout juſte, le ſeptième d'avril au matin, j'entrai dans le labyrinthe de l'amour, et je ne ſais pas comment j'en ſortirai.

On ne peut pas accuſer ce ſonnet d'être trop brillant; il n'y a pas là de beautés recherchées.

L'auteur rapporte auſſi le ſecond ſonnet qui finit par ces vers :

Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime ſon' fatti uſcio è vario
Pirà ; al mio parer, non ſi fu amore
Ferir me di ſaetta in quello ſtato,
E a voi armata non monſtrar pro l'arco.

L'amour s'ouvrit le chemin de mon cœur par mes yeux qui ſont devenus une porte et une voie de larmes ; il ne devait pas, à mon avis, me bleſſer de ſa flèche, en cet état, et montrer ſon arc quand vous étiez armée.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce ſonnet, c'eſt qu'il fut long-temps chez les Italiens le ſujet d'une diſpute très-vive, pour ſavoir s'il avait été compoſé le lundi ou le vendredi de la ſemaine ſainte.

Le fameux ſonnet *la gola e'l ſanno, è l'ozioſe plume*, commence heureuſement : mais y a-t-il rien de plus faible que la fin qui devrait être ſaillante ?

Tanto ti prego più, gentile ſpirto,
Non laſciar la magnanima tua impreſa.

Tant plus je vous prie, eſprit aimable, de ne point abandonner votre grande entrepriſe.

Que dire de cet autre ſonnet ſi admiré, composé, dit-on, dans la forêt des Ardennes? L'auteur prétend dans ces vers que la ténébreuſe horreur de la forêt ne peut l'épouvanter, parce qu'il n'y a que le ſoleil de *Laure*, et les rayons d'amour qui puiſſent lui donner quelque effroi; et la chute de ce beau ſonnet, c'eſt que rarement le ſilence, la ſolitude et l'ombrage, lui font plaiſir, parce qu'alors il ne voit pas le ſoleil de *Laure.*

On peut défier les admirateurs de ces ſonnets d'en trouver un ſeul qui finiſſe auſſi heureuſement que *Zappi* ſur les malheurs de l'Italie.

Ch'or giu d'a l'Alpi non vedrei torrenti
Scender, domati ne di ſangue tinta
Bever l'onda del Po Gallici armenti;
Ne te vedrei del non tuo ferro cinta,
Pugnar col braccio di ſtraniere genti,
Per ſervir ſemprè o vincitrice, o vinta.

Oh! malheureuſe Italie! je ne verrai pas aujourd'hui deſcendre du haut des Alpes ces torrens deſtructeurs, et les courſiers de la Gaule boire l'onde enſanglantée du Pô: je ne te verrai pas armée d'un fer étranger combattre avec le bras de tes ennemis pour être toujours eſclave, ou par ta victoire, ou par ta défaite.

Je m'en rapporte à tous les gens de lettres italiens qui feront de bonne foi. Qu'ils comparent les prologues de tous les chants de l'*Ariofte* avec ce qu'ils aiment le mieux dans *Pétrarque*, et qu'ils jugent dans le fond de leur cœur fi la différence n'eft pas immenfe; mais chez toutes les nations il faut que l'antiquité l'emporte fur le moderne, jufqu'à ce que le moderne foit devenu antique à fon tour. On fe fait dans les fiècles les plus polis une efpèce de religion d'admirer ce qu'on admirait dans les fiècles groffiers.

Perfonne ne niera que *Pétrarque* n'ait rendu de grands fervices à la poëfie italienne, et qu'elle n'ait acquis fous fa plume de la facilité, de la pureté et de l'élégance; mais y a-t-il rien qui approche de *Tibulle* et d'*Ovide*? quel morceau de *Pétrarque* peut être comparé à l'ode de *Sapho* fur l'amour, fi bien traduite par *Horace*, par *Boileau* et par *Addiffon*? *Pétrarque*, après tout, n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles, fans génie, dans un temps où ces amufemens étaient très-eftimés, parce qu'ils étaient très-rares. Il importe fort peu qu'une *Laure* feinte ou véritable ait été l'objet de tant de fonnets; il eft affez vraifemblable que *Laure* était ce que *Boileau* appelle une *Iris en l'air*. Un évêque de Lombez, chez qui *Pétrarque*

demeura long-temps, lui écrit : *Votre Laure n'eſt qu'un fantôme d'imagination ſur lequel vous récréez votre muſe.* Pétrarque lui répond : *Mon père, je ſuis véritablement amoureux ;* cela prouve qu'alors on appelait les évêques *pères*, mais cela ne prouve pas plus que la maîtreſſe de *Pétrarque* s'appelait *Laure* en effet, que les charmans madrigaux de feu M. *Ferrand* ne prouvent que ſa maîtreſſe s'appelait *Thémire.*

(*Tirée de la Gazette littéraire, tome I, pag.* 392.)

AUX MEMES,

Sur l'anglomanie.

MILLE gens, Meſſieurs, s'élèvent et déclament contre l'anglomanie : j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de traveſtir en modes ridicules quelques uſages utiles, de transformer un déshabillé commode en un vêtement mal-propre, de ſaiſir juſqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourraient avoir raiſon ; mais ſi par haſard ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime du déſir d'étudier, d'obſerver, de philoſopher, comme les Anglais, ils auraient

certainement bien tort : car en ſuppoſant que ce défi ſoit déraiſonnable, ou même dangereux, il faudrait avoir beaucoup d'humeur pour nous l'attribuer, et ne pas convenir que nous ſommes à cet égard à l'abri de tout reproche.

Je fais cette réflexion en liſant votre feuille du 24 octobre dernier, dans laquelle vous annoncez une hiſtoire d'Angleterre en forme de lettres. Vous dites : Ce que les Anglais ſavent le mieux, c'eſt l'hiſtoire d'Angleterre ; et j'ajoute que ce que les Français ſavent le moins, c'eſt l'hiſtoire de France. Otez à la plupart ce qu'ils ont ramaſſé dans des anecdotes forgées par la malignité, dans des mémoires platement rédigés, dans des romans ſans imagination, et il ne leur reſtera pas même la notion la plus imparfaite d'une ſcience très-importante.

L'étude de l'hiſtoire ſerait pourtant auſſi néceſſaire à Paris qu'à Londres. Si nous apprenions quelle eſt l'origine et la bonté de notre gouvernement, le patriotiſme nous ranimerait ; les temps de calme et d'obéiſſance, comparés aux temps de trouble et de vertige, feraient une leçon admirable de douceur et de ſoumiſſion ; les faits bien vus feraient tomber cette fureur pour la diſpute, dont l'âcreté augmente en raiſon de l'obſcurité et

de l'inutilité des objets fur lefquels elle s'exerce; ils feraient revivre cet efprit de franchife et de loyauté, qui vaut bien l'efprit d'intrigue et de cabale; ils nous forceraient à appliquer les hommes et les événemens paffés aux hommes et aux événemens actuels; nous travaillerions à devenir meilleurs, et nous gagnerions infiniment du côté des hommes et des chofes.

On me dira que nous n'avons point d'hiftoriens; que pour un de *Thou*, il y a cent mauvais compilateurs; qu'il eût été à fouhaiter que l'auteur de l'*Effai fur les mœurs*, *&c.* fe fût attaché à l'hiftoire de fon pays; que c'eft à un homme d'état et à un philofophe à écrire cette hiftoire, parce qu'il faut connaître les hommes pour les peindre, et participer au gouvernement, ou avoir les qualités propres à ce grand métier, pour en développer les refforts: ces raifonnemens font vrais; je les ai faits.

J'ai vu dans prefque tous les hiftoriens romains l'intérieur de la république; ce qui concerne la religion, les lois, la guerre, les mœurs, m'a été clairement dévoilé; je ne fais même fi je n'ai pas plus diftinctement connu ce qui s'eft paffé au-dedans, que ce qui s'eft exécuté au-dehors. Pourquoi cela? c'eft que l'écrivain tenait à la chofe publique; c'eft

qu'il

qu'il pouvait être magiſtrat, prêtre, guerrier, et que, s'il ne rempliſſait pas les premières fonctions de l'Etat, il devait au moins s'en rendre digne. J'avoue qu'il ne faut point ſonger à obtenir chez nous un pareil avantage; notre propre conſtitution y réſiſte; mais je n'en conclus point qu'il ne faille pas étudier notre hiſtoire.

Contentons-nous de ces hiſtoriens ſimples qui, comme dit *Montaigne*, n'apportent que le ſoin et la diligence de ramaſſer tout ce qui vient à leur notice, et d'enregiſtrer à la bonne foi toute choſe ſans choix ni triage, nous laiſſant le jugement entier. Si nous en avons de tels, félicitons-nous, et liſons-les avec un eſprit philoſophique; ſi notre inſtruction n'eſt ni élevée, ni profonde, elle ſera proportionnée à notre génie, et pourra ſuffire à nos beſoins.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A UN JOURNALISTE.

1766.

Il me femble, Monfieur, que votre méthode eft de donner un jour de la femaine à l'examen des ouvrages nouveaux dont vous rendez un compte abrégé les autres jours. Permettez-moi de vous foumettre quelques fingularités curieufes de l'*Effai fur la critique*, en trois volumes, de M. *Home*, lord *Makaims*. (*)

On ne peut avoir une plus profonde connaiffance de la nature et des arts que ce philofophe, et il fait tous fes efforts pour que le monde foit auffi favant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq fens, et que nous fentons moins l'impreffion douce, faite fur nos yeux et fur nos oreilles par les couleurs et par les fons, que nous ne fentons un grand coup fur la jambe ou fur la tête.

Il nous inftruit de la différence que tout homme éprouve entre une fimple émotion et une paffion de l'ame ; il nous apprend que les femmes paffent quelquefois de la pitié à

(*) C'eft le titre d'un des juges de paix en Ecoffe.

l'amour. Il pouvait citer l'exemple d'*Angélique* dans l'*Ariofte*, fi bien imité par *Quinault* :

La pitié pour Médor a trop fu m'attendrir ;
Ma funefte langueur s'augmentait à mefure
Qu'il guériffait de fa bleffure :
Et je fuis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout écoffais qu'eft M. *Home*, il aime mieux citer une tragédie anglaife ; c'eft *Othello*, ce maure de Venife fi fameux à Londres. Il fallait que la maîtreffe d'*Othello* fût bien pitoyable pour devenir amoureufe d'un nègre qui lui parlait de *cavernes*, *de déferts*, *de cannibales*, *et d'anthropophages*, et qui lui difait *qu'il avait été fur le point de fe noyer*.

De-là paffant à la mefure du temps et de l'efpace, M. *Home* conclut mathématiquement, que le temps eft long pour une fille qu'on va marier, et court pour un homme qu'on va pendre : puis il donne des définitions de la beauté et du fublime. Il connaît fi bien la nature de l'une et de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux vers d'*Athalie* :

La douceur de fa voix, fon enfance, fa grâce,
Font infenfiblement à mon inimitié
Succéder... Je ferais fenfible à la pitié !

Il condamne ce monologue de *Mithridate* :

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons ;
J'ai ſu, par une longue et pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie :
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage et plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Il trouve que le monologue de dom *Diègue*, dans le *Cid*,

O rage ! ô déſeſpoir ! ô vieilleſſe ennemie ! &c.

eſt un morceau déplacé et hors d'œuvre, dans lequel dom *Diègue* ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais en récompenſe, le critique nous avertit que les monologues de *Shakeſpeare ſont les ſeuls modèles à ſuivre, et qu'il ne connaît rien de ſi parfait.* Il en donne un bel exemple, tiré de la tragédie d'*Hamlet* : en voici quelques traits, à peu-près vers pour vers, et très-exactement.

HAMLET.

Oh ! ſi ma chair trop ferme, ici pouvait ſe fondre,
Se dégeler, couler, ſe réſoudre en roſée !

Oh ! ſi l'être éternel n'avait pas du canon
Contre le ſuicide !... ô ciel ! ô ciel ! ô ciel !
Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde,
Eſt triſte, plat, pourri, ſans nulle utilité !
Fi ! fi ! c'eſt un jardin plein de plantes ſauvages !
Après un mois, ma mère épouſer mon propre oncle !
Mon père un ſi bon roi !... l'autre, en comparaiſon,
N'était rien qu'un ſatyre, et mon père un ſoleil.
Mon père, il m'en ſouvient, aimait ſi fort ma mère,
Qu'il ne ſouffrait jamais qu'un vent ſur ſon viſage
Soufflât trop rudement. O terre ! ô juſte ciel !
Faut-il me ſouvenir qu'elle le careſſait
Comme ſi l'appétit s'augmentait en mangeant !
Un mois ! *fragilité !* ton nom propre eſt *la femme.*
Un mois ! un petit mois ! Avant d'avoir uſé
Les ſouliers qu'elle avait à ſon enterrement !

Quelques lecteurs ſeront ſurpris peut-être des jugemens de M. *Home*, lord *Makaims ;* et quelques français pourront dire que *Gilles* dans une foire de province s'exprimerait avec plus de décence et de nobleſſe que le prince *Hamlet ;* mais il faut conſidérer que cette pièce eſt écrite il y a deux cents ans ; que les Anglais n'ont rien de mieux ; que le temps a conſacré cet ouvrage, et qu'enfin il eſt bon d'avoir une preuve auſſi publique du pouvoir de l'habitude et du reſpect pour l'antiquité.

— Le fond du difcours d'*Hamlet* eft dans la nature ; cela fuffit aux Anglais. Le ftyle n'eft pas celui de *Sophocle* et d'*Euripide ;* mais la décence, la nobleffe, la jufteffe des idées , la beauté des vers , l'harmonie , font peu de chofe; et M. *Home*, qui eft juge en Ecoffe, peut dire que le fond l'emporte ici fur la forme.

C'eft avec le même goût et la même jufteffe qu'il trouve ces vers de *Racine* ridiculement ampoulé :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Ce fublime fimple, qui exprime fi bien le calme funefte par lequel la flotte des Grecs eft arrêtée , ne plaît pas au critique ; *un officier*, dit-il, *ne doit pas s'exprimer ainfi.*

Il faut s'en tenir au beau naturel de *Shakefpeare.*

On commence dans *Hamlet* par relever une fentinelle : le foldat *Bernardo* demande au foldat *Francifco* fi tout a été tranquille ? *Je n'ai pas vu trotter une fouris*, répond *Francifco.* Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une fimplicité plus noble et plus majeftueufe. C'eft *Sophocle* tout pur.

M. *Home* porte ainfi fur tous les arts des jugemens qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'eſt un effet admirable des progrès de l'eſprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecoſſe des règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique juſqu'au jardinage. L'eſprit humain s'étend tous les jours, et nous ne devons pas déſeſpérer de recevoir bientôt des poëtiques et des rhétoriques des îles Orcades. Il eſt vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artiſtes dans ces pays-là que de grands raiſonneurs ſur les arts.

Il eſt aiſé de dire ſon avis ſur le *Taſſe* et l'*Arioſte*, ſur *Michel-Ange* et *Raphaël*; il n'eſt pas ſi aiſé de les imiter; et il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus beſoin d'exemples que de préceptes, auſſi-bien en France qu'en Ecoſſe.

Au reſte, ſi M. *Home* eſt ſi ſévère envers tous nos meilleurs auteurs, et ſi indulgent envers *Shakeſpeare*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* et *Horace*.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdiſe, c'eſt dans *Virgile* qu'il va la chercher. Il ſe moque de la contradiction manifeſte qu'il ſuppoſe dans ces vers du premier livre de l'Enéide:

Graviter commotus *et alto*
Proſpiciens, *ſummâ* placidum *caput extulit undâ*.

Il croit que le *placidum* contredit le *commotus;* il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce front qui apaiſe les tempêtes ; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front ſerein, apaiſer les querelles de ſes eſclaves.

Il trouve indécent qu'*Horace*, dans une épître familière à *Mécène*, diſe :

Quid cauſæ eſt meritò, quin illis Jupiter ambas
Iratus buccas inflet ?

Il oublie que cette expreſſion *inflare buccas*, pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, et du ton le plus convenable à la ſatire.

M. *Home* donne toujours ſon opinion pour une loi, et il étend ſon deſpotiſme ſur tous les objets. C'eſt un juge à qui toutes les cauſes reſſortiſſent.

Ses arrêts ſur l'architecture et ſur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne ſoit de tous les magiſtrats d'Ecoſſe le mieux logé, et qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les boſquets de verſailles ridicules ; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Verſailles, on le promenera dans ſes boſquets, on fera jouer les eaux pour lui ; et peut-être alors ne ſera-t-il pas ſi dégoûté.

Après

Après cela, s'il ſe moque des boſquets de Verſailles, et des tragédies de *Racine*, nous le ſouffrirons volontiers : nous ſavons que chacun a ſon goût ; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table ; chacun a ſon plat, et nous ne prétendons dégoûter perſonne.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

SUR LA NOUVELLE EDITION DE LA PROSODIE.

A Ferney, 5 janvier 1767.

CHER doyen de l'académie,
Vous vîtes de plus heureux temps :
Des neuf Sœurs la troupe endormie
Laiſſe repoſer les talens ;
Notre gloire eſt un peu flétrie.
Ramenez-nous, ſur vos vieux ans,
Et le bon goût, et le bon ſens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi ſi jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand ſiècle de *Louis XIV*, le mot de *vis-à-vis* employé une ſeule fois pour

ſignifier *envers*, *avec*, *à l'égard* ? Y en a-t-il un ſeul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi? *Il ſe ménageait vis-à-vis ſes rivaux*, au lieu de dire avec ſes rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ſes ſupérieurs*, pour fier avec ſes ſupérieurs, &c. Enfin, ce mot de *vis-à-vis*, qui eſt très-rarement juſte, et jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, et la cour, et le barreau, et la ſociété; car dès qu'une expreſſion vicieuſe s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi ſi *Racine* a *perſifflé Boileau* ; ſi *Boſſuet* a *perſifflé Paſcal*; et ſi l'un et l'autre ont *miſtifié la Fontaine*, en abuſant quelquefois de ſa ſimplicité ? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureuſe ? On va juſqu'à imprimer que les princes ſont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainſi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaiſe éducation. Quand *Boſſuet*, *Fénélon*, *Péliſſon*, voulaient exprimer qu'on ſuivait ſes anciennes idées, ſes projets, ſes engagemens, qu'on travaillait ſur un plan propoſé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne diſaient point : J'ai ſuivi mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens*.

Errement a été ſubſtitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu

d'*arrhes* : *arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée dom Sanche d'Arragon.

Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux
Que reçut dom Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres* : des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. Delà *erremens* ; et aujourd'hui, je vois que, dans les diſcours les plus graves, le roi a ſuivi ſes derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le ſtyle barbare des anciennes formules commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que ſa majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monſieur, la langue paraît s'altérer tous les jours ; mais le ſtyle ſe corrompt bien davantage : on prodigue les images, et les tours de la poëſie, en phyſique ; on parle d'anatomie en ſtyle ampoulé ; on ſe pique d'employer des expreſſions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuſes et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité

d'une étude ſi importante devait avertir l'auteur de reſpecter davantage ſon ſujet; et combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont pu copier que ſes défauts ?

Boileau, il eſt vrai, a dit après *Horace* :

Heureux, qui, dans ſes vers, ſait, d'une voix légère,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les ſtyles. Il ne voulait pas qu'on mît le maſque de *Thalie* ſur le viſage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer ſon ſtyle à ſon ſujet.

Il m'eſt tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour ſervir ſur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce ; il pèſe dans ſes balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli*, et du grand miniſtre *Colbert* ; et ne penſez pas qu'il s'abaiſſe à citer le nom du duc de *Sulli* : il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, et il s'agit de vendre des sauciſſons et des harengs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états ;

il ne s'agit plus que d'en faire un uſage raiſonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout ſort de ſa ſphère.

Des hommes, même de beaucoup d'eſprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'eſprit. Le jéſuite *Caſtel*, par exemple, dans ſa *mathématique univerſelle*, veut prouver que, ſi le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre ſyſtême ſolaire, ce ſerait le dernier des ſatellites que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raiſon pour laquelle le ſatellite le plus éloigné prendrait cette place, c'eſt que les ſouverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers préſomptifs.

Cette idée ſerait plaiſante et convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philoſophes, imaginerait une raiſon comique d'une choſe dont ils chercheraient la cauſe en vain : mais que le mathématicien faſſe ainſi le plaiſant, quand il doit inſtruire, cela n'eſt pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le giganteſque ſemblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'eſt à qui renchérira ſur le ſiècle paſſé. On appelle de tous côtés les paſſans pour leur faire admirer des tours de force qu'on ſubſtitue à la démarche ſimple, noble, aiſée, décente,

des *Pélisson*, des *Fénélon*, des *Bossuet*, des *Massillon*. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse et de la passion de JESUS-CHRIST, que, si *Socrate* mourut en sage, JESUS-CHRIST *mourut en Dieu* : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort; comme si on savait comment ils meurent; comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de DIEU; enfin comme si c'était DIEU qui fût mort.

On descend d'un style violent et effréné au familier le plus bas et le plus dégoûtant; on dit de la musique du célèbre *Rameau*, l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse, et au galop d'une vache.* On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense; *rem verba sequuntur* : et, à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier notre Traité de la prosodie; c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails ſur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonſpection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'oſe preſque dire de l'inimitable *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles ſcènes de ſes opéra, et l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté, comme avec le plus de grâce. Vous n'aſſurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne ſavait que ſa langue. Nous avons ſouvent entendu dire, madame *Denis* et moi, à M. de *Beaufrant*, ſon neveu, que *Quinault* ſavait aſſez de latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, et qu'il poſſédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il compoſa ces vers harmonieux et ſublimes de la première ſcène de *Proſerpine*.

Les ſuperbes géans, armés contre les Dieux,
Ne nous cauſent plus d'épouvante;
Ile ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage mourante.
Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Taffe, il n'aurait pas fait fon admirable opéra d'Armide. Une mauvaife traduction ne l'aurait pas infpiré.

Tout ce qui n'eft pas dans cette pièce air détaché, compofé fur les canevas du muficien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne font pas-là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des fons de fa mufique.

On commence à favoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli*. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre académie, et par une tragédie qui a mérité fon grand fuccès, a ofé s'exprimer ainfi en parlant de *Quinault* et de *Lulli* :

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languiffans la trifte pfalmodie,
Que réchauffa Quinault du feu de fon génie.

Je ne fuis pas entièrement de fon avis. Le récitatif de *Lulli* me paraît très-bon ; mais les fcènes de *Quinault* encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites *que les étrangers ont peine à diftinguer quand la confonne finale a befoin ou non d'être accompagnée*

d'un e *muet*, et vous citez les vers du philoſophe de Sans-Souci.

La nuit compagne du repos,
De ſon crêp couvrant la lumière,
Avait jeté ſur ma paupière
Les plus léthargiques pavots.

Il eſt vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarraſſent quelquefois les étrangers; le philoſophe de Sans-Souci était très-jeune quand il fit cette épître: elle a été imprimée à ſon inſu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuſcrites, et qui, dans leur empreſſement de les imprimer, les donnent ſouvent au public toutes défigurées.

Je peux vous aſſurer que le philoſophe de Sans-Souci ſait parfaitement notre langue. Un de nos plus illuſtres confrères et moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ſes lettres, écrites avec autant de pureté que de génie et de force, *eodem animo ſcribit quo pugnat:* et je vous dirai, en paſſant, que l'honneur d'être encore dans ſes bonnes graces, et le plaiſir de lire les penſées les plus profondes, exprimées d'un ſtyle énergique, ſont une des conſolations de ma vieilleſſe. Je ſuis étonné qu'un ſouverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment et ſans

effort, ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps et de ratures.

M. l'abbé de *Dangeau*, en qualité de puriſte, en ſavait ſans doute plus que lui ſur la grammaire françaiſe. Je ne puis toutes fois convenir, avec ce reſpectacle académicien, qu'un muſicien en chantant *la nuit eſt loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-Souci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera, je crois, de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe que *Saint-Gelais* ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucéphal*. Puiſqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucéphale*, pourquoi un prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe?* Mais je ſuis un peu fâché que *Melin de Saint-Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit :

Sans que tu ſois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, et j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeſſe, que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-Souci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le *Siècle de Louis XIV*, à l'article des muſiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet, font

un effet très-désagréable dans la musique, lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer :

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

Arcabone est forcé de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

Médor est obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer sans *espérance-eu !*

La gloire et la victoire, à la fin d'une tirade, font presque toujours la *gloire-eu*, la *victoire-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes désinences. Voilà pourquoi *Quinault* a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines ; et c'est ce que recommandait le grand musicien *Rameau* à tous les poëtes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il est inutile*, *et peut-être ridicule*, *de chercher l'origine de cette* prononciation *gloire-eu*, *victoire-eu*,

ailleurs que dans la bouche de nos villageois. Je n'ai jamais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs et des actrices de l'opéra; au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenue de cette finale déſagréable, et ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets, excepté la nôtre. Les Italiens et les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands et les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne ſont jamais ſenſibles, ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens et les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, et dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous accuſez d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiècles barbares: mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de vous le dire.

Je tiens, en fait de langue, tous les peuples pour barbares, en comparaiſon des Grecs et

de leurs difciples les Romains, qui feuls ont connu la vraie profodie. Il faut furtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureufement difpofés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout compofé de brèves et de lóngues, et qui; par un mélange harmonieux de confonnes et de voyelles, était une efpèce de mufique vocale. Vous ne me condamnerez pas, fans doute, quand je vous répéterai que le grec et le latin font, à toutes les autres langues du monde, ce que le jeu d'échecs eft au jeu de dames, et ce qu'une belle danfe eft à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu, je fuis bien loin de vouloir profcrire la rime comme feu M. de *la Motte ;* il faut tâcher de fe bien fervir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richeffe des autres. Taillons habilement la pierre, fi le porphyre et le granite nous manquent. Confervons la rime ; mais permettez-moi toujours de croire que la rime eft faite pour les oreilles, et non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre repréfentation à vous faire. Ne ferais-je point un de ces téméraires que vous accufez de vouloir changer l'orthographe ? J'avoue qu'étant très-dévot à St *François*, j'ai voulu le diftinguer des *Français:*

j'avoue que j'écris *Danois* et *Anglais* : il m'a toujours ſemblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'uſage, pourvu que l'on conſerve les lettres qui font ſentir l'étymologie, et la vraie ſignification du mot.

Comme je ſuis très-tolérant, j'eſpère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez ſurtout ce ſtyle négligé à un *français* ou à un *françois*, qui *avait* ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'eſt un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il eſt environné. Je ne ſuis pas de ces phoſphores qui ſe conſervent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer et m'échauffer ; mais je n'ai beſoin de perſonne pour ranimer dans mon cœur les ſentimens d'attachement et de reſpect que j'ai pour vous, ne vous en déplaiſe, depuis plus de ſoixante années.

LETTRE CURIEUSE

DE M. ROBERT COVELLE,

CELEBRE CITOYEN DE GENEVE.

A la louange de M. Vernet, professeur en théologie dans ladite ville.

Il y a quelque temps que le vénérable M. *Vernet*, digne professeur en théologie, nous fit l'honneur de nous consulter M. *Muller*, M. le capitaine *du Roſt* et moi, ſur un livre de ſa façon, qu'il voulait, diſait-il, mettre en lumière. Nous lûmes ſon ouvrage, et enſuite nous nous aſſemblâmes chez mademoiſelle *Ferbot*, qui reçoit très-poliment les gens de lettres : mademoiſelle *le Vaſſeur* s'y trouva, et quand nous fûmes aſſemblés, M. *Vernet* vint recueillir nos avis.

Il eſt bon que je faſſe ici connaître tous les perſonnages. M. *Muller* eſt un gentilhomme anglais très-inſtruit, qui dit tout ce qu'il penſe avec franchiſe : le capitaine joint à la même ſincérité une nuance de cyniſme qui eſt excuſée par la bonté de ſon caractère : mademoiſelle *Ferbot* a l'eſprit fin et délicat ;

et joint aux grâces d'une femme qui a fait l'amour, la folidité d'une perfonne qui ne le fait plus : mademoifelle *le Vaffeur* eft la gouvernante de M. *Jean-Jacques Rouffeau*; c'eft une philofophe très-décidée. Elle fut légérement lapidée avec fon maître, à Moutier-Travers, fur la réquifition du vénérable M. de *Montmolin*, et fe retira depuis à Genève comme une martyre de la philofophie; elle y cultive les belles-lettres avec mademoifelle *Ferbot* et moi, et eft toujours tendrement attachée à M. *Rouffeau.*

Pour le vénérable *Vernet*, tout le monde le connaît affez dans cette ville.

Son manufcrit était intitulé : *Lettres critiques*, *&c. troifième édition.* Nous lui dîmes tous d'une voix, que nous étions fort aifes de voir enfin un manufcrit qui lui appartînt, mais que pour qu'il y eût une troifième édition, il fallait qu'il y en eût eu deux auparavant. Il nous répondit qu'à la vérité on n'avait jamais imprimé fon livre, mais qu'il en avait paru deux feuilles l'une après l'autre, que perfonne ne s'en fouvenait, et que pour éveiller l'attention du public, il prétendait mettre *troifième édition* à fa brochure; parce qu'en effet deux feuilles imprimées et fon manufcrit font trois. Je ne vous confeille pas de calculer ainfi, lui dit M. *Muller*; on vous

accufera

accufera plus que jamais de quelque méprife fur le nombre de trois. Vraiment, dit mademoifelle *Ferbot*, du temps que j'avais un amant, s'il avait manqué deux fois au rendez-vous, et qu'enfin il eût réparé une feule fois fa faute, je n'aurais pas fouffert qu'il eût appelé fa tentative, troifième édition; je ne puis approuver la fauffeté, ni en amour, ni en livres.

M. *Vernet* ne fe rendit pas; mais il demanda de quel titre on lui confeillait de décorer fon ouvrage. Ma foi, lui dit le capitaine, je l'intitulerais, *Fatras de Vernet.* Quel pot-pourri avez-vous fait là? n'avons-nous pas affez de livres inutiles? Tout ce que vous dites de vous-même fur Rome eft faux; le peu qu'il y a de vrai a été reffaffé mille fois; on vous reprochera d'être ignorant et plagiaire. J'aime mon prochain, vous m'avez ennuyé, je ne veux pas qu'il s'ennuie; croyez-moi, pour mettre votre livre en lumière, jetez-le au feu; c'eft le parti que je prendrais à votre place. Vous prenez bien mal votre temps pour écrire contre les catholiques, vous qui êtes encore fujet du roi de France; et on vous trouvera fort impertinent de faire une fortie contre des fpectacles honnêtes que des médiateurs plénipotentiaires daignent introduire dans Genève.

M. *Muller* entra dans de plus grands détails. Mon cher *Vernet*, lui dit-il, votre ouvrage est un recueil de lettres que vous feignez d'écrire à un pair d'Angleterre ; cette mascarade est usée, vous deviez plutôt écrire à vos pairs les vénérables ; et il serait encore mieux de ne rien écrire du tout ; à quoi bon vos invectives contre M. d'*Alembert*, contre M. *Hume*, mon compatriote, contre tous les auteurs d'un dictionnaire immense et utile, rempli d'articles excellens en tout genre, contre l'auteur de la Henriade, et contre M. *Rousseau* ? Votre dessein a-t-il été d'imiter ce fou qui attaquait ce qu'il y avait de plus célèbre, *ut magnis inimicitiis clarescceret* ? Et à l'égard de M. *Rousseau*, n'est-ce pas assez qu'il soit malheureux pour que vous ne l'insultiez point ? ne savez-vous pas que *res est sacra miser*, qu'un infortuné est un homme sacré, et que rien n'est plus lâche que de déchirer les blessures d'un homme qui souffre ?

Comment ! s'écria alors mademoiselle *le Vasseur* ; Comment, M. *Vernet*, vous attaquez mon maître ! c'est que vous avez ouï dire qu'il était dans une île : si mon maître était dans le continent, vous n'oseriez paraître devant lui ; vous êtes un poltron qui menacez de loin votre vainqueur : je vais l'en instruire, je vous réponds qu'il vous apprendra à vivre.

Je pris alors la parole, je remontrai combien il était indécent au sieur *Vernet* de mal parler de l'*Essai sur les mœurs*, *&c.*, lui qui avait écrit vingt lettres à l'auteur pour obtenir d'en être l'éditeur. Moi! dit-il, moi avoir voulu jamais imprimer cet ouvrage! Oui, vous, lui répliquai-je; vous aviez fait votre marché avec un libraire pour corriger les feuilles; vous ne vous déchaînez aujourd'hui que parce que vous avez été refusé; et cela n'est pas vénérable.

Vernet pâlit: il avait la tête penchée sur le côté gauche, il la pencha sur le côté droit, et dit qu'il n'avait jamais voulu imprimer l'*Essai sur les mœurs*, *&c.* qu'il n'avait jamais écrit des lettres à ce sujet, et qu'il était prêt à en faire serment.

Mademoiselle *Ferbot*, qui a la conscience timorée, se leva alors; elle courut chercher les fatales lettres de *Vernet*, que l'auteur de l'*Essai* m'avait confiées, et que j'avais mises en dépôt chez elle: tenez, Monsieur, dit la belle *Ferbot* au col-tors, (*a*) tenez, reconnaissez-vous votre écriture? Voici une lettre de votre propre

(*a*) Il y a une grande dispute parmi les savans sur cette phrase, *dit la belle Ferbot au col-tors*. On demande si c'est la belle *Ferbot* qui a le col tors, comme on dit *Junon* aux yeux de bœuf, *Vénus* aux belles fesses; ou si c'est le professeur qui a le col tors: il est évident que c'est le professeur, par la notoriété publique.

main, du 9 février 1754, dans laquelle, après avoir parlé d'une édition très-incorrecte, déjà faite d'une petite partie de ce grand ouvrage, vous vous exprimez ainsi :

„ Il me femble, Monfieur, que ce ferait „ l'occafion de reprendre une penfée que vous „ aviez eue, qui eft de m'adreffer votre „ Effai fur l'hiftoire; je le ferai imprimer cor- „ rectement et à votre gré. Cela fe pourrait „ faire avec tout le fecret que vous défi- „ reriez, &c. „

Voici une autre lettre par laquelle il eft évident que vous-même vous avez été l'éditeur de la première édition fautive de ce même livre, que vous vouliez imprimer encore.

„ Il eft arrivé que j'ai été trop tard à „ corriger le premier tome ; et pour le „ fecond même, me trouvant d'ailleurs fort „ occupé, je ne fis que les premières cor- „ rections, &c. „

Cela n'eft pas trop français, et il y a quelque apparence que M. de *Voltaire* ne fut pas affez content de votre ftyle pour fe fervir de vous ; mais enfin vous voilà, Monfieur, bien convaincu que vous avez été fon éditeur.

Vous dirai-je encore quelque chofe de plus fort ? c'eft vous qui fîtes la préface. La preuve en eft dans la lettre de l'imprimeur *Claude Philibert*, du 15 avril 1754. *Vous*

avez vu, Monsieur, la préface de M. Vernet; elle suffit, ce me semble, pour me disculper.

Enfin, lorsque vous apprîtes que messieurs *Cramer* se disposaient à imprimer cette même histoire, vous écrivîtes à M. de *Voltaire* en ces mots : » Voici encore de nos libraires » qui mettent la faucille dans notre moisson, » c'est que la moisson est bonne ; et la denrée » se débitera si bien, qu'aucun libraire n'en » souffrira de préjudice. Quant à vous, » Monsieur, il n'y a que de l'honneur à » voir vos ouvrages si répandus, &c. »

Je vous demande à présent, vénérable homme, comment le petit dépit de n'avoir pas été choisi par M. de *Voltaire* pour son éditeur et pour son correcteur d'imprimerie, à pu vous porter non-seulement à écrire deux volumes d'injures contre lui, et contre MM. d'*Alembert* et *Hume*, si estimés dans l'Europe, mais à faire toutes les manœuvres dont vous vous êtes rendu coupable depuis plusieurs années ? Pensez-vous que si l'auteur de la Henriade a négligé de vous punir, et s'il vous a oublié dans la foule, il vous oubliera toujours ?

Oh, dit *Vernet*, je n'ai rien à craindre ; il me méprise trop pour me répondre. Ne vous y fiez pas, répliqua mademoiselle *Ferbot ;* on écrase quelquefois ce qu'on dédaigne : il n'a jamais attaqué personne, mais il est dangereux

quand on l'attaque. Et on m'a parlé d'un certain poëme fur l'hypocrifie.....

Parbleu, dit alors le capitaine, votre procédé n'eft pas d'un honnête homme ; vous allez tomber dans la plus trifte fituation où un profeffeur puiffe fe mettre, en fe déshonorant ; brûlez votre ouvrage, vous dis-je, comme tout le monde vous le confeille ; refpectez M. d'*Alembert* et M. *Hume* dont vous n'êtes pas digne de parler. Songez-vous bien ce que c'eft qu'un profeffeur de théologie qui dit des injures fous un nom fuppofé, qui fe loue fous un nom fuppofé, et qui avertit qu'ayant affuré autrefois que la révélation n'était qu'*utile*, il va imprimer bientôt qu'elle eft *néceffaire* ? Votre ouvrage eft un libelle ; vous mettez tous les intéreffés en droit de vous couvrir d'opprobres ; vous vous préparez une confufion qui vous accablera pour le refte de votre vie.

Nous joignîmes tous nos prières aux remontrances de M. le capitaine. Le vénérable nous promit de fupprimer fon libelle. Le lendemain il courut le faire imprimer ; et, pour comble de malheur, fa conduite eft connue, fans que fon livre puiffe l'être, &c. &c.

SUR LES PANEGYRIQUES.

PAR IRENÉE ALETHÈS,

Professeur en droit dans le canton suisse d'Uri.

1767.

Vous avez raison, Monsieur, de vous défier des panégyriques ; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître, ou, ce qui est pis encore, par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse, et reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul *Pline*, digne ami de *Trajan*, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, et *Trajan* celle de l'entendre. On dit, pour excuser l'un et l'autre, que *Pline* supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours ; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une seule chose me réconcilie avec ce panégyrique, c'est qu'étant prononcé devant le sénat et devant les principaux chevaliers

romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs ſuffrages comme ſa plus noble récompenſe, ce diſcours était devenu une eſpèce de traité entre la république et l'empereur. *Pline*, en louant *Trajan* d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfeſant, l'engageait à l'être toujours ; et *Trajan* juſtifia *Pline* le reſte de ſa vie.

Eusèbe de Céſarée voulut, deux ſiècles après, faire dans une égliſe, en faveur de *Conſtantin*, ce que *Pline* avait fait en faveur de *Trajan* dans le capitole. Je ne ſais ſi le héros d'*Eusèbe* eſt comparable en rien à celui de *Pline ;* mais je ſais que l'éloquence de l'évêque eſt un peu différente de celle du conſul.

» DIEU, dit-il, a donné des qualités
» à la matière ; d'abord il l'a embellie par
» le nombre de deux ; enſuite il l'a perfec-
» tionnée par le nombre de trois, en lui
» donnant la longueur, la largeur, et la
» profondeur ; puis ayant doublé le nombre
» de deux, il s'en eſt formé les quatre élémens.
» Ce nombre de quatre a produit celui de
» dix ; trois fois dix ont fait un mois ; &c....
» la lune ainſi parée de trois fois dix unités,
» qui font trente, reparaît toujours avec un
» éclat nouveau ; il eſt donc évident que
» notre grand empereur *Conſtantin* eſt le digne

» favori

„ favori de DIEU, puiſqu'il a régné trente „ années. „

C'eſt ainſi que raiſonne l'évêque auteur de la préparation évangélique, dans un diſcours pour le moins auſſi long que celui de *Pline* le jeune.

En général; nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très-rarement, et encore ce n'eſt que dans des épîtres dédicatoires qui ne ſont lues de perſonne, pas même de ceux à qui elles ſont adreſſées.

La méthode des oraiſons funèbres eut un grand cours dans le beau ſiècle de *Louis XIV*. Il s'éleva un homme éloquent, né pour ce genre d'écrire, qui fit non-ſeulement ſupporter ſes déclamations, mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il ſavait tirer de grandes beautés d'un ſujet aride. Il imitait ce *Simonides* qui célébrait les dieux, quand il avait à louer des perſonnages médiocres.

Il eſt vrai qu'on voit trop ſouvent un étrange contraſte entre les couleurs vraies de l'hiſtoire, et le vernis brillant des oraiſons funèbres. Liſez l'éloge de *Michel le Tellier*, chancelier de France, dans *Boſſuet;* c'eſt un ſage, c'eſt un juſte: voyez ſes actions dans les lettres de madame de *Sévigné;* c'eſt un courtiſan intrigant et dur, qui trahit la cour,

dans le temps de la Fronde, et enſuite ſes amis pour la cour; qui traita *Fouquet* dans ſa priſon avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie, et qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conſeil que des avis tyranniques. Le comte de *Grammont*, en le voyant ſortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui ſort d'une baſſe-cour en ſe léchant le muſeau teint du ſang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraſte a d'abord jeté quelque ridicule ſur les oraiſons funèbres; enſuite la multiplité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeuſe d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, et non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouſe de *Louis XIV* n'était que la fille d'un roi puiſſant, et la femme d'un grand homme. Son oraiſon funèbre eſt l'une des plus médiocres que *Boſſuet* ait compoſées. Celles de *Condé* et de *Turenne* ont immortaliſé leurs auteurs. Mais qu'avait fait *Anne de Gonzague*, comteſſe palatine du Rhin, que *Boſſuet* voulut auſſi rendre immortelle? Retirée dans Paris, elle eut des amans et des amis. Femme

d'esprit, elle étala des sentimens hardis, tant qu'elle jouit de la santé et de la beauté; vieille et infirme, elle fut dévote. Il importe peut-être assez peu aux nations qu'*Anne de Gonzague* se soit convertie pour avoir vu un aveugle, une poule, et un chien, en songe, (*a*) et qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

Louis XIV long-temps vainqueur et pacificateur, plus grand dans les revers que modeste dans la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaiteur des arts, législateur, méritait, sans doute, malgré ses grandes fautes, que sa mémoire fût consacrée;

(*a*) *N. B.* „Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit *Bossuet*, qu'il manque un sens aux *incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré, où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et après les approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens de l'Eglise! &c. „ Edition de 1749. pag. 315 et 316.

„ Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses poussins de la gueule d'un chien, et elle entendit cette poule qui disait, non je ne le rendrai jamais. „ *Voyez* page 319 de la même édition.

C'est donc-là ce que rapporte cet illustre *Bossuet*, qui s'élevait, dans le même temps, avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élégant et sensible archevêque de Cambrai. O *Démosthènes* et *Sophocle!* ô *Cicéron* et *Virgile!* qu'eussiez-vous dit, si dans votre temps, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés?

mais il ne fut pas ſi heureuſement loué après ſa mort que de ſon vivant; ſoit que les malheurs de la fin de ſon règne euſſent glacé les orateurs, et indiſpoſé le public; ſoit que ſon panégyrique, prononcé en 1671 publiquement par *Péliſſon* à l'académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraiſons compoſées après ſa mort; ſoit plutôt que les beaux jours de ſon règne, l'éclat de ſa gloire, ſe répandît ſur l'ouvrage de *Péliſſon* même. Mais ce qui fut honorable à *Louis XIV*, c'eſt que de ſon vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis *Zampieri*, dans une reliûre d'or. Cet hommage ſingulier et unanime rendu par des étrangers, ſans crainte et ſans eſpérance, était le prix de l'encouragement que *Louis XIV* avait donné dans l'Europe aux beaux arts, dont il était alors l'unique protecteur.

Un académicien français fit, en 1748, le panégyrique de *Louis XV*. Cette pièce a cela de ſingulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une ſeule phraſe qui ſente le déclamateur ou le feſeur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en perſonne, et de conclure une paix dans laquelle il ne voulut jamais

ſtipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, ſupérieure à la politique ordinaire, n'eût pas été célébrée par *Machiavel ;* mais elle le fut par un citoyen philoſophe. Ce citoyen étant ſujet du monarque auquel il rendait juſtice, craignit que ſa qualité de ſujet ne le fît paſſer pour flatteur, il ne ſe nomma pas; l'ouvrage fut traduit en latin, en eſpagnol, en italien, en anglais. On ignora long-temps en quelle langue il avait été d'abord écrit; l'auteur fut inconnu, et probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obſcur qui fit cet éloge déſintéreſſé.

Vous voulez, Monſieur, prononcer dans votre académie le panégyrique de l'impératrice de Ruſſie; vous le pouvez avec d'autant plus de bienſéance et de dignité, que n'étant point ſon ſujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis *Zampieri* rendit à *Louis XIV.*

Elle ſe ſignale préciſément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de ſon empire, et ſurtout par les nobles ſecours dont elle a honoré l'innocence des *Calas* et des *Sirven*, dans des pays qui n'étaient pas connus de ſes anciens prédéceſſeurs.

Je remplis mon devoir, Monſieur, en vous fourniſſant quelques couleurs que vos pinceaux

mettront en œuvre ; et ſi c'eſt une indiſcrétion, je commets une faute dont l'impératrice ſeule pourra me ſavoir mauvais gré, et dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que ſi *Pierre le grand* fut le vrai fondateur de ſon empire, s'il fit des ſoldats et des matelots, ſi l'on peut dire qu'il créa des hommes, on pourra dire que *Catherine II* a formé leurs ames.

Elle a introduit dans ſa cour les beaux arts et le goût, ces marques certaines de la ſplendeur d'un empire ; elle en aſſure la durée ſur le fondement des lois. Elle eſt la ſeule, de tous les monarques du monde, qui ait raſſemblé des députés de toutes les villes d'Europe et d'Aſie, pour former avec elle un corps de juriſprudence univerſelle et uniforme. *Juſtinien* ne confia qu'à quelques juriſconſultes le ſoin de rédiger un code ; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant, avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les lois qu'ils approuvent, et prévoyant qu'ils chériront à jamais un établiſſement qui ſera leur ouvrage.

C'eſt dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compaſſion, à l'humanité que la nature inſpire, et que la tyrannie étouffe ; c'eſt là qu'elle abolit ces ſupplices ſi cruels,

ſi recherchés, ſi diſproportionnés aux délits; c'eſt là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la ſociété ; c'eſt là qu'elle interdit l'affreux uſage de la queſtion, invention odieuſe à toutes les ames honnêtes, contraire à la raiſon humaine et à la miſéricorde recommandée par DIEU même; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les ſeuls eſclaves, en horreur aux braves Anglais, proſcrite dans d'autres Etats, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui ſont eſclaves de leurs anciens préjugés, et qui reviennent toujours les dernières à la nature et à la vérité en tout genre.

Souveraine abſolue, elle gémit ſur l'eſclavage, et elle l'abhorre. Ses lumières lui font aiſément diſcerner combien ces lois de ſervitude, apportées autrefois du Nord dans une ſi grande partie de la terre, aviliſſent la nature humaine ; dans quelle misère une nation croupit, quand l'agriculture n'eſt que le partage des eſclaves ; à quel point les hommes ont été barbares, quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons, a dégradé le genre humain.

Elle a ſenti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, et qui ſe croit né pour ſervir le plus petit nombre, ne peut ſe tirer de cet abyme ſi on ne lui tend une

main favorable. Mille talens périssent étouffés, nul art ne peut être exercé ; une immense multitude est inutile à elle-même et à ses maîtres. Les premiers de l'Etat, mal servis par des esclaves ineptes, sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie, ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs, et tous ces vassaux grossiers de leur couronne, lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin, un astronome arabe, un musicien d'Italie, une horloge de Perse, et que les courtiers juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de *Catherine* a conçu le dessein d'être la libératrice du genre humain dans l'espace de plus de onze cents mille de nos grandes lieues quarrées. Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force, mais par la seule raison ; elle invite les grands seigneurs de son empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres, elle en donne l'exemple, elle affranchit des serfs de ses domaines ; elle arrache plus de cinq cents mille esclaves à l'Eglise, sans la faire murmurer, et en la dédommageant ; elle la rend respectable, en la sauvant du reproche que la terre entière lui fesait d'asservir les hommes qu'elle devait instruire et soulager.

» Les sujets de l'Eglise, dit-elle dans une » de ses lettres, souffrant des vexations souvent tyranniques, auxquelles les fréquens » changemens des maîtres contribuaient beaucoup, se révoltèrent vers la fin du règne de » l'impératrice *Elisabeth*, et ils étaient à mon » avénement plus de cent mille en armes. » C'est ce qui fit qu'en 1762, j'exécutai le » projet de changer entièrement l'adminis- » tration des biens du clergé, et de fixer ses » revenus. *Arsène*, évêque de Rostou, s'y » opposa, poussé par quelques-uns de ses » confrères qui ne trouvèrent pas à propos » de se nommer. Il envoya deux mémoires » où il voulait établir le principe absurde » des deux puissances. Il avait déjà fait cette » tentative du temps de l'impératrice *Elisabeth*; » on s'était contenté de lui imposer silence : » mais son insolence et sa folie redoublant, » il fut jugé par le métropolitain de Novo- » gorod, et par le synode entier, condamné » comme fanatique, coupable d'une entre- » prise contraire à la foi orthodoxe, autant » qu'au pouvoir souverain, déchu de sa » dignité et de la prêtrise, et livré au bras » séculier. Je lui fis grâce, et je me contentai » de le réduire à la condition de moine. »

Telles sont, Monsieur, ses propres paroles. Il en résulte qu'elle sait soutenir l'Eglise, et

la contenir ; qu'elle refpecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protége le laboureur autant que le prêtre ; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indifcrétion de tranfcrire ici un paffage d'une de fes lettres. (1)

» La tolérance eft établie chez nous, elle » fait loi de l'Etat ; il eft défendu de perfé- » cuter. Nous avons, il eft vrai, des fana- » tiques qui, faute de perfécution, fe brûlent » eux-mêmes ; mais fi ceux des autres pays » en fefaient autant, il n'y aurait pas grand » mal ; le monde en ferait plus tranquille, » et *Calas* n'aurait pas été roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainfi par un enthoufiafme paffager et vain qu'on défavoue enfuite dans la pratique, ni même par le défir louable d'obtenir dans l'Europe les fuffrages des hommes qui penfent et qui enfeignent à penfer. Elle pofe ces principes pour bafe de fon gouvernement. Elle a écrit de fa main dans le confeil de légiflation ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

(2) » Dans un grand empire qui étend fa » domination fur autant de peuples divers » qu'il y a de différentes croyances parmi les » hommes, la faute la plus nuifible ferait

(1) Du 28 novembre 1765.
(2) Du 9 juillet 1766.

» l'intolérance. » Remarquez qu'elle n'héſite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai preſque dit des délits. Ainſi une impératrice deſpotique détruit dans le fond du Nord la perſécution et l'eſclavage, tandis que dans le Midi....

Jugez après cela, Monſieur, s'il ſe trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne ſera pas prêt à ſigner le panégyrique que vous méditez. Non-ſeulement cette princeſſe eſt tolérante, mais elle veut que ſes voiſins le ſoient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir ſuprême pour établir la liberté de conſcience. C'eſt la plus grande époque que je connaiſſe dans l'hiſtoire moderne.

C'eſt à peu-près ainſi que les Syracuſains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à DIEU qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie, et des montagnes de l'Immaüs et du Caucaſe vers les Alpes et les Pyrénées pour tout ravager, on vît deſcendre aujourd'hui des armées pour renverſer le tribunal de l'inquiſition, tribunal plus horrible que les ſacrifices de ſang humain tant reprochés à nos pères!

Enfin, ce génie ſupérieur veut faire entendre à ſes voiſins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions

métaphyſiques inintelligibles, qui ſont les filles de l'abſurdité, ſont les mères de la diſcorde; et que l'Egliſe, au lieu de dire, je viens apporter le glaive et non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix et non le glaive. Auſſi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diſſidens.

J'ignore quelles ſuites aura la querelle qui diviſe la Pologne; mais je n'ignore pas que tous les eſprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuſe, qui enſeigne aux hommes à regarder DIEU comme leur père commun, et à le ſervir en paix ſans inquiéter, ſans avilir, ſans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je ſais encore que le roi de Pologne eſt un prince philoſophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Ruſſie; un prince fait pour rendre les Polonais heureux, ſi jamais ils conſentent à l'être. Je ne me mêle point de politique; ma ſeule étude eſt celle du bonheur du genre humain, &c. &c.

LETTRE

D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE, EX-JESUITE.

1768.

IL eſt vrai, pauvre ex-jéſuite *Nonotte*, que j'ai eu l'honneur d'inſtruire M. de *Voltaire* de ton extraction, auſſi connue dans notre ville, que ton érudition et ta modeſtie. Comment peux-tu te plaindre que j'ai révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton ſtyle prouve ſi évidemment la profeſſion de ton cher père? *Loquela tua manifeſtum te facit.*

Je n'ai point voulu t'outrager en diſant que toute ma famille a vu ton père ſcier du bois à la porte des jéſuites; c'eſt un métier très-honnête, et plus utile au public que le tien, ſurtout en hiver où il faut ſe chauffer. Tu me diras peut-être que l'on ſe chauffe auſſi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la différence: deux ou trois bonnes bûches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parens ont poſſédés auprès de Beſançon. Ah! mon cher ami, où eſt l'humilité chrétienne?

l'humilité, cette vertu si nécessaire, aux douceurs de la société? l'humilité que *Platon* et *Epictète* appellent *papeina*, et qu'ils recommandent si souvent aux sages? Tu tiens toujours aux grandeurs, du moins en qualité de jésuite; mais en cela tu n'es pas chrétien. Songe que S[t] *Pierre* (qui, par parenthèse, n'alla jamais à Rome où le roi d'Espagne envoie aujourd'hui les jésuites) était un pêcheur de Galilée, ce qui n'est pas une dignité fort au-dessus de celle dont tu rougis. S[t] *Matthieu* fut commis aux portes, emploi maudit par DIEU même. Les autres apôtres n'étaient guère plus illustres; ils ne se vantaient par d'avoir des armoiries, comme s'en vante *Nonotte*. Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage, dans une belle maison nouvellement bâtie. Quel excès d'orgueil! souviens-toi que les apôtres logeaient dans des galetas.

Il y a trois sortes d'orgueil, Messieurs, disait le docteur *Swift*, dans un de ses sermons; *l'orgueil de la naissance, celui des richesses, celui de l'esprit: je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y a personne, parmi vous, qui ait à se reprocher un vice si condamnable.*

Je ne te le reprocherai pas non plus, mon pauvre *Nonotte;* mais je prierai DIEU qu'il te rende plus savant, plus honnête, et plus

humble. Je ſuis fâché de te voir ſi ignorant, et ſi impudent. Tu viens de faire imprimer ſous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon, intitulé : *Lettre d'un ami à un ami*. Quel titre romaneſque ! *Nonotte* avoir un ami ! Peut-on écrire de pareilles chimères ! c'eſt bien-là un menſonge imprimé.

Dans ce libelle tu gliſſes ſur toutes les bévues, les ſottiſes, les impoſtures dont tu as été convaincu : tu cours ſur ces endroits, comme les filles qui paſſent par les verges, et qui vont le plus vîte qu'elles peuvent pour être moins feſſées.

Mais je vois, avec douleur, que tu es incorrigible dans tes fautes : que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de rois de France, de la première dynaſtie, ont eu pluſieurs femmes à la fois ; quand ton jéſuite *Daniel* lui-même l'avoue ; quand l'ayant nié en ignorant, tu le nies encore en petit opiniâtre ?

Comment puis-je te défendre quand tu t'obſtines à juſtifier l'inſolente indiſcrétion du centurion *Marcel*, qui commença par jeter ſon bâton de commandant et ſa ceinture, en diſant qu'il ne voulait pas ſervir l'empereur ? Ne ſens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre, il où y a toujours une groſſe garniſon, tu prêches la révolte, et que

M. le commandant peut te faire paſſer par les baguettes ?

Puis-je honnêtement prendre ton parti, quand tu reviens toujours à ta prétendue *légion thébaine*, martyriſée à Saint-Maurice ? Ne ſuis-je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable ſe trouve dans un livre fauſſement attribué à *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454 : fable dans laquelle il eſt parlé de *Sigiſmond* de Bourgogne, mort en 523 ? Ce miſérable conte, auſſi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes, eſt toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puiſſes pas te reprocher d'avoir dit un ſeul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois, incorrigible *Nonotte*, à la ville de Livron que tu traitais de village? On avait daigné t'apprendre que cette ville, autrefois fortifiée, avait été aſſiégée par le marquis de *Bellegarde*, et défendue par *Roes*. Rien n'eſt plus vrai ; et tu défends ta ſotte critique en avouant que *Roes* fut tué à ce ſiége : vois quel eſt ton ſens commun. Que t'importe, miſérable écrivain, que Livron ſoit une ville ou un village ?

Conſidère un peu, *Nonotte*, quelle eſt l'infamie de tes procédés : tu fais d'abord un gros libelle anonyme contre M. de *Voltaire* que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offenſé ;

tu

tu le fais imprimer à Avignon, clandeſtinement, chez le libraire *Fez*, contre les lois du royaume; tu offres enſuite de le vendre à M. de *Voltaire* lui-même pour mille écus; et quand ta lâche turpitude eſt découverte, tu oſes dire dans un autre libelle, que le libraire *Fez* eſt un coquin.

Que diras-tu ſi on te fait un procès criminel? Quel ſera alors le coquin, du libraire *Fez*, ou de toi? Ignores-tu que les libelles diffamatoires ſont quelquefois punis par les galères? Il t'appartient bien, à toi ex-jéſuite, de calomnier un officier de la chambre du roi, qui a la bonté de garder dans ſon château un jéſuite, depuis que le bras de la juſtice s'eſt appeſanti ſur eux! Il te ſied bien de prononcer le nom du libraire *Jore*, à qui M. de *Voltaire* daigne faire une penſion!

Si tu avais été repentant et ſage, peut-être aurais-tu pu obtenir auſſi une penſion de lui; mais ce n'eſt pas-là ce que tu mérites.

AU GAZETIER D'AVIGNON.

1768.

J'AI lu, Monfieur, dans votre gazette, l'hiftoire de ma converfion, opérée par la grâce, et par un ex-jéfuite, qui m'a, dit-on, *confeffé et traîné au pied des autels*. Plufieurs autres papiers publics y ont ajouté que j'avais une *lettre de cachet* pour pénitence; d'autres font entrés dans des détails de ma famille; d'autres ont parlé d'un beau fermon que j'ai fait dans l'Eglife. Tout cela pourrait fervir à établir le pyrrhonifme de l'hiftoire. Ceux qui écrivent de Paris ces nouvelles très-ignorées dans mon pays, ne font pas apparemment mes amis; et vous favez que des fuccès vains et paffagers, dans les belles-lettres, attirent toujours beaucoup d'ennemis très-implacables.

Je puis affurer que l'ex-jéfuite, retiré chez moi, n'a jamais été mon confeffeur; que je n'ai jamais eu la moindre part à la foule d'écrits qu'on fe plaît à m'attribuer; que je n'ai parlé de ma paroiffe, en rendant le pain-béni, que pour avertir d'un vol qu'on fefait dans ce temps-là même à mes paroiffiens, et furtout pour avertir qu'il fallait prier tous

les dimanches pour la ſanté de la reine dont on ignorait la maladie dans mes déſerts.

Enfin, Monſieur, pour vous prouver la fauſſeté de tout ce qu'on a imprimé dans vingt gazettes, d'après les bulletins de Paris, je me vois forcé de publier l'atteſtation ci-jointe que j'ai eu la précaution d'accepter, depuis trois ans, pour confondre les calomniateurs qui me perſécutent depuis plus de trente.

A Ferney, le 5 avril 1765.

» NOUS ſouſſignés, certifions que M. de
» *Voltaire*, gentilhomme ordinaire de la cham-
» bre du roi, ſeigneur de Ferney et Tourney,
» aux pays de Gex, près de Genève, a non-
» ſeulement rempli les devoirs de la religion
» catholique dans la paroiſſe de Ferney, où
» il réſide, mais qu'il a fait rebâtir et orner
» l'égliſe à ſes dépens; qu'il a entretenu un
» maître d'école; qu'il a défriché à ſes frais
» les terres incultes de pluſieurs habitans;
» a mis ceux qui n'avaient point de charrue
» en état d'en avoir; leur a bâti des maiſons;
» leur a concédé des terrains; et que Ferney
» eſt aujourd'hui plus peuplé du triple qu'il
» ne l'était avant qu'il en prît poſſeſſion;
» qu'il n'a refuſé ſes ſecours à aucun des

„ habitans du voisinage. Nous donnons ce „ témoignage comme la plus exacte vérité. „

Le tout signé par deux curés, par les syndics de la noblesse et de la province; par des prêtres, des gradués; par les habitans, &c. Collationné par un notaire royal, et déposé au contrôle de Gex.

Je ne publie pas cette déclaration dans l'espérance de désarmer l'envie et l'imposture; mais je la dois à la vérité, à mes amis, à ma famille qui sert le roi dans ses armées et dans les premiers tribunaux du royaume, et à la charge que sa majesté a bien voulu me conserver auprès de sa personne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

(D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE) A L'EVEQUE D'ANNECI. (*)

1769.

MONSIEUR,

En revenant d'un assez long voyage, j'ai revu le vieillard qui m'est très-cher par mille raisons, à qui je dois la plus tendre reconnaissance, et dont je vous avais parlé dans ma lettre. J'avais quelques affaires à régler avec lui, pour la succession d'un de nos parens nommé M. d'*Aumart*, mousquetaire du roi, qu'il a gardé neuf ans entiers chez lui, estropié, paralytique, livré continuellement à des douleurs affreuses. Vous savez qu'il en a eu soin comme de son fils; et vous savez aussi que quand vous passâtes à Ferney, vous ne daignâtes pas venir consoler cet infortuné, après le grand repas que le seigneur du lieu vous fit porter chez le curé.

Ce n'est pas votre méthode, Monsieur, de consoler les mourans; vous vous bornez à les

(*) Le sieur *Biord*. Voyez le volume d'*Epîtres*.

perſécuter, eux et les vivans, autant qu'il eſt en vous. J'ai trouvé le parent de feu M. d'*Aumart* et le mien, très-malade, et ayant plus beſoin de médecins que de vos lettres qu'il m'a montrées, et qui n'ont paru que des libelles à tous ceux qui les ont vues.

Il ſe feſait lire à ſa table (où il ne ſe met que pour recevoir ſes hôtes) les ſermons du père *Maſſillon*, ſelon ſa coutume. Le ſermon qu'on liſait roulait ſur la calomnie. Faites-vous faire la même lecture : il eſt triſte que vous en ayez beſoin.

Mais reliſez ſurtout le portrait de S[t] *Paul*, de la charité ; vous verrez s'il approuve les impoſtures, les délations malignes, les injures, et toutes les manœuvres de la méchanceté.

Vous n'avez pas oublié que mon parent, en rendant le pain-béni dans ſa paroiſſe, le jour de Pâque 1768, ayant recommandé à voix baſſe à ſon curé de prier pour la reine qui était en danger, vous eûtes le malheur d'écrire à ſon roi qu'il avait prêché dans l'égliſe.

Vous vous ſouvenez que vous eûtes l'indiſcrétion (pour ne rien dire de plus fort) de publier une lettre que monſieur le comte de *Saint-Florentin* vous écrivit en réponſe, au nom de S. M. très-chrétienne, avant que cette impoſture ridicule fût juridiquement reconnue : vous eûtes la diſcrétion de ne pas

montrer l'autre lettre que vous reçûtes, à ce qu'on dit, du même miniſtre, quand tout l'opprobre de cette accuſation abſurde demeura à l'accuſateur.

Il eût été honnête d'avouer au moins que vous vous étiez trompé : vous pouviez vous faire un mérite de cet aveu. Vous le deviez comme chrétien, comme prêtre, comme homme.

Au lieu de prendre ce parti, vous publiâtes et vous fîtes imprimer, Monſieur, la première lettre de monſieur le comte de *Saint-Florentin*, miniſtre d'Etat d'un roi de France, ſous ce titre : *Lettre de M. de Saint-Florentin à monſeigneur l'évêque d'Anneci*. C'eſt dommage que vous n'ayez pas mis : *A ſa grandeur monſeigneur l'évêque prince de Genève;* ſi vous êtes *prince de Genève*, il vous faut de l'*alteſſe*. Avouez que vous ſeriez une ſingulière alteſſe.

Mais il n'eſt pas ici queſtion de dignités, de titres, et de toutes les puérilités de la vanité, qui vous font ſi chères et qui vous conviennent ſi peu. Il s'agit d'équité, il s'agit d'honneur : tâchez que cela vous convienne.

Si vous connaiſſez les premiers élémens du ſavoir vivre, concevez combien il eſt indécent de faire publier, non-ſeulement la lettre d'un miniſtre d'Etat, ſans ſa permiſſion, mais les lettres du moindre des citoyens. C'eſt donc en cela ſeul que vous êtes homme de lettres !

Au lieu d'agir en pasteur qui doit exhorter, et ensuite se taire, vous commencez par calomnier, et ensuite vous faites imprimer votre petit *commercium epistolicum*, pour vous donner la réputation d'un bel esprit savoyard. Vous y parlez d'orthographe : ne trouvez-vous pas que cela est bien épiscopal ? Quand on a voulu perdre un homme innocent, savez-vous ce qui serait épiscopal ? ce serait de lui demander pardon. Mais vous êtes bien loin de remplir ce devoir, et de vous repentir de votre manœuvre.

Vous lui imputez, à ce que je vois par vos lettres, des livres misérables, et jusqu'à la Théologie portative, ouvrage fait apparemment dans quelque cabaret : vous n'êtes pas obligé d'avoir du goût, mais vous êtes obligé d'être juste.

Comment avez-vous pu lui dire qu'on lui attribue la traduction du fameux discours de l'empereur *Julien*, tandis que vous devez savoir que cette traduction, si bien faite et accompagnée de remarques judicieuses, est du chambellan du *Julien* de nos jours ? je veux dire d'un roi victorieux et philosophe, et je ne veux dire que cela.

Comment ignorez-vous que ce livre est imprimé, débité à Berlin, et dédié au respectable beau-frère de ce grand roi et de ce grand

capitaine ?

capitaine ? Souvenez-vous du fou des fables d'*Esope*, qui jetait des pierres à un simple citoyen : Je ne peux vous donner que quelques oboles, lui dit le citoyen ; adressez-vous à un grand seigneur, vous serez mieux payé.

Adressez-vous donc, Monsieur, au souverain que sert M. le marquis d'*Argens*, auteur de la traduction du Discours de *Julien*, et soyez sûr que vous serez payé comme vous méritez de l'être. Faites mieux, examinez devant DIEU votre conduite.

Vous avez cru pouvoir faire chasser de ses terres celui qui n'y a fait que du bien ; arracher aux pauvres celui qui les fait vivre, qui rebâtit leurs maisons, qui relève leur charrue, qui encourage leurs mariages, qui par-là est utile à l'Etat ; un vieillard qui a deux fois votre âge ; un homme qui devait attendre de vous d'autant plus d'égards, que toute votre famille lui a toujours été chère : votre grand-père a bâti de ses mains un pavillon de sa basse-cour ; vos proches parens travaillent actuellement à ses granges ; et votre cousin, nommé *Mudri*, a demandé depuis peu à être son fermier. Plût à Dieu qu'il l'eût été ! il eût pu adoucir la mauvaise humeur qui vous dévore, contre un seigneur de paroisse vertueux qui ne vous a jamais offensé, & qui ne donne à ses paroissiens que des exemples de

DIEU pour la profpérité des Treize-Cantons et de leurs alliés, fes voifins.

S'il n'eft pas de la communion de Berne, il eft de fa religion, en ce que le confeil de Berne eft noble & jufte, bienfefant et généreux; en ce qu'il a donné des fecours à la famille des *Sirven*, opprimée par un juge de village, ignorant et fanatique. En un mot, il refpecte le confeil de Berne, et laiffe à vos grands théologaux le foin de le damner. Il eft fermement convaincu qu'il n'appartient qu'à meffieurs d'Anneci d'envoyer en enfer meffieurs de Berne, de Bafle, de Zuric et de Genève: ajoutez-y le roi de Pruffe, le roi d'Angleterre, celui de Danemarck, les fept Provinces-Unies, la moitié de l'Allemagne, toute la Ruffie, la Grèce, l'Arménie, l'Abyffinie, &c. &c.

Il n'appartient, dis-je, qu'à vos femblables, et furtout à l'abbé *Riballier*, de juger tous ces peuples, attendu qu'il a déjà *Quatre-nations* fous fes ordres: mais pour mon parent et mon ami, il croit qu'il doit aimer tous les hommes, et attendre en filence le jugement de DIEU. Il eft abfolument incapable d'avoir fait une profeffion de foi fi impertinente et fi odieufe. Les fauffaires qui l'ont rédigée, et qui l'ont fait figner, long-temps après, par des gens qui n'y étaient pas, feraient repris de juftice fi on les traduifait devant nos tribunaux. Les

fraudes qu'on appelait jadis *pieuses*, ne sont plus aujourd'hui que des fraudes.

Celui qu'on fait parler s'en tient à la déclaration de foi qu'il fit étant en danger de mort, quand il fut administré, malgré vous, selon les lois du royaume; déclaration véritable, signée de lui pardevant notaire; déclaration juridique, par laquelle il vous pardonne, et qui démontre qu'il est meilleur chrétien que vous. Voilà sa profession de foi.

Vous avez été vicaire de paroisse à Paris; [illegible]tre esprit turbulent s'y est signalé par des [illegible]lets de confession et des refus de sacremens; [illegible]ez à l'avenir plus circonspect et plus sage. [illegible] êtes entre deux souverains également [illegible] de la bienséance et de la paix: une [illegible] partie de votre diocèse est située en F[illegible]: respectez ses lois, respectez surtout cel[illegible] l'humanité. Imitez les sages archevêq[illegible]Albi, de Besançon, de Lyon, de Toul[illegible] de Narbonne, et tant d'autres paste[illegible]galement pieux et prudens, qui sa[illegible]ntretenir la paix.

[illegible] vous faites la moindre de ces démarches [illegible] vous fesiez à Paris, et qui furent répri[illegible], sachez qu'on prendra la défense d'un [illegible]ibond dont vous voulez avancer le dernier [illegible]ment. Je me charge d'implorer la justice du [illegible]lement de Bourgogne contre vous.

J'ai renoncé depuis très-long-temps au métier de la guerre ; mais je n'ai pas renoncé (il s'en faut beaucoup) aux devoirs qu'imposent la parenté, l'amitié, la reconnaissance à un gentilhomme qui a un cœur, et qui connaît l'honneur, très-inconnu aux brouillons.

Quand vous serez rentré dans les voies de la charité, de l'honnêteté et de la bienséance dont vous vous êtes tant écarté, je serai alors, avec toutes les formules que votre amour propre désire, et qui ont fait, à votre honte, le sujet de vos querelles,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, ***

A M. DU M***

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

Sur plufieurs anecdotes.

PUISQUE vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de profeffeur d'arabe, demandez-en une d'*antiche coïonnerie.* Il y en a plufieurs d'établies, finon fous ce titre, au moins dans ce goût. Il ferait fort amufant de nous faire voir s'il eft vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme *Réaumur* a inventé l'art de faire éclore des poulets fans poules, cinq ou fix mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le fyftême de *Copernic* chez les anciens Chaldéens; mais ce qui ferait bien plus plaifant, ce ferait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité orientale.

La Matrone d'Ephèfe, par exemple, a été mife en vers par *la Fontaine*, en France, et auparavant en Italie. On la retrouve dans *Pétrone*, et *Pétrone* l'avait prife des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prife? des contes arabes. Et de qui les conteurs arabes

la tenaient-ils ? de la Chine. Vous la verrez dans des contes chinois, traduits par le père *Dentrecoles*, et recueillis par le père *du Halde ;* et ce qui mérite bien vos réflexions, c'eſt que cette hiſtoire eſt bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté, dans un de mes inutiles ouvrages, la fable dont *Molière* a compoſé ſon Amphitrion, imité de *Plaute*, qui l'avait imité des Grecs ; l'original eſt indien. Le voici à peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel *Dow*, très-inſtruit dans la langue ſacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans ſur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaiſe.

Le ſavant colonel *Dow* s'exprime donc à peu-près ainſi : (*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme ; il en fut jaloux, la battit, et s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un *Brama*, ou un *Vishnou*, ou un *Sib*, mais un dieu du bas étage, et cependant fort puiſſant, fait paſſer ſon ame dans un corps entièrement ſemblable à celui du mari fugitif, et ſe préſente ſous cette figure à la dame délaiſſée. La doctrine de la métempſycoſe rendait cette ſupercherie vraiſemblable.

(*) Annales II, page 273.

Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grâce, couche avec elle, lui fait un enfant, et reste le maître de la maison. Le mari repentant, et toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et de sorcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martin Guerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un brachmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, et que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, Madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde ; couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en présence de notre parlement indien ; celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur, sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze, le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier président : l'homme aux douze est un héros, mais il n'a pas passé les forces de la nature humaine ; l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'est

moqué de nous. Le dieu avoua tout, et s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitrion indou eſt encore plus comique et plus ingénieux que l'Amphitrion grec, quoiqu'il ne puiſſe pas être décemment joué ſur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encore plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuſe querelle d'*Aaron* avec *Datan*, *Coré* et *Abiron*, écrite par un juif qui était apparemment le louſtic de ſa tribu. C'eſt peut-être le ſeul juif qui ait ſu railler. Son livre n'eſt pas de l'antiquité des premiers brachmanes; mais enfin il eſt ancien, et peut-être plus ancien qu'*Homère*. Les juifs d'Italie le firent imprimer dans Veniſe, au quinzième ſiècle, et le célèbre *Gaumin*, conſeiller d'Etat, l'enrichit de notes en latin. *Fabricius* les a inſérées dans ſa traduction latine de la vie et de la mort de *Moïſe*, autre ancien ouvrage plus que rabbinique, écrit, à ce qu'on a prétendu, vers le temps d'*Eſdras*. Je vais faire copier le paſſage qui ſe trouve au livre II, page 165, nombre 297, édition de Hambourg.

» Ce fut une pauvre veuve qui fut la cauſe » de la querelle. Cette femme n'avait pour » tout bien qu'une brebis, elle la tondit: » *Aaron* vint et lui dit: Il eſt écrit que les » prémices appartiendront au Seigneur; et

» il prit la laine. La veuve en pleurs alla se
» plaindre à *Coré*, qui fit des remontrances
» au prêtre *Aaron*. Elles furent inutiles. *Coré*
» donna quatre pièces d'argent à la pauvre
» femme, et se retira très-irrité. Peu de temps
» après, la brebis mit bas son premier agneau.
» *Aaron* revient : Ma bonne, il est écrit que
» les premiers-nés sont au Seigneur. Il em-
» porte l'agneau, et le mange. Nouvelles
» remontrances de *Coré*, aussi mal reçues que
» les premières. La veuve désespérée tue sa
» brebis. Voilà aussitôt *Aaron* chez elle. Il
» prend la mâchoire, l'épaule et le ventre de
» la brebis. *Coré* se fâche contre lui ; *Aaron*
» répond que cela est écrit, et qu'il veut
» manger cette épaule et le ventre. La veuve
» outrée jura, et dit : Au diable ma brebis.
» *Aaron* qui l'entendit revint encore, disant :
» Il est écrit que tout anathême est au Sei-
» gneur, et soupa des restes de la pauvre
» bête. Telle est la cause de la dispute entre
» *Aaron* d'une part, et *Coré*, *Datan* et *Abiron*
» de l'autre. »

Cette mauvaise plaisanterie a été imitée chez plus d'une nation. Il n'y a pas une seule bonne fable de *la Fontaine* qui ne vienne du fond de l'Asie : vous en retrouvez même parmi les Tartares. Je me souviens d'avoir lu autrefois, dans le recueil des voyages de *Plançarpin*,

de *Rubruquis* et de *Marc Paolo*, qu'un chef des Tartares étant près de mourir récita à ses enfans la fable du viellard qui donne à ses fils un faisceau de flèches à rompre. (*a*)

Avons-nous, dans notre Occident, quelque conte plus philosophique que celui qui est rapporté dans *Oléarius*, au sujet d'*Alexandre*? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La scène est au fond de la Bactriane, dans un temps où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis, chez nos romanciers, la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. *Alexandre* rencontre un ange dans la caverne où des mages l'assuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte-m'en un autre, lui dit-il, qui soit de même forme et de même poids, et alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. *Alexandre* chercha et fit chercher par-tout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à peu-près semblable, et d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids et les formes. L'ange *Gabriel* s'aperçut de la supercherie, et lui dit : *Mon ami, souviens-toi que*

(*a*) Voyages de *Plancarpin*, *Rubruquis*, *Marc-Paul*, et *Haiton*, chap. 17 d'*Haiton*, page 31.

tu es terre ; détrompe-toi de ton breuvage de l'immortalité, et ne prétends plus en impoſer à Gabriel. (b)

Cet apologue nous apprend encore qu'on ne trouve point dans la nature deux choſes abſolument ſemblables, et que les idées de *Leibnitz* ſur les indiſcernables étaient connues long-temps avant *Leibnitz* au milieu de la Tartarie. (c)

Pour la plupart des contes dont on a farci nos ana, et toutes ces réponſes plaiſantes qu'on attribue à *Charles-Quint*, à *Henri IV*, à cent princes modernes, vous les retrouvez dans *Athénée* & dans nos vieux auteurs. C'eſt en ce ſens ſeulement qu'on peut dire, *nihil ſub ſole novum, &c.*

A M. * * *

Depuis le prince de *la Mirandole*, Monſieur, on n'a jamais ſoutenu de thèſes ſi univerſelles. Je vous ſuis auſſi obligé de la bonté de m'en faire part, que je ſuis étonné de votre immenſe ſavoir. Vous qui enſeignez tout, et votre jeune homme

(b) *Olearius*, page 169.

(c) On a fait uſage de cette hiſtoire, dans un petit livre intitulé : *Lettres chinoiſes, indiennes, et tartares.* Tome I des *Mélanges littéraires.*

et c'eſt-là que nous demeurons dans notre première ignorance, après avoir meſuré les cieux, et découvert la gravitation de tous les globes.

Si quelqu'un, Monſieur, peut ſervir à nous éclairer dans cette nuit profonde, c'eſt vous. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que je vous dois.

SUR MLLE DE L'ENCLOS.

A M. ***.

1771.

Je ſuis bien aiſe, Monſieur, qu'un miniſtre du ſaint évangile veuille ſavoir des nouvelles d'une prêtreſſe de *Vénus*. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion, et je ne ſuis plus de l'autre; mais j'ai voulu laiſſer paſſer le ſaint temps de Pâque avant de répondre à vos queſtions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la ſemaine ſainte.

Je vous dirai d'abord, en hiſtoriographe exact, que le cardinal de *Richelieu* eut les premières faveurs de *Ninon*, qui probablement eut les dernières de ce grand miniſtre. C'eſt, je crois, la ſeule fois que cette fille célèbre ſe donna

donna ſans conſulter ſon goût. Elle avait alors ſeize à dix-ſept ans. Son père était un joueur de luth, nommé *Lenclos*. Son inſtrument ne lui fit pas une grande fortune, mais ſa fille y ſuppléa par le ſien. Le cardinal de *Richelieu* lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque choſe dans ce temps-là. Elle ſe livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtiſane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands ſeigneurs du royaume furent amoureux d'elle; mais ils ne furent pas tous heureux, et ce fut toujours ſon cœur qui la détermina. Il fallait beaucoup d'art, et être fort aimé d'elle, pour lui faire accepter des préſens.

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On ſait l'aventure du *beau billet qu'a la Châtre*; les *Laïs* et les *Thaïs* n'ont aſſurément rien fait ni rien dit de plus plaiſant.

Une querelle entre deux de ſes amans fut cauſe qu'on propoſa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juſte, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie.

Elle avait trop d'amis, et était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront; et enfin la reine qui était très-indulgente la laiſſa vivre à ſa fantaiſie. Elle donnait ſouvent chez elle des concerts. On y venait admirer ſon luth, ſon clavecin et ſa beauté. *Huyghens*, ce philoſophe hollandais qui découvrit en France une lune de Saturne, s'attacha auſſi à obſerver mademoiſelle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphoſa un moment le mathématicien en galant et en poëte. Il fit pour elle ces vers qui ſont un peu géométriques:

Elle a cinq inſtrumens dont je ſuis amoureux,
Les deux premiers ſes mains, les deux autres ſes yeux;
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reſte,
Il faut être fringuant et leſte.

Les plus beaux eſprits du royaume, et la meilleure compagnie, ſe rendaient chez elle. On y ſoupait; et comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât ſon plat. *Saint-Evremond* eut quelque temps ſes bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vîte, et reſtait toujours l'amie de ſes anciens amans. Elle penſa bientôt en philoſophe, et on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philoſophie était véritable, ferme, invariable, au-deſſus des préjugés et des vaines

recherches. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient ſa deſtinée qui l'enlevait à la fleur de ſon âge. *Ah!* dit-elle, *je ne laiſſe au monde que des mourans.* Il me ſemble que ce mot eſt bien philoſophique. Elle mérita les quatre vers que *Saint-Evremond* mit au bas de ſon portrait, et qui ſont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente et ſage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle diſait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière : » Mon Dieu, faites de moi un hon-
» nête homme, et n'en faites jamais une
» honnête femme. »

Les grâces de ſon eſprit, et la fermeté de ſes ſentimens lui firent une telle réputation, que, lorſque la reine *Chriſtine* vint en France, en 1654, cette princeſſe lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maiſon de campagne où elle était alors.

Lorſque mademoiſelle d'*Aubigné*, (depuis madame de *Maintenon*) qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire

en époufant *Scarron*, *Ninon* devint fa meilleure amie. Elles couchèrent enfemble quelques mois de fuite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui eft moins à la mode, c'eft qu'elles eurent le même amant, et ne fe brouillèrent pas. M. de *Villarceaux* quitta madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné eft une des plus funeftes qui foit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de fa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut préfenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureufement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte Saint-Antoine un affez joli cabaret, où, dans ma jeuneffe, les honnêtes gens allaient encore quelquefois fouper. Mademoifelle de *Lenclos*, car on ne l'appelait plus alors *Ninon*, y foupait un jour avec la maréchale de *la Ferté*, l'abbé de *Châteauneuf* et d'autres perfonnes. Ce jeune homme lui fit, dans le jardin, une déclaration fi vive et fi preffante que mademoifelle de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était fa mère. Auffitôt ce jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de fes piftolets à l'arçon de la felle, et fe tua tout roide. Il n'était pas fi philofophe que fa mère.

Son autre fils, nommé *la Boiſſière*, eſt mort tout doucement de ſa belle mort, en 1723, à la Rochelle, où il était commiſſaire de marine. La mort tragique de ſon fils aîné rendit mademoiſelle de *Lenclos* un peu plus ſérieuſe, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaiſir qui n'engageait à aucuns devoirs, et l'amitié comme une choſe ſacrée. Elle aima quelques années, de très-bonne foi, le marquis de *Sévigné*, le fils de cette célèbre madame de *Sévigné*, dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de *Choiſeul*. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ſes bonnes qualités, comme ſi par-là on ſe fesait aimer, elle lui répondit par ce vers de *Corneille* :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

Cependant elle était elle-même la perſonne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai ſens ; et cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuſe de caſſette*.

Lorſque M. de *Gourville*, qui fut nommé vingt-quatre heures pour ſuccéder à M. *Colbert*, et que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus conſidéré ; lors, dis-je, que ce M. de *Gourville*, craignant d'être pendu en

perſonne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France, en 1661, il laiſſa deux caſſettes pleines d'argent, l'une à mademoiſelle de *Lenclos*, l'autre à un dévot. A ſon retour, il trouva chez *Ninon* ſa caſſette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laiſſé, parce que les eſpèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le ſurplus appartenait de droit à la dépoſitaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la caſſette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avait employé ſon dépôt en œuvres pies, et qu'il avait préféré le ſalut de l'ame de *Gourville* à un argent qui ſurement l'aurait damné.

Le reſte de la vie de mademoiſelle de *Lenclos* n'a pas de grands événemens; quelques amans, beaucoup d'amis, une vie ſédentaire, de la lecture, des ſoupers agréables; voilà tout ce qui compoſe la fin de ſon hiſtoire.

Je ne dois pas oublier que madame de *Maintenon*, étant devenue toute puiſſante, ſe reſſouvint d'elle, et lui fit dire que ſi elle voulait être dévote, elle aurait ſoin de ſa fortune. Mademoiſelle de *Lenclos* répondit qu'elle n'avait beſoin ni de fortune ni de maſque. Elle reſta chez elle paiſible avec ſes amis, jouiſſant de ſept à huit mille livres de

rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui; et n'aurait pas voulu de la place de madame de *Maintenon*, avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuſe que ſon ancienne amie, elle ne ſe plaignit jamais de ſon état, et madame de *Maintenon* ſe plaignit quelquefois du ſien.

Elle ne pouvait pas ſouffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de ſon temps. *Chapelle* qui l'était, et qu'elle ne put corriger, fut exclus de ſa maiſon, et devint ſon ennemi. Il jura que, pendant un mois entier, il ne ſe coucherait jamais ſans être ivre, et ſans avoir fait une chanſon contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chanſons dont je me ſouviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raiſonne
De la ſublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter ſon âge,
Elle doit avoir. . . . .
Avec ce grand perſonnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maiſon était ſur la fin une eſpèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait

plus naturellement, et où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. *Rémond*, que nous avons vu introducteur des ambassadeurs, et qui prétendait être un grand platonicien, se vantait souvent de devoir à mademoiselle de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet, il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que *Périgni* avait fait cette chanson.

De monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng soret.
Il rime, il cabale,
Est homme de cour,
Se croit un Candale, (*a*)
Se dit un Saucour. (*b*)
Il passe en science
Socrate et Platon,
Cependant il danse
Tout comme Balon. (*c*)
De monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng soret.

(*a*) Le duc de *Candale*, fils du duc d'*Epernon*, le plus bel homme de son temps.

(*b*) Le marquis de *Saucour* passait pour l'homme le plus vigoureux, et son nom est passé en proverbe.

(*c*) Fameux danseur de l'opéra.

Quand

Quand on dit à mademoiselle de *Lenclos* que *Rémond* se vantait par-tout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle fesait comme DIEU, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis hareng soret comme M. *Rémond*; mais, n'ayant pas été formé par mademoiselle de *Lenclos*, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison : c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des désirs; et les charmes de la société de mademoiselle de *Lenclos* avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; et enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si long-temps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala; et ce jour-là elle

avait juste soixante et dix ans. Elle ne poussa guère plus loin cette plaisanterie, et l'abbé de *Châteauneuf* resta son ami intime. Pour moi je lui fus présenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament.

L'abbé *Têtu*, qu'on appelait *Têtu tai-toi*, (pour le distinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode) homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris*, d'impromptus, de jouissances et de psaumes paraphrasés, après avoir voulu être long-temps un agréable débauché, eut l'ambition de convertir mademoiselle de *Lenclos* à sa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, et que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court risque de mourir sans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *Saint-Evremond*. L'abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres sous le nom de mademoiselle de *Lenclos*, à peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne.

Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde.

Au reste, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires sur la vie de cette philosophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de *Ninon* que de *Louis XIV*. Je souhaite que ces mémoires soient plus instructifs et plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être, &c.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE
SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES.

1771.

UN de ces plus étranges dictionnaires de parti, un de ces plus imprudens recueils d'erreurs et d'injures par A et par B, est celui d'un nommé *Paulian*, ex-jésuite, imprimé à Nîmes, chez *Gaude*, en 1770; il est intitulé : *Dictionnaire philosopho-théologique*, et il n'est assurément ni d'un philosophe, ni d'un vrai théologien; supposé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jésuites.

Sura 37, *que* DIEU *n'a ni fils ni fille;* et dans le Sura 112, DIEU *eſt le ſeul* DIEU, *l'éternel* DIEU; *il n'engendre ni n'eſt engendré, et rien ne lui reſſemble dans l'étendue des êtres.*

Il eſt bien vrai que, dans l'Alcoran, on ſe ſert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Etre ſuprême; mais jamais on ne fait deſcendre DIEU ſur la terre; jamais on ne le rabaiſſe aux fonctions humaines. Il faut que ce *Paulian* n'ait jamais lu ce livre dont il parle ſi affirmativement; il ne connaît pas plus ſon Alcoran que ſon Evangile.

L'ame eſt matière. Il n'y a pas un mot dans tout l'Alcoran qui puiſſe le moins du monde excuſer cette impoſture.

La circonciſion eſt néceſſaire. Il n'eſt pas dit un ſeul mot de la circonciſion dans tout l'Alcoran. *Mahomet* laiſſa ſubſiſter cette pratique ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial; c'était une ſuperſtition ancienne, (comme elles le ſont toutes) de préſenter aux Dieux ce qu'on avait de plus cher et de plus noble.

JESUS *eſt le meſſie.* Cette citation de l'Alcoran eſt encore très-fauſſe. JESUS eſt appelé CHRIST dans pluſieurs endroits du Koran; c'eſt un nom propre, comme chez *Tacite*, qui dit: *impellente Chriſto quodam.*

Au reſte, il faut bien obſerver qu'il y avait du temps de *Mahomet*, vers l'Arabie, quelques exemplaires des évangiles que nous ne recevions pas; comme celui de *Barnabé*, qui exiſte encore; celui des baſilidiens et des ébionites : c'eſt dans celui des baſilidiens qu'on liſait que JESUS n'avait pas été crucifié, et que DIEU l'avait ſouſtrait à la fureur de ſes ennemis. C'eſt évidemment cet évangile que *Mahomet* ſuivit, ſans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de DIEU; car il dit expreſſément, dans pluſieurs endroits, que DIEU n'a ni fils ni fille.

La béatitude dans les plus ſales voluptés. Il faut apprendre à ce *Paulian* que la jouiſſance de la vue de DIEU eſt la première récompenſe promiſe dans l'Alcoran; il eſt vrai qu'au Sura 55, il dit que le paradis, c'eſt-à-dire, le jardin, ſera compoſé de trois grands boſquets, dans l'un deſquels ſera un large baſſin d'eau céleſte, entouré de palmiers et de grenadiers. On trouvera, dit-il, dans ce lieu de délices, de belles vierges aux grands yeux noirs, des houris dont perſonne n'a jamais approché, et qui repoſent ſous de riches pavillons, couchées ſur des tapis magnifiques.

Remarquons qu'il n'y a pas, dans ce chapitre, un ſeul mot qui puiſſe alarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne ſeront connues

que par ceux qui leur feront deftinés pour époux ; ce n'eft pas-là affurément une fale volupté. Toutes les religions anciennes, qui admirent tôt ou tard la réfurrection, enfeignèrent qu'on reffufciterait avec tous fes fens; il n'était pas déraifonnable de penfer que, puifqu'on avait des fens, on aurait auffi des fenfations : c'était le fentiment des pharifiens, chez le petit peuple juif; et, s'il eft permis de comparer nos livres facrés et myftérieux aux imaginations des autres peuples, qui font tous évidemment plongés dans l'erreur, n'avons-nous pas, dans l'Apocalypfe, un exemple frappant de ce que je dis? n'y voit-on pas la belle époufe qui fe marie avec l'agneau? n'y voit-on pas la Jérufalem célefte toute bâtie d'or et de pierres précieufes? cette ville quarrée n'a-t-elle pas foixante lieues en tout fens? les maifons n'y font-elles pas de foixante lieues de haut? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux? On trouve des allégories à peu-près femblables, quoique moins fublimes, dans la plus haute antiquité.

Non-feulement ce *Paulian*, dans fon dictionnaire, calomnie les mufulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes, et les fectes, et les particuliers : c'eft affez le propre des jéfuites; ces malheureux ont pris

cette mauvaiſe habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantiſme et l'inſolence ont formé le caractère de ceux qui ont diſputé ; ils n'ont pu s'en défaire après leur diſperſion ; ils ſont comme les Juifs qui ont conſervé leurs anciennes ſuperſtitions, n'ayant plus de Jéruſalem. Nous laiſſons encore les Juifs prêter ſur gages ; et nous laiſſons aboyer les *Paulian* et les *Nouotte*.

Mais ces chiens devraient s'apercevoir qu'ils n'aboient plus que dans la rue, qu'ils ſont chaſſés de toutes les maiſons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de *Paulian* (qui le croirait ?) parle encore de la grace ſuffiſante. Il eſt vraiment bien queſtion aujourd'hui de la grace ſuffiſante qui ne ſuffit pas ! Ces ſottiſes feſaient grand bruit ſous *Louis XIV*, quand le miſérable normand *le Tellier*, natif de Vire, oſait perſécuter le cardinal de *Noailles*. Les querelles ridicules des janſéniſtes et des moliniſtes ſont oubliées aujourd'hui, comme mille autres ſectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance et de bel eſprit.

Je vous enverrai, par la première poſte, un relevé des calomnies de *Paulian* contre les bons chrétiens. (*)

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé, ce ſera pour une autre fois : *Oportet cognoſci malos.*

SUR UN ECRIT ANONYME.

A Ferney, 20 avril 1772.

Dans ce ſaint temps nous ſavons comme
On doit expier ſes délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

Une bonne ame, voulant ſeconder mes intentions, m'a envoyé par la poſte, la veille de pâque, la deux-centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait ſouvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureuſement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché eſt la jalouſie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait apercevoir que j'en ſuis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence et à m'amender.

1°. L'on m'apprend que je ſuis indignement jaloux de *Bernard Paliſſy*, qui vivait ſur la fin du ſeizième ſiècle. Il avança que le falun de Touraine n'eſt qu'un amas de coquilles, dont les lits s'amoncelèrent les uns ſur les autres pendant cinquante mille ſiècles plus ou moins,

lorſque la place où eſt la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouſe fureur ayant fait venir une caiſſe de ce falun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris inſolemment ce falun pour une eſpèce de pierre calcaire friable, pulvériſée par le temps. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe; et j'ai conclu, avec un orgueil puniſſable, que c'eſt une mine qui occupe environ deux lieues et demie. J'ai haſardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce falun ne ſe trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; et que ſi c'était un monceau de coquilles dépoſé par la mer dans une prodigieuſe ſuite de ſiècles, il y en aurait certainement ſur d'autres côtes.

C'eſt avec une eſpèce de marne qu'on fume les champs voiſins; et j'ai eu l'imprudence de dire, moi qui ſuis laboureur, que des coquilles de cinquante mille ſiècles ne me donneraient jamais du blé. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalouſie contre les Tourangeaux.

2°. Cette déteſtable jalouſie que j'ai toujours eue des ſuccès du conſul *Maillet*, m'a porté juſqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles ſur les hautes Alpes. J'avoue que

j'en ai fait chercher pendant quatre ans, et qu'on n'y en a pas trouvé une ſeule. On n'en trouve pas plus, dit-on, ſur les montagnes de l'Amérique; mais ce n'eſt pas ma faute.

3°. Je confeſſe que les pierres lenticulaires, les étoilées, les gloſſopètres, les cornes d'Ammon dont mon voiſinage eſt plein, ne m'ont jamais paru des poiſſons; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalouſie m'a fait douter auſſi que l'Océan eût produit le mont Atlas, et que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucaſe. J'ai même oſé ſoupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marſouins, dont la queue fourchue s'eſt changée viſiblement en cuiſſes et en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraiſemblance.

5°. C'eſt avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me ſers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni ourſins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir, juſqu'à préſent, que ce globe ſoit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent ſont très-fragiles, et ſurtout moi. Mais, pour peu qu'on veuille abſolument que la terre ſoit de verre, comme l'était

autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage, qui m'a toujours dominé, m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai poussé surtout ma jalousie contre l'apothicaire *Arnoud*, jusqu'à dire que ses sachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais aussi, comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences et dans les arts. J'ai toujours reconnu, graces au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'*Esprit des lois*, dans mon métier de jurisconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre, en avouant pourtant qu'il est plein d'esprit et de grandes vues, *qu'il respire l'amour des lois et de l'humanité*. J'ai même parlé très-durement de ses détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus; car, dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès, l'article *Gouvernement anglais* est de moi; et je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Montesquieu, j'ai voulu*

jeter au feu le mien. C'eſt-là le langage de l'envie la plus déteſtable.

9°. Je m'accuſe d'avoir oſé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains perſécuteurs d'*Helvétius*, et de pluſieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppreſſeurs; d'avoir ſeul bravé leur orgueil, leurs cabales et leur malice; mais d'avoir en même temps, par un eſprit de jalouſie, manifeſté une très-petite partie des opinions dans leſquelles je diffère abſolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais et l'eſtimais, c'eſt une infamie qui ne peut s'excuſer.

10°. Je me ſouviens auſſi que cette même jalouſie, qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Deſcartes* étaient mathématiquement impoſſibles; que ſa matière ſubtile, globuleuſe, cannelée, rameuſe, était une chimère; qu'il eſt faux que la lumière vienne du ſoleil à nous dans un inſtant; qu'il eſt faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature; qu'il eſt faux que les planètes ſoient des ſoleils; qu'il eſt faux que les mines de ſel et les fontaines viennent de la mer; qu'il eſt faux que le chyle devienne ſang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie, contre *Descartes*, m'emporta jusqu'à cette bassesse. Mais je confesse que je fus entraîné dans ce crime par *Aristote*, qui me fit donner une pension sur la cassette d'*Alexandre*, seule pension dont j'aie été réguliérement payé.

11°. Je dois confesser encore que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boisrobert*, *Colletet*, et autres, me firent donner beaucoup d'argent par le trésorier du cardinal de *Richelieu*, pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai persécuté la famille. Je me suis oublié jusqu'à dire que *si ce grand homme n'était pas égal à lui-même, dans Attila et dans Agésilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, et non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir supporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'est que par degrés que je me suis livré à l'envie que ce grand homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, si j'ose le dire; mais enfin les serpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaisir infernal de rire quand son nom s'est trouvé trop souvent au bout de ma plume.

Etant ainsi convenu avec mon charitable directeur de conscience, que je suis d'un

naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flatteur des gens en place*, *&c.* et les péchés avoués étant à demi pardonnés, je me flatte que cet honnête homme que je connais très-bien, fera content de ma confeffion fincère.

Je ne fuis plus jaloux, mon crime eft expié.
J'éprouve un fentiment plus doux, plus légitime ;
L'auteur d'une lettre anonyme
Me fait une grande pitié.

Mais en même temps j'avertis que voilà la première et la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des poliffons et des fous, et même aux lettres des perfonnes que je n'ai pas l'honneur de connaître; car bien que je fois très-jeune, et que je n'aie que foixante et dix-huit ans, cependant le temps eft cher; et il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque chofe.

J'ajoute encore un mot, et affez férieufement. Quoique j'aie paffé à deux reprifes quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature et du théâtre, et même les autres cabales. Je fais combien on fe paffionne pour un fyftême chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné et oublié, pour une opinion

du

du temps, qui s'évanouit, enfin pour les formes ſubſtantielles, les idées innées et l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'uniſſent pour décrier, pour injurier, pour perdre même, s'il le peuvent, quiconque n'eſt pas de leur avis. J'ai vu les emportemens et les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour meſure de la force des corps en mouvement, que la maſſe multipliée par la vîteſſe. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives et les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une meſure exacte et uniforme de tous les méridiens, et ceux qui la croyaient impoſſible et inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de St *Pâris* et des convulſionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de St *Auguſtin*. Aviez-vous quelques ſcrupules ſur les miracles du bienheureux *Régis*, jéſuite ; oſiez-vous examiner ſi un cancre avait en effet rapporté à St *Xavier* ſon crucifix tombé au fond de la mer, on vous appelait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un temps, fort court à la vérité, mais il a été, ce temps honteux et ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas ſupporter un homme qui penſait que la ſubordination eſt néceſſaire dans la ſociété, qu'un

garçon charcutier n'eſt pas égal en tout à un duc et pair, à un miniſtre d'état, à un prince; et qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne ſerait pas tout-à-fait ſortable.

Lorſqu'on fit paraître le *Syſtême de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé ſur un ſeul argument, et encore argument équivoque, livre ſtérile en bons raiſonnemens, et pernicieux par les conſéquences, mais éblouiſſant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'uſée, de nos misères; lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philoſophe d'être de l'avis de *Cicéron* et de *Platon*, et on diſait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cauſe du genre humain. Je ne doute pas que l'auteur et trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma penſée; et je leur déclare que je la dirai tant que je reſpirerai, ſans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes ſuperſtitieux.

Encore une fois, je connais l'inſenſé méchant qui, dans ſa lettre anonyme, m'oſe accuſer *de careſſer les gens en place, et d'abandonner ceux qui n'y ſont plus.* Je lui répondrai ſans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux,

et de la mer qui a formé les montagnes, et de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaiteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité, abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne subsistait qu'en France, et qui la déshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, et dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur, à trois mots par ligne, et consumer le reste de leur patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main

qui l'a faite. Je suis citoyen, et vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'Etat dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée ; qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, et qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

A UN ACADEMICIEN

DE SES AMIS.

1772.

. . . .
. . . .

SI on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de *Schovalo*, chambellan de l'impératrice de Russie, et président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de l'*épître à Ninon*, c'est apparemment par modestie ; car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce

que vous appelez *le ton de la bonne compagnie*, qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance et la correction, si inconnues à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

Monsieur de *Schovalo* fesait déjà de très-jolis vers français, quand il était chez moi, il y a quelques années; et nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques pièces fugitives de lui, très-bien travaillées.

Il se trompe en disant que *Chapelle*

A côté de Ninon frédonnait un refrain.

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de frédonner des chansons à côté de *Ninon*. Cet ivrogne, qui eut quelques saillies agréables, était son mortel ennemi, et fit contre elle des chansons assez grossières. En voici une :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si par fois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir.... *vécu*
Avec ce grand personnage.

Ce n'eſt pas-là le ſtyle de M. le comte de *Schovalo*. J'écris ſon nom comme nous le prononçons : car je ne ſaurais me faire aux doubles *W*, pour leſquels j'ai toujours eu la plus grande averſion, ainſi que pour le mot *françois*.

J'admire les gens qui m'attribuent cette *épître* : ils m'imputent de m'être donné des louanges qui ſont pardonnables à l'amitié de M. de *Schovalo*, mais qui feraient aſſurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par haſard des nouvelles à la main, n°. 25, dont l'auteur prétend que je me ſuis caché ſous le nom de M. de *Schovalo*; il pourrait dire auſſi que je me cache tous les jours ſous le nom du roi de Pruſſe, qui fait des choſes non moins étonnantes en notre langue, et ſous celui de l'impératrice de Ruſſie, qui écrit en proſe comme ſon chambellan en vers. Les fadaiſes inſipides, dont tant de petits welches nous inondent, croyant être de vrais français, ſont bien loin d'égaler les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle; c'eſt que ces petits welches n'ont que des mots dans la tête, et que ces génies du Nord penſent ſolidement.

J'emploie le double *W* pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les minces écrivains de nouvelles et d'inutilités m'imputent une *Lettre d'un eccléſiaſtique ſur les jéſuites*, et je ne ſais quel *Taureau blanc*. Je vous aſſure que je ne me mêle point des jéſuites ; je ſuis comme le pape, je les ai pour jamais abandonnés, excepté père *Adam* que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux, blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables, et avec leſquels je laboure. Il y a ſoixante ans que je ſuis un peu vexé, et je m'en conſole dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas ſegetes*. J'ai ſurtout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, et dont je me moquerai tant que j'aurai un ſouffle de vie, &c.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE
SOUS LE NOM DE M. DE MORZA, A M. ***
1772.

VOTRE *Paulian*, Monfieur, eft auffi ignoré dans Paris, que les tragédies et les comédies de l'année paffée, les oraifons funèbres faites dans ce fiècle, les almanachs des mufes, et la foule innombrable des autres fadaifes dont la preffe eft furchargée. Ce n'eft pas feulement la rage d'un fanatifme imbécille qui met la plume à la main de ces gens-là, c'eft une autre efpèce de rage, qui eft le réfultat de la misère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, et de cet orgueil fecret qui fe mêle aux fentimens les plus bas. Nous en avons un bel exemple dans cet homme nommé *Sabotier*, natif de Caftres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme fon père; il s'eft fait abbé, et vous favez ce qu'il eft devenu. Après avoir été chaffé de Touloufe et mis au cachot à Strasbourg, il fe procura, je ne fais comment, une entrée dans

la

la maiſon de M. *Helvétius ;* et la première choſe qu'il fit, après la mort de ſon bienfaiteur et de ſon maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies, intitulé *Les trois ſiècles*, ouvrage de la haine et de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités, qui eurent la baſſeſſe de s'aſſocier avec lui ; et ſavez-vous, Monſieur, quel prétexte ils inventèrent pour juſtifier cette œuvre d'iniquité? celui de défendre la religion chrétienne. C'eſt ſous ce maſque ſacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il eſt bon, Monſieur, de ſavoir quels ſont ces apôtres ; le public un jour les connaîtra tous : en attendant je vous dirai que, dans un de mes voyages, j'ai vu entre les mains de M. de *V*...... un extrait et un commentaire de *Spinoſa*, écrit tout entier de la main de ce malheureux *Sabotier*. C'eſt un in-4° de 57 pages; intitulé *Analyſe de Spinoſa*, *où l'on expoſe les cauſes et les motifs de l'incrédulité de ce philoſophe.* Le manuſcrit commence par ces mots, *Spinoſa était fils d'un juif marchand*, et finit par ceux-ci, *adieu baptiſabit.* Il eſt accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de M. l'abbé, dignes des étrennes de la Saint-Jean et des lieux honnêtes où ce ſaint homme

les a faits. Tout cela eſt écrit de la main de M. l'abbé *Sabotier*, et ſigné de lui. Des perſonnes que ce confeſſeur avait inſultées, dans ſon dictionnaire des trois ſiècles, envoyèrent ce manuſcrit à M. de *V*....., eſpérant qu'il le dénoncerait au miniſtre qui veille ſur la littérature, et qu'il obtiendrait qu'on fît de ce confeſſeur un martyr; mais M. de *V*..... n'était pas homme à deſcendre à une telle vengeance; et celui qui avait tiré l'abbé *Desfontaines* de bicêtre, ne pouvait s'avilir juſqu'à perſécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaiſſez, Monſieur, la fameuſe réponſe de *Desfontaines* à M. le comte d'*Argenſon*: *Monſeigneur, il faut que je vive.* Il faut que l'abbé *Sabotier* vive auſſi : mais je conſeillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures, ſoit contre les beaux arts, ſoit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du Pauvre diable.

Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus ſoi-diſant beaux eſprits,
Qui, diſſertant ſur les pièces nouvelles,
En ſont encor de plus ſifflables qu'elles;

Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés ;
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire ;
Peuple croté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie ;
J'eſtime plus celle qui, dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient, de ma chauſſure,
Prendre à genoux la forme et la figure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons, &c.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 avril 1772.

VOUS prêtez de belles ailes à ce Mercure qui n'était pas même galant du temps de *Viſé*, et qui devient, grace à vos ſoins, un monument de goût, de raiſon et de génie.

Votre diſſertation ſur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte et l'exemple. C'eſt ce que j'avais conſeillé il y a long-temps aux journaliſtes ; mais peut-on conſeiller d'avoir du

talent? Vos traductions d'*Horace* et de *Pindare* prouvent bien qu'il faut être poëte pour les traduire. M. de *Chabanon* était très-capable de nous donner *Pindare* en vers français; et s'il ne l'a pas fait, c'eſt qu'il travaillait pour une ſociété littéraire, plus occupée de la connaiſſance de la langue grecque et des anciens uſages, que de notre poëſie.

Je penſe qu'on ne chanta les odes de *Pindare* qu'une fois, et encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'*Hiéron*, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait ſouvent à table les chanſons d'*Anacréon* et quelques-unes d'*Horace* : une ode, après tout, eſt une chanſon; c'eſt un des attributs de la joie. Nous avons, dans notre langue, des couplets ſans nombre qui valent bien ceux des Grecs, et qu'*Anacréon* aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-juſtement.

Toute la France, du temps de notre adorable *Henri IV*, chantait, *Charmante Gabrielle*; et je doute que, dans toutes les odes grecques, on trouve un meilleur couplet que le ſecond de cette chanſon fameuſe :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaiſon ; mais j'ai de fortes raiſons pour croire que la muſique grecque était auſſi ſimple que la nôtre l'a été, et qu'elle reſſemblait un peu à nos noëls et à quelques airs de notre chant grégorien : ce qui me le fait croire, c'eſt que le pape *Grégoire*, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, et qu'il ſubſtitua la muſique de ſa patrie au hurlement des occidentaux.

A l'égard des chanſons pindariques, j'ai vu avec plaiſir, dans un eſſai de ſupplément à l'entrepriſe immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux ſublimes de *Quinault*, qui ont toute la force de *Pindare*, en conſervant toujours cet heureux naturel qui caractériſe le phénix de la poëſie chantante, comme l'appelle *la Bruyère*.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante ;
Les ſuperbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante ;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante ;

Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation, qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images et d'harmonie. Je ne ſais s'il eſt poſſible de pouſſer plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière ſcène d'Armide; et je penſe qu'on ne trouvera, dans aucun poëte grec, rien d'auſſi attachant, d'auſſi animé, d'auſſi pittoreſque, que ce dernier morceau d'Armide, et que le quatrième acte de Roland.

Non-ſeulement la lecture d'une ode me paraît un peu inſipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les ſens; mais je donnerais, pour ce quatrième acte de *Quinault*, toutes les ſatires de *Boileau*, injuſte ennemi de cet homme unique en ſon genre, qui contribua comme *Boileau* à la gloire du grand ſiècle, et qui ſavait apprécier les ſombres beautés de ſon ennemi, tandis que *Boileau* ne ſavait pas rendre juſtice aux ſiennes.

Je reviens à nos odes : elles ſont des ſtances, et rien de plus; elles peuvent amuſer un lecteur quand il y a de l'eſprit et des

vérités : par exemple, je vous prie d'apprécier cette ſtance de *la Motte*.

Les champs de Pharſale et d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un et l'autre digne modèle
Que ſe propoſent les grands cœurs ;
Mais le ſuccès a fait leur gloire ;
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Dites-moi, ſi vous connaiſſez rien de plus vrai, de plus digne d'être ſenti par un roi et par un philoſophe ? *Pindare* ne parlait pas ainſi à cet *Hiéron*, qui lui donna pour ſes louanges cinq talens, évalués du temps du grand *Colbert*, à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode, ou plutôt la grande hymne d'*Horace*, pour les jeux ſéculaires, eſt belle dans un goût tout différent. Le poëte y chante *Jupiter*, le ſoleil, la lune, la déeſſe des accouchemens, Troye, *Achille*, *Enée*, &c. Cependant il n'y a point de galimatias ; vous n'y voyez point cet entaſſement d'images giganteſques, jetées au haſard, incohérentes,

fauſſes, puériles par leur enflure même, et qui ſont cent fois répétées ſans choix et ſans raiſon ; ce n'eſt pas à *Pindare* que j'adreſſe ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, et même très-bien imité *Horace* et *Pindare*; et après avoir rendu, au très-eſtimable M. de *Chabanon*, la juſtice que mérite ſa proſe noble et harmonieuſe, qui paraît ſi facile, malgré le travail le plus pénible, vous avez rendu une autre eſpèce de juſtice. Vous avez examiné, avec autant de goût et de fineſſe que de ſageſſe et d'honnêteté, je ne ſais quelle ſatire un peu groſſière, intitulée *Epître de Boileau*. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, et dont vous faites une critique très-judicieuſe. Je vois que pluſieurs perſonnes d'un rare mérite, ſont attaquées dans cette ſatire, meſſieurs de *Saint-Lambert*, de *Lille*, *Saurin*, *Marmontel*, *Thomas*, *du Belloi*; et vous-même, Monſieur, vous paraiſſez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'aviſe de dire à tous ceux qui ſoutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature françaiſe.

Comment ſerait reçu un écolier qui viendrait ſe préſenter dans une académie le jour de la diſtribution des prix, et qui dirait à la porte : Meſſieurs, je viens vous prouver

que vous êtes les plus méprifables des gens de lettres ? Il faudrait commencer par être très-eftimable pour ofer tenir un tel difcours, et alors on ne le tiendrait pas.

Lorfque la raifon, les talens, les mœurs, de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il fentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un fatirique qui ne couvre pas, par des talens éminens, ce vice né de l'orgueil et de la baffeffe, croupit toute fa vie dans l'opprobre; qu'on le hait fans le craindre, qu'on le méprife fans qu'il faffe pitié ; que toutes les portes de la fortune et de la confidération lui font fermées ; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infame, font les premiers à l'abandonner ; et que les hommes méchans, qui inftruifent un chien à mordre, ne fe chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut fe permettre un peu de fatire, ce n'eft, ce me femble, que quand on eft attaqué. *Corneille*, vilipendé par *Scudéri*, daigna faire un mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. *Fontenelle*, honni par *Racine* et par *Boileau*, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défenfive ; il y a eu des rois qui ne s'en font pas tenus à cette guerre de néceffité.

Pour vous, Monſieur, il me ſemble que vous ſoutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux; vous reſſemblez à ces braves généraux qui traitent leurs priſonniers avec politeſſe, et qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires ſont l'opprobre d'une nation.

C'eſt une choſe plaiſante à conſidérer que tous ces bas ſatiriques qui oſent avoir de l'orgueil : en voici un qui reproche cent erreurs hiſtoriques à un homme qui a étudié l'hiſtoire toute ſa vie. Il n'eſt pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première race aient eu pluſieurs femmes à la fois; il n'eſt pas vrai que *Conſtantin* ait fait mourir ſon beau-père, ſon beau-frère, ſon neveu, ſa femme et ſon fils; il eſt vrai que l'empereur *Julien*, qui n'était point philoſophe, immola une femme et pluſieurs enfans à la lune, dans le temple de Carrès; car *Théodoret* l'a dit, et c'était un ſecret ſûr pour battre les Perſes, que de pendre une femme par les cheveux, et de lui arracher le cœur. Il n'eſt pas vrai que jamais un laïque ait confeſſé un laïque; témoin le ſire de *Joinville*, qui dit avoir confeſſé et abſout le connétable de Chypre, ſelon qu'il en avait le droit, et témoin St *Thomas* qui dit expreſſément : La confeſſion à un laïque n'eſt

pas sacrement; mais elle est comme sacrement. *Confessio, ex defectu sacerdotis laïco, est sacramentalis quodammodo.* (Tome II, page 255.) Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses; car *Fleuri*, dans son Histoire ecclésiastique, dit qu'au treizième siècle les abbesses, en Espagne, confessaient les religieuses et prêchaient, (Tome XVI, page 246;) car ce droit fut établi par la règle de St *Basile*, (Tome II, page 453;) car il fut long-temps en usage dans l'Eglise latine, (*Martenne*, tome II, page 39.) Il n'est pas vrai que la Saint-Barthelemi fut préméditée; car tous les historiens, à commencer par le respectable de *Thou*, conviennent qu'elle le fut. Il est vrai que la pucelle d'Orléans fut inspirée; car *Monstrelet*, contemporain, dit expressément le contraire : donc vous êtes un ennemi de DIEU et de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre sur les faits et jamais sur le goût, il fait encore un gros livre pour sauver son amour propre, et pour dire que, s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, Monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets; mais ne vous lassez pas de combattre en faveur du bon goût : avancez hardiment dans cette

épineuſe carrière des lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous ſavez que les ſerpens ſont ſur la route, mais qu'au bout eſt le temple de la gloire. Ce n'eſt point l'amitié qui m'a dicté cette lettre; c'eſt la vérité : mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, et avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

A U M E M E.

Juillet *ou* auguſte 1772.

Vous n'êtes pas, Monſieur, le ſeul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu, de tout temps, des pères putatifs d'enfans qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'*Hannetaire*, homme de lettres et de mérite, retiré depuis long-temps à Bruxelles, ſe plaint à moi, par ſa lettre du 6 juin, qu'on ait imprimé ſous mon nom une épître en vers qu'il revendique. Elle commence ainſi :

En vain, en quittant ton ſéjour,
Cher ami, j'abjurai la rime;
La même ardeur encor m'anime
Et ſemble augmenter chaque jour.

Il eſt juſte que je lui rende ſon bien dont il doit être jaloux. Je ne puis choiſir de dépôt plus convenable que celui du Mercure, pour y conſigner ma déclaration authentique, que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuſe; qu'on m'a fait trop d'honneur; et que je n'ai jamais vu cet ouvrage, ni M. de *M....* auquel il eſt adreſſé, ni le recueil où il eſt imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans l'Année littéraire. C'eſt ainſi que je reſtituai fidèlement, dans les journaux, des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marſeille. Je proteſtai, avec candeur, que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme, à la longue, la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les reſtitue à leurs propriétaires, dès que j'en ſuis informé.

Il eſt vrai que ces grands honneurs, que les libraires et les curieux nous font quelquefois à vous et à moi, ont leurs petits inconvéniens. Il n'y a pas long-temps qu'un homme, qui prend le titre d'avocat, et qui divertit le bareau, eut la bonté de faire mon teſtament et de l'imprimer. Pluſieurs perſonnes, dans nos provinces, et dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de

moi; mais comme je me ſuis toujours déclaré contre les teſtamens attribués aux cardinaux de *Richelieu*, de *Mazarin* et d'*Albéroni*, contre ceux qui ont couru ſous les noms des miniſtres d'Etat, *Louvois* et *Colbert*, et du maréchal de *Belliſle*, il eſt bien juſte que je m'élève auſſi contre le mien, quoique je ſois fort loin d'être miniſtre. Je reſtitue donc à M. *Marchand*, avocat en parlement, mes dernières volontés qui ne ſont qu'à lui; et je le ſupplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration comme mon codicille.

En attendant que je le faſſe mon exécuteur-teſtamentaire, je dois, pendant que je ſuis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées ſous mon nom, où il n'y a pas le ſens commun, ne ſont pourtant pas de moi.

Je ſaiſis cette occaſion pour apprendre à cinq ou ſix lecteurs, qui ne s'en ſoucient guère, que l'article *Meſſie*, imprimé dans le grand dictionnaire encyclopédique, et dans pluſieurs autres recueils, n'eſt pas mon ouvrage, mais celui de M. *Polier de Bottens*, qui jouit d'une dignité eccléſiaſtique dans une ville célèbre, et dont la piété, la ſcience et l'éloquence ſont aſſez connues. On m'a envoyé depuis peu ſon manuſcrit, qui eſt tout entier de ſa main.

Il eſt bon d'obſerver que, lorſqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, pluſieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement ; mais, quand ils ſurent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'admirèrent. C'eſt ainſi qu'on juge aſſez ſouvent, et on ne ſe corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, et même à répéter, je vous ramentevrai qu'un jour les beaux eſprits du royaume, et c'étaient le prince de *Vendôme*, le chevalier de *Bouillon*, l'abbé de *Chaulieu*, l'abbé de *Buſſi*, qui avait plus d'eſprit que ſon père, et pluſieurs élèves de *Bachaumont*, de *Chapelle*, et de la célèbre *Ninon*, diſaient à ſouper tout le mal poſſible de *la Motte-Houdart*. Les fables de *la Motte* venaient de paraître : on les traitait avec le plus grand mépris ; on aſſurait qu'il lui était impoſſible d'approcher des plus médiocres fables de *la Fontaine*. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même *la Fontaine*, et de pluſieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en citai une ; ils furent en extaſe ; ils ſe récriaient. Jamais *la Motte* n'aura ce ſtyle, diſaient-ils : quelle fineſſe et quelle grace ! on reconnaît *la Fontaine* à chaque mot. La fable était de *la Motte*.

Paſſe encore, lorſqu'on ne ſe trompe que ſur de telles fables ; mais lorſque le préjugé,

l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux ; lorſque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puiſſans du ſiècle ; lorſque la perſécution eſt le fruit de cette calomnie : alors que faut-il faire ? cultiver ſon jardin comme *Candide*.

LETTRE

SUR LA PRETENDUE COMETE.

A Grenoble, ce 17 mai 1773.

QUELQUES Pariſiens, qui ne ſont pas philoſophes, et qui, ſi on les en croit, n'auront pas le temps de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, et que ce ſerait infailliblement pour le 20 du mois de mai où nous ſommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, et le réduire en poudre impalpable, ſelon une certaine prédiction de l'académie des ſciences qui n'a point été faite.

Rien n'eſt plus probable que cet événement. Car *Jacques Bernouilli*, dans ſon traité de la comète, prédit expreſſément que la

fameuſe

fameuſe comète de 1680 reviendrait avec un terrible fracas, le 17 mars 1719 ; il nous aſſura qu'à la vérité ſa perruque ne ſignifierait rien de mauvais, mais que ſa queue ſerait un ſigne infaillible de la colère du ciel. Si *Jacques Bernouilli* ſe trompa, ce n'eſt peut-être que de cinquante-quatre ans et trois jours.

Or, une erreur auſſi peu conſidérable étant regardée comme nulle dans l'immenſité des ſiècles par tous les géomètres, il eſt clair que rien n'eſt plus raiſonnable que d'eſpérer la fin du monde pour le 20 du préſent mois de mai 1773, ou dans quelqu'autre année. Si la choſe n'arrive pas ; ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raiſon de ſe moquer de M. *Triſſotin*, tout *Triſſotin* qu'il eſt, lorſqu'il vient dire à madame *Philaminte* :

Nous l'avons cette nuit, Madame, échappé belle :
Un monde auprès de nous en paſſant tout du long,
Eſt chu tout au travers de notre tourbillon :
Et s'il eût, en paſſant, rencontré notre terre,
Elle eût été briſée en morceaux comme verre.

Une comète peut, à toute force, rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir ; mais alors qu'arrivera-t-il ? ou cette

comète aura une force égale à celle de la terre, ou plus grande, ou plus petite. Si égale, nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera, la réaction étant égale à l'action ; si plus grande, elle nous entraînera avec elle ; si plus petite, nous l'entraînerons.

Ce grand événement peut s'arranger de mille manières, et personne ne peut affirmer que la terre et les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution, par l'embarras d'une comète rencontrée dans leur chemin.

Le grand *Newton* nous a donné de plus fortes alarmes que M. *Trissotin ;* car il a prétendu que la comète de 1680, s'étant approchée du soleil à la distance d'un demi-diamètre de cet astre, dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embrasé ; M. *le Monnier* dit trois mille. Mais, supposons que cette comète eût été de fer, pourquoi aurait-elle acquis, à cent cinquante mille lieues du soleil, une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges ? Les solides, comme les fluides, ont chacun leur dernier degré de chaleur qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage ; l'huile de même, les métaux de même. Le fer, le cuivre, qui coulent dans nos forges

en fleuves de feu, ne m'embrafent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge eft le même que celui du foleil. Cet aftre étant plus grand embrafera les corps plus vîte ; mais il ne les embrafera pas avec une plus grande intenfité que celle qu'ils peuvent fouffrir.

Newton, dans fon calcul, a fuppofé que l'embrafement du fer pourrait augmenter, et a calculé fuivant cette hypothèfe. Mais comment un corps, quel qu'il foit, paffant rapidement à cent cinquante mille lieues du foleil, peut-il s'embrafer deux mille fois plus que le fer qui eft pénétré de feu dans une fournaife ardente, et qui eft parvenu à fon dernier degré de chaleur ? Il femble que *Newton* pouvait réferver cette aventure de l'inflammation pour fon commentaire de l'Apocalypfe.

Quant au retour des mêmes comètes, c'eft une opinion très-raifonnable ; mais elle n'eft pas démontrée. Elle eft fi peu démontrée, qu'excepté M. *Clairaut*, tous ceux qui ont prédit leur apparition, ont été pris pour dupes.

Il eft beau, fans doute, d'en favoir affez pour fe tromper ainfi ; mais attendons encore quelques milliers de fiècles pour avoir la démonftration.

Nous ſommes parvenus lentement à connaître quelque choſe de la nature ; la poſtérité achevera le reſte lentement.

On prétend que les anciens ſavaient, comme nous, que les comètes ſont des planètes qui ont un cours régulier autour du ſoleil ; et on cite en preuve des *Pythagore*, des *Philolaüs*, des *Sénèque*, des *Plutarque*, &c. &c.

Oui, ils le ſavaient d'une ſcience confuſe, incertaine, qui n'était point une ſcience ; ils connaiſſaient la circulation des comètes, comme *Hippocrate* connaiſſait la circulation du ſang, ſans l'avoir définie, ſans l'avoir prouvée, ſans l'avoir enſeignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enſeignât méthodiquement la courſe de la terre, des autres planètes, et des comètes, autour du ſoleil dans leurs orbites ; c'était un ſoupçon jeté au haſard, une idée philoſophique tombée dans quelques têtes, et non developpée. C'eſt à peu-près ainſi que *Bacon* avait annoncé une gravitation, une attraction univerſelle ; les vrais inventeurs ſont ceux qui prouvent.

M. *le Monnier*, dans ſes *Inſtitutions aſtronomiques*, a raiſon de citer *Sénèque* le philoſophe, qui dit : *non exiſtimo cometem ſubitaneum eſſe ignem, ſed inter opera æterna naturæ.* Je ne crois pas les comètes des feux ſubitement

allumés, mais des ouvrages éternels de la nature.

Il faut louer, honorer *Sénèque* d'avoir deviné que le temps viendrait où la postérité serait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posteri tam aperta nos nescisse mirabuntur.* Mais cela même prouve que de son temps on n'en savait rien.

C'était le fort des *Sénèque* de prédire l'avenir, par de simples conjectures, d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. *Sénèque le tragique* prédit ainsi, dans un chœur de son Thieste, la découverte d'un nouveau monde. Mais si on voulait en inférer que *Sénèque* doit partager avec le Génois *Colombo* la gloire de la découverte, on serait non-seulement injuste, on serait ridicule.

Nous ne trouverons point dans *Plutarque* de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité, que dans *Sénèque*. *Quelques* (*a*) *pythagoriciens*, dit-il, *pensent qu'une comète est un astre qui ne se montre qu'après un certain temps. D'autres assurent qu'une comète n'est qu'un effet de la vision, comme les apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxagore et Démocrite disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière*

(*a*) Des opinions des philosophes, liv. XIII.

ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, &c.

Or je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, et le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes ?

L'opinion du peuple de Paris, qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de *Plutarque :* mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-temps que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. *Jupiter* lui-même dit, dès le premier livre des *Métamorphoses*, que le monde doit périr par le feu.

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, corruptaque regia cœli,
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Mais *Jupiter* ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis *Jupiter* jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent. On sait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots : *la fin du monde étant proche*, *et moi*, N.... *ne voulant pas être rangé parmi les boucs*, *je donne pour le remède*

de mon ame, *&c. &c.* mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le *Jacq Pudding*, qui prédit à Londres, en 1756, un tremblement de terre, et la destruction de la ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti, et cependant le peuple épouvanté sortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déserteront pas leur ville, le 20 mai; ils feront des chansons, et on jouera la comète à la fin du monde à l'opéra comique, &c. &c.

A M***

SUR LES ANECDOTES.

1774.

C'EST un petit mal, il est vrai, Monsieur, qu'on ait attribué au pape *Ganganelli* et à la reine *Christine*, des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-temps que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On y doit être accoutumé depuis que le grave historien *Flavien Josephe* nous a certifié qu'on voyait encore de son temps un

bel écrit du fils de *Seth*, c'eſt-à-dire, d'un propre petit-fils d'*Adam*, ſur l'aſtrologie; qu'une partie de ce livre était gravée ſur une colonne de pierre, pour réſiſter à l'eau, quand le genre humain périrait par le déluge; et l'autre partie ſur une colonne de brique, pour réſiſter au feu, quand l'incendie univerſel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les menſonges par écrit. Je crois que c'eſt l'abbé de *Tilladet* qui diſait : *Dès qu'une choſe eſt imprimée, pariez, ſans l'avoir lue, qu'elle n'eſt pas vraie; je ſerai toujours de moitié avec vous, et ma fortune eſt faite.* Que voulez-vous en effet qu'on penſe de tous ces libelles ſans nombre, de ces ana, de ces ſatires de la cour, qui amuſent et fatiguent la France, depuis le temps de la ligue juſqu'à la fronde, et depuis la fronde juſqu'à nos jours?

C'eſt encore pis chez nos voiſins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un *Mathuſalem*, qui paſſerait toute ſa vie à lire, n'aurait pas le temps de parcourir la centième partie de ces ſottiſes. Elles tombent toutes dans le mépris, mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui raſſemblent ces vieux fatras, et qui croient avoir des monumens de l'hiſtoire; comme on voit des gens qui ont des cabinets de

papillons

papillons et de chenilles, et qui ſe croient des *Plines*.

De quels faits peut-on être un peu inſtruit dans l'hiſtoire de ce monde ? des grands événemens publics que perſonne n'a jamais conteſtés. *Céſar* a été vainqueur à Pharſale, et aſſaſſiné dans le ſénat. *Mahomet II* a pris Conſtantinople. Une partie des citoyens de Paris a maſſacré l'autre dans la nuit de la Saint-Barthelemi. On ne peut en douter ; mais qui peut pénétrer les détails ? On aperçoit de loin la couleur dominante ; les nuances échappent néceſſairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit *Tacite*, parce que ſon ſtyle vous plaît et vous ſubjugue ? Mais de ce qu'on ſait plaire, il ne s'enſuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin, et vous aimez un auteur plus malin que vous. *Tacite* a beau nous dire, au commencement de ſon hiſtoire, qu'il faut éviter l'adulation et la ſatire, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle ; je lui répondrais : Vous les haïſſez, parce que vous êtes né romain, et qu'ils ont été ſouverains ; vous vouliez les faire haïr du genre humain dans leurs actions les plus indifférentes. Je ne veux juſtifier *Domitien* envers vous ni envers perſonne ; mais pourquoi ſemblez-vous faire un crime à cet empereur,

d'avoir envoyé de fréquens courriers s'informer de la ſanté d'*Agricola*, votre beau-père, dans ſa dernière maladie ? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous ſemble-t-elle qu'un déſir ſecret de ſe réjouir plus tôt de la mort d'*Agricola ?* Je pourrais oppoſer au portrait affreux que vous faites de *Tibère*, et aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le juif *Philon*, plus ennemi encore que vous des empereurs romains ; je pourrais même, en abhorrant *Néron* autant que vous le déteſtez, vous embarraſſer ſur le projet long-temps ſuivi de tuer ſa mère *Agrippine*, et ſur la trirème inventée pour la noyer. Je vous expoſerais mes doutes ſur l'inceſte, dans lequel cette *Agrippine* voulait engager ſon fils, dans le temps même que *Néron* ſe diſpoſait à l'aſſaſſiner ; mais je ne ſuis pas aſſez hardi pour ôter un crime à *Néron*, et pour diſputer contre *Tacite.*

Il me ſuffit, Monſieur, de vous dire que ſi on peut former tant de doutes ſur l'hiſtoire des premiers empereurs romains, ſi bien écrite par tant de contemporains illuſtres, on doit, à plus forte raiſon, ſe défier de tout ce que des barbares ſans lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares et plus ignorans qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps et de l'ame, a fait le tour du monde, et l'a gouverné.

A M. ROSSET,

MAITRE DES COMPTES,

Auteur d'un Poëme sur l'agriculture, dédié au roi.

A Ferney, le 22 avril 1774.

MONSIEUR,

Vous pardonnerez, sans doute, à mon grand âge et à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plutôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu, avec beaucoup d'attention, votre poëme sur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile et l'agréable, la variété nécessaire, et la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, et certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que, dans votre premier chant, vous adoptiez la méthode de M. *Tull*, anglais, de ſemer par planches. Pluſieurs de nos français (que vous appelez toujours françois, et que par conſéquent vous n'avez jamais oſé mettre au bout d'un vers) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous aſſurer qu'elle eſt déteſtable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été long-temps loué dans les journaux, et qui était cultivateur par titres, ſe ruinait à ſemer par planches, et était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que ſon nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu ſeulement produire un peu d'herbe groſſière; mais je ne conſeillerai à perſonne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux ſeuls ſont aſſez riches pour ſuffire à ces frais immenſes, et pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illuſtre et reſpectable M. de *Saint-Lambert*, que vous avouez être diſtingué par ſes talens, a dit très-juſtement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, et non pour ceux qui les cultivent; que les Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun uſage aux payſans; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers*

ſur leur métier, eſt un ouvrage inutile; mais qu'il ſera utile à jamais d'inſpirer à ceux que les lois élèvent au-deſſus des cultivateurs, la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens eſtimables.

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur; ſoyez sûr que, ſi je liſais aux payſans de mes villages les Oeuvres et les Jours d'*Héſiode*, les Géorgiques de *Virgile* et les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conſcience obligé de leur faire reſtitution, ſi je les invitais à cultiver la terre en Suiſſe, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de *Virgile* feront toujours les délices des gens de lettres; non pas à cauſe de ſes préceptes, qui ſont, pour la plupart, les vaines répétitions des préjugés les plus groſſiers; non pas à cauſe des impertinentes louanges et de l'infame idolâtrie qu'il prodigue au triumvir *Octave*; mais à cauſe de ſes admirables épiſodes, de ſa belle deſcription de l'Italie, de ce morceau ſi charmant de poëſie et de philoſophie, qui commence par ces vers:

O fortunatos nimiùm, &c.

à cauſe de ſa terrible et touchante deſcription de la peſte; enfin à cauſe de l'épiſode d'*Orphée*.

Voilà pourquoi M. de *Saint-Lambert* donne aux Géorgiques l'épithète de charmantes, que vous femblez condamner.

J'aurais mauvaife grâce, Monfieur, de me plaindre que vous avez été plus févère envers moi qu'envers M. de *Saint-Lambert*. Vous me reprochez d'avoir dit, dans mon difcours, à l'académie, qu'on ne pouvait faire des *Géorgiques* en français. J'ai dit qu'on ne l'ofait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me fuis plaint de la timidité des auteurs, et non pas de leur impuiffance. J'ai dit en propres mots qu'on avait refferré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; et il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurfeur.

Il me femble que vous en voulez auffi à la poëfie dramatique, quand vous dites *que la profe a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poëfie de notre théâtre; et que quand Corneille mit au jour fes chefs-d'œuvre, Balzac et Péliffon avaient écrit, et Pafcal écrivait.*

Premièrement on ne peut compter *Balzac*, cet écrivain de phrafes ampoulées, qui changea le naturel du ftyle épiftolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de *Péliffon*, il n'avait rien fait avant le Cid et Cinna.

Les lettres provinciales de *Pascal* ne parurent qu'en 1654, et la tragedie de *Cinna*, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, Monsieur, que c'est *Corneille* qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poësie. J'aimerais autant que M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Condorcet* rabaissassent les mathématiques : que chacun jouisse de sa gloire. Celle de M. de *Saint-Lambert* est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux ; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts, autant que l'intérêt de l'Etat peut le permettre. Il a orné son poëme d'épisodes très-agréables. Il a écrit avec sensibilité et avec imagination.

Vous avez joint, Monsieur, l'exactitude aux ornemens ; vous avez lutté, à tout moment, contre les difficultés de la langue, et vous les avez vaincues. M. de *Saint-Lambert* a chanté la nature qu'il aime, et vous avez écrit pour le roi. *La Fontaine* a dit :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;
Les Dieux, sa maîtresse, et son roi.
Esope le disait ; j'y souscris quant à moi.

Esope n'a jamais rien dit de cela ; mais qu'importe ?

A MM. LES EDITEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS,

Ouvrage périodique.

15 auguste 1775.

Vous rendez un vrai service, Messieurs, à la littérature, en fesant connaître les romans; et on a une vraie obligation à M. le marquis de *Paulmy* de vouloir bien ouvrir sa bibliothèque à ceux qui veulent nous instruire dans un genre qui a précédé celui de l'histoire. Tout est roman dans nos premiers livres; *Hérodote*, *Diodore* de Sicile, commencent tous leurs récits par des romans. L'Iliade est-elle autre chose qu'un beau roman en vers hexamètres? et les amours d'*Enée* et de *Didon*, dans *Virgile*, ne sont-ils pas un roman admirable?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils sont, pour de simples ouvrages d'imagination, vous aurez une assez belle carrière à parcourir. On voit dans presque tous les anciens ouvrages de

cette espèce, un tableau fidèle des mœurs du temps. Les faits sont faux, mais la peinture est vraie ; et c'est par-là que les anciens romans sont précieux. Il y a surtout des usages qu'on ne trouve que dans ces anciens monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au public m'ont paru très-intéressans. Vous avez bien fait de mettre *Pétrone* à la tête des plus singuliers romans de l'antiquité ; c'est-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers césars, surtout celles de la bourgeoisie qui forme par-tout le plus grand nombre. Le *Turcaret* de notre *le Sage* n'approche pas de *Trimalcion :* ce sont l'un et l'autre deux financiers ridicules ; mais l'un est un impertinent de la capitale du monde, et l'autre n'est qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraissez pas persuadés que cette satire bourgeoise soit l'ouvrage que le consul *Caïus Petronius* envoya à l'empereur *Néron*, avant de mourir, par ordre de ce tyran. Vous savez que l'auteur de la satire que nous avons s'intitule *Titus Petronius ;* mais ce qui est bien plus différent encore, c'est la bassesse et la grossièreté des personnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la cour d'un empereur : il y a plus loin de *Trimalcion* à *Néron*, que de *Gilles* à *Louis XIV*.

Si on veut lire l'article *Pétrone* dans le *Dictionnaire philoſophique*, on y verra des preuves évidentes de la mépriſe où ſont tombés tous les commentateurs qui ont pris l'imbécille *Trimalcion* pour l'empereur *Néron*, ſa dégoûtante femme pour l'impératrice *Poppea*, et des diſcours inſupportables de valets ivres pour de fines plaiſanteries de la cour. Il eſt auſſi ridicule d'attribuer ce roman à un conſul, que d'imputer au cardinal de *Richelieu* un prétendu teſtament politique, dans lequel la vérité et la raiſon ſont inſultées preſqu'à chaque ligne.

L'Ane d'or d'*Apulée* eſt encore plus curieux que la ſatire de *Pétrone*. Il fait voir que la terre entière retentiſſait, dans ces temps-là, de ſortiléges, de métamorphoſes, et de myſtères ſacrés.

Les romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaiſon ni avec *Apulée* et *Pétrone*, ni avec les anciens romans grecs, tels que la Cyropédie de *Xénophon*; mais on peut toujours tirer quelques connaiſſances des mœurs et des uſages de notre onzième ſiècle juſqu'au quinzième, par la lecture de ces romans mêmes.

On a judicieuſement remarqué que *la Fontaine* a tiré la plupart de ſes contes des

romanciers du quinzième et du ſeizième ſiècle; et parmi ces contes mêmes, il y en a pluſieurs qui ſe perdent dans la plus haute antiquité, et dont on retrouve des traces dans *Aulugelle* et dans *Athénée*. Il ne faut pas croire que *la Fontaine* ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'anneau d'*Hans-Carvel* dans *Rabelais*; *Rabelais* l'avait pris dans l'*Arioſte*; et l'*Arioſte* avoue que c'était un conte très-ancien: mais ni *la Fontaine* ni *Rabelais* n'ont rendu ce conte auſſi vraiſemblable ni auſſi plaiſant qu'il l'eſt dans l'*Arioſte*.

Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
Che di pinger il diavol' ſolea
Con bel viſo, begli occhi, e belle chiome.
Nè piè d'augel nè corna gli facea,
Nè facea ſi legiadro nè ſi adorno
L'angel da Dio mandato in Galilea.
Il diavolo reputandoſi a gran ſcorno
S'ei foſſe in corteſia da coſtui vinto,
Gli apparve in ſogno un poco inanzi il giorno,
E gli diſſe in parlar breve e ſuccinto,
Chi egli era, e che venia per render merto
Dell'averlo ſi bel ſempre dipinto.

C'eſt ainſi que la fable des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, et qui

ne veulent point redevenir hommes, eſt entièrement imitée de l'Ane d'or de *Machiavel*, et ne lui eſt pas ſupérieure, quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne fais pas pourquoi il eſt dit, dans le ſecond volume de la bibliothèque des romans, page 103, que le *pâté d'anguilles* eſt dans *la Fontaine* un modèle de l'*art de conter*. On en donne pour preuve ces vers-ci :

Hé quoi ! toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerais mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moi prendre un peu du vôtre ;
Pain de par Dieu ou de par l'autre.
Au diable ces pâtés maudits !
Ils me ſuivront en paradis,
Et par-deçà, Dieu me pardonne.

Je crois ſentir, comme un autre, toutes les grâces naïves de *la Fontaine ;* mais je vous avoue que je ne les aperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume ſi je recherchais les plus anciennes origines des romans, des contes et des fables ; je les retrouverais peut-être chez les premiers Brachmanes, et chez les premiers Perſans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous, qui eſt celle des arbres qui veulent ſe choiſir un roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches, je finis par vous remercier de vos deux premiers volumes; je vous attends au charmant roman du Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens que je vous dois, Meſſieurs, votre, &c.

A M. LE COMTE DE TRESSAN,

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

22 mars 1775.

Je viens de recevoir, Monſieur, l'épître de votre prétendu chevalier de *Morton*, qui eſt auſſi inconnu de moi et de Genève que ſes vers, quoique le titre porte, imprimé à Genève. Je vois bien que cette brochure eſt de quelqu'un qui me fait l'honneur de vouloir imiter mon ſtyle, et qui ſe cache ſous ma chétive bannière. C'eſt un homme cependant qui a beaucoup d'eſprit, et même de talent.

Mais, comment avez-vous pu imaginer un moment que cette épître fût de moi? Comment aurais-je pu vous parler des ſoupers de l'*Epicure*

Staniſlas, qui ne ſoupait jamais, et qui laiſſa long-temps ſa petite cour ſans ſouper? Perſonne, vous le ſavez, ne reſſemblait moins à *Epicure*. M. le chevalier vous dit que ces ſoupers *pullulaient* dans les cours de l'Europe; car *ils pullulaient* ne peut ſe rapporter qu'aux ſoupers prétendus; à moins que ce mot ne ſe rapporte à vos vers dont l'auteur parle plus haut. Si jamais vous rencontrez le chevalier de *Morton*, dites-lui qu'il faut écrire avec netteté, et bien ſavoir le français avant de faire des vers dans notre langue. Avertiſſez-le que ni ſes vers, ni ſes ſoupers ne pullulent. Perſuadez-le bien que *des feux follets d'un inſtinct perverti dont on eſt fier*, forment le galimatias le plus abſurde.

Que veut dire, *déchirer l'enveloppe des infiniment petits?* Comment *diſſeque*-t-on un amas de fourmis? qu'eſt-ce qu'un *critique à la toiſe?* qu'eſt-ce qu'un homme qui *monte* un microſcope, et qui le vers ſuivant *monte* ſur des tréteaux? Pouvez-vous ſupporter ces vers?

En vain au capitole un pontife ennemi
Sonnerait le tocſin de Saint-Barthelemi.
Louis voulut régner; il ne ſe trompa guères:
Un prince avec les arts mène un peuple en liſières.

N'avez-vous pas ſenti l'incorrection qui défigure continuellement cet ouvrage? Ce

n'eſt qu'un tiſſu d'idées incohérentes et mal dirigées, exprimées ſouvent en ſolécifmes, ou en termes obſcurs pires que des ſolécifmes.

Il a de beaux vers détachés. On ne peut qu'applaudir à ceux-ci :

Le philoſophe eſt ſeul, et l'impoſteur fait ſecte.
Il prouva, quoi qu'en dît la ſorbonne offenſée,
Que le burin des ſens grave en nous la penſée.

Je vois là de l'eſprit, de la raiſon, de l'imagination dans l'expreſſion, et de la clarté ſans laquelle on ne peut jamais bien écrire. Mais, Monſieur, quelques vers bien frappés ne ſuffiſent pas. Si *Boileau* n'avait que de ces beautés iſolées, il ne ſerait pas le premier de nos auteurs claſſiques. Il faut que le fil d'une logique ſecrète conduiſe l'auteur à chaque pas ; que toutes les idées ſoient liées naturellement, et naiſſent les unes des autres ; qu'il n'y ait pas une ſeule phraſe obſcure ; que le mot propre ſoit toujours employé ; que la rime ne coûte jamais rien au ſens, ni le ſens à la rime. Et quand on a obſervé toutes ces règles indiſpenſables, on n'a encore rien fait, ſi le poëme n'a pas cette facilité et cet agrément qui ne ſe définiſſent point, et qui frappent le lecteur le plus ignorant, ſans qu'il ſache pourquoi.

J'ai dit souvent que la meilleure manière de juger des vers, c'est de les tourner en prose en les débarrassant seulement de la rime. Alors on les voit dans toute leur turpitude.

Les hommes, cher Tressan, sont des machines étranges,
Lorsque fiers des feux follets d'un instinct perverti,
Ils vont persécutant l'écrivain sans partisans,
Et qui veut réparer les ruines de leur raison.
Sans doute tu les connais, et leurs travers
Ont souvent égayé tes vers du sel d'Aristophane.

Vous découvrez, d'un coup d'œil, toutes les impropriétés de ces expressions, et l'incohérence des idées ; la rime ne vous fait plus illusion.

Sapere, est et principium et fons.

Examinez, je vous en prie, avec attention ces vers-ci :

Le philosophe est seul, et l'imposteur fait secte.
Aisément à ce trait chacun peut distinguer
Le vrai roi, du tyran qui veut nous subjuguer.
Non, ne distinguons rien, nous dira la Sorbonne,
Nous sommes dans l'Etat le seul corps qui raisonne.

Quel rapport, s'il vous plaît, ces vers peuvent-ils avoir les uns aux autres ? quel

sens

ſens peuvent-ils renfermer? eſt-ce le philoſophe qui eſt roi, parce qu'il eſt ſeul? eſt-ce l'impoſteur qui eſt tyran? Pourquoi la Sorbonne dit-elle, ne diſtinguons rien? cela eſt-il clair? cela eſt-il net? Tout vers, toute phraſe qui a beſoin d'explication, ne mérite pas qu'on l'explique. Un auteur eſt plein de ſa penſée; il la rime comme il peut; il s'entend, et il croit ſe faire entendre. Il ne ſonge pas qu'un mot hors de ſa place, ou un mot impropre, peut rendre ſon diſcours impertinent, quelque ingénieux qu'il puiſſe être.

Je réuſſirais peut-être plus mal que l'auteur, ſi je vous écrivais une épître en vers; mais du moins je ne ſouffrirai pas qu'on m'attribue celle-ci. Et je vous prierai très-inſtamment de publier mon ſentiment toutes les fois qu'on vous parlera de cette pièce, ſuppoſé qu'on vous en parle jamais.

Enfin, voudriez-vous qu'ayant fait cette ſatire d'écolier, où tant de gens ſont inſultés, et où l'*Alexandre*, le *Solon* de Berlin eſt mis à côté de *Vanini*, j'euſſe été aſſez bête pour la faire imprimer ſous le titre de Genève? c'eût été la ſigner, et m'expoſer de gaieté de cœur, à mon âge de quatre-vingts et un ans. L'auteur m'expoſe en effet; et ſa manœuvre eſt bien imprudente, ou bien cruelle.

Paſſe encore que l'avocat *Marchand* ſe ſoit aviſé de faire imprimer mon teſtament. Je pardonne même aux imbécilles qui ont publié ma profeſſion de foi, et qui m'ont fait dire élégamment, que je crois *en Père*, *Fils*, *et St Eſprit ;* mais je ne puis pardonner à votre *Morton*, qui nous compromet tous deux ſi mal à propos.

Je pourrais inſiſter ſur l'indécence d'imprimer, ſans votre conſentement, un ouvrage qui vous eſt adreſſé. C'eſt manquer aux premiers devoirs de la ſociété : et permettez-moi de vous dire que vous vous êtes manqué à vous-même en répondant à une telle lettre.

L'amitié dont vous voulez m'honorer depuis ſi long-temps, me met en droit de vous dire toutes ces vérités. Mais celle dont je ſuis le plus certain, c'eſt que je vous ſerai attaché pour le reſte de ma languiſſante et trop longue vie, avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe.

A M. * * *

SUR LES PRETENDUES LETTRES DU PAPE GANGANELLI CLEMENT XIV.

Le 2 mai 1776.

J'AI été ſi excédé, mon cher ami, de mes *lettres ingénieuſes et galantes*, que je n'ai jamais écrites, et de tant d'autres fadaiſes à moi imputées, qu'il faut me pardonner ſi je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-temps que je fus indigné de ce teſtament politique ſi frauduleuſement produit ſous le nom du cardinal de *Richelieu*. Pouvait-on ſuppoſer des conſeils politiques d'un premier miniſtre qui ne parlait à ſon roi, ni de la reine qui était dans une ſituation ſi équivoque, ni de ſon frère qui avait ſi ſouvent conſpiré contre lui, ni du dauphin ſon fils, dont l'éducation était ſi importante, ni de ſes ennemis contre leſquels il y avait tant de meſures à prendre, ni des proteſtans du royaume à qui ce même roi avait tant fait la guerre, ni de ſes armées, ni de ſes négociations,

ni de ſes généraux, ni d'aucun de ſes ambaſſadeurs? Il y avait de la démence et de l'imbécillité à croire cette rapſodie écrite par un miniſtre d'Etat.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de *Richelieu* en impoſa pendant quelques temps; et quelques beaux eſprits mêmes prônèrent, comme des oracles, les énormes bévues dont le livre fourmille. C'eſt ainſi que toute erreur ſe perpétuerait d'un bout du monde à l'autre, s'il ne ſe trouvait quelque bonne ame qui eût aſſez de hardieſſe pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les teſtamens du duc de *Lorraine*, de *Colbert*, de *Louvois*, d'*Albéroni*, du maréchal de *Belliſle*, de *Mandrin*. Parmi tant de héros je n'oſe me placer; mais vous ſavez que l'avocat *Marchand* a fait mon teſtament, dans lequel il a eu la diſcrétion de ne pas même inſérer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine *Chriſtine*, de *Ninon*, de madame de *Pompadour*, de mademoiſelle *Tron* à ſon amant, le révérend père de *la Chaiſe*, confeſſeur de *Louis XIV*. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape *Ganganelli*. Elles ſont en français, quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que *Ganganelli* ait eu, incognito, le don des langues dans le cours de ſa vie. Ces lettres

ſont entièrement dans le goût français. Les expreſſions, les tours, les penſées, les mots à la mode, tout eſt français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur eſt un français né auprès de Tours, qui a pris un nom en *I*, et qui a déjà publié des ouvrages français ſous des noms ſuppoſés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape *Clément XIV*, en français, il aurait dépoſé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On eſt en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé *Nodot*: » Montrez-nous votre manuſcrit de *Pétrone*, » trouvé à Belgrade, ou conſentez à n'être » cru de perſonne. Il eſt auſſi faux que vous » ayez entre les mains la véritable ſatire de » *Pétrone*, qu'il eſt faux que cette ancienne » ſatire fût l'ouvrage d'un conſul, et le » tableau de la conduite de *Néron*. Ceſſez » de vouloir tromper les ſavans; on ne » trompe que le peuple. »

Quand on donna la comédie de l'Ecoſſaiſe, ſous le nom de *Guillaume Vadé* et de *Jérôme Carré*, le public ſentit tout d'un coup la plaiſanterie, et n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape, dont la cendre eſt encore chaude, il faut ſe mettre au-deſſus de tout ſoupçon; il faut montrer à tout le ſacré

collége des lettres ſignées *Ganganelli* ; il faut les dépoſer dans la bibliothèque du Vatican, avec les atteſtations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture ; ſans quoi on eſt reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a oſé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre : *reus eſt quia filium Dei ſe fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres, munies d'atteſtations, je ne les croirais pas plus de *Ganganelli*, que je ne crois les *lettres de Pilate à Tibère*, écrites en effet par *Pilate.*

Et pourquoi ſuis-je ſi incrédule ſur ces lettres ? c'eſt que je les ai lues ; c'eſt que j'ai reconnu la ſuppoſition à chaque page. J'ai été aſſez intimement lié avec le vénitien *Algarotti*, pour ſavoir qu'il n'eut jamais la moindre correſpondance, ni avec le cordelier *Ganganelli*, ni avec le conſulteur *Ganganelli*, ni avec le cardinal *Ganganelli*, ni avec le pape *Ganganelli.* Les petits conſeils, donnés amicalement à cet *Algarotti* et à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine, devenu bon pape.

Il eſt impoſſible que *Ganganelli* ait écrit à M. *Stuart*, écoſſais : *Mon cher Monſieur, je ſuis ſincérement attaché à la nation anglaiſe. J'ai une paſſion décidée pour vos grands poëtes.*

Que dites-vous d'un italien qui avoue à un homme d'Ecoffe, *qu'il a une paſſion décidée pour les vers anglais*, et qui ne fait pas un mot d'anglais?

L'éditeur va plus loin; il fait dire à fon favant Ganganelli: *Je fais quelquefois des viſites nocturnes à Newton; dans ce temps où toute la nature eſt endormie, je veille pour le lire et pour l'admirer. Perſonne ne réunit, comme lui, la ſcience et la ſimplicité; c'eſt le caractère du génie qui ne connaît ni la bouffiſſure, ni l'oſtentation.*

Vous voyez comment l'éditeur fe met à la place de fon pape, et quelle étrange louange il donne à *Newton*. Il feint de l'avoir lu, et il en parle comme d'un favant bénédictin, profond dans l'hiftoire, et qui cependant eft modefte. Voilà un plaifant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, et de celui qui a difféqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend *Berkeley*, évêque de Cloine, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne; il le met dans le rang de *Spinoſa* et de *Bayle*. Il ne fait pas que *Berkeley* a été un des plus profonds écrivains qui ait défendu le chriftianifme. Il ne fait pas que *Spinoſa* n'en a jamais parlé, et que *Bayle* n'a fait aucun ouvrage nommément fur un fujet fi refpectable.

L'éditeur, dans une lettre à un abbé *Lami*,

fait dire à son prête-nom *Ganganelli*, *que l'ame est la plus grande merveille de l'univers, selon les paroles du Dante.* Un pape ou un cordelier pourrait, à toute force, citer le *Dante*, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte, le *Dante*, qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, *Ganganelli* s'amuse à réfuter *Locke*, c'est-à-dire que monsieur l'éditeur, très-supérieur à *Locke*, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal *Quirini*, monsieur l'éditeur s'exprime ainsi: *Votre éminence qui aime beaucoup les Français, leur aura surement pardonné leurs gentillesses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement, il y ait des étincelles, des flammes, des lis, des bluets, des pluies, des rosées, des fleuves, des ruisseaux. Cela peint parfaitement la nature; et pour bien juger de l'univers et des temps, il faut réunir les différens points de vue, et n'en faire qu'un seul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français?

N'est-il pas plaisant que dans la lettre cent onzième, *Ganganelli*, devenu récemment cardinal, dise: *Nous ne sommes pas cardinaux pour*

en

en imposer par notre faste, mais pour être colonnes du saint siége. Tout, jusqu'à notre habit rouge, nous rappelle que, jusqu'à l'effusion de notre sang, nous devons tout employer pour venir au secours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités, du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, et je suis prêt à tout entreprendre.

Ne semble-t-il point, par ce passage, qu'un cardinal de *Tournon* quitta les délices de Rome, en 1706, pour aller prêcher l'empereur de la Chine, et pour être martyrisé? Le fait est qu'un prêtre savoyard, nommé *Maillard*, élevé à Rome dans le collége de la Propagande, fut envoyé à la Chine, en 1706, par le pape *Clément XI*, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la dispute des jacobins et des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. *Maillard* prit le nom de *Tournon*. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire-apôtre, il crut savoir mieux le chinois que l'empereur *Cam-hi*. Il manda au pape *Clément XI*, que l'empereur et les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à Macao. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent. Mais avant que le poison eût opéré, il eut, dit-on,

le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne ſavent guère ce que c'eſt qu'une barette. *Maillard* mourut dès que ſa barette fut arrivée. Voilà l'hiſtoire fidelle de cette facétie. L'éditeur ſuppoſe que *Ganganelli* était aſſez ignorant pour n'en rien ſavoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape *Ganganelli*, pouſſe ſon zèle juſqu'à dire, dans ſa lettre cinquante-huitième, à un bailli de la république de Saïnt-Marin : „ Je ne vous „ enverrai plus le livre que vous vouliez „ avoir. C'eſt une production tout-à-fait „ informe, mal traduite du français, et qui „ pullule d'erreurs contre la morale et contre „ le dogme. On n'y parle que d'humanité ; „ car c'eſt aujourd'hui le beau mot qu'on a „ finement ſubſtitué à celui de charité, parce „ que l'humanité n'eſt qu'une vertu païenne. „ La philoſophie moderne ne veut plus de „ ce qui tient à la religion chrétienne. „

Vous remarquerez ſoigneuſement que ſi notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en ſert hardiment dans ſon édit du 12 avril 1776, par lequel il fait diſtribuer gratis des remèdes à tous les malades de ſon royaume : l'édit commence ainſi : *Sa majeſté voulant déſormais, pour le beſoin de l'humanité, &c.*

M. l'éditeur peut être inhumain ſur le papier tant qu'il voudra ; mais il permettra que nos

rois et nos miniftres foient humains. Il eft clair qu'il s'eft étrangement mépris; et c'eft ce qui arrive à tous ces meffieurs qui donnent ainfi leurs productions fous des noms refpectables. C'eft l'écueil où ont échoué tous les fefeurs de teftamens. C'eft furtout à quoi on reconnut *Boisguilbert* qui ofa imprimer fa *Dixme royale* fous le nom du maréchal de *Vauban*. Tels furent les auteurs des mémoires de *Verdac*, de *Montbrun*, de *Pontis*, et de tant d'autres.

Je crois le faux *Ganganelli* démafqué. Il s'eft fait pape; je l'ai dépofé. S'il veut m'excommunier, il eft bien le maître.

LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE,

A L'ACADEMIE FRANÇAISE;

LUE DANS CETTE ACADEMIE, A LA SOLENNITÉ DE LA SAINT-LOUIS,

Le 25 auguste 1776.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

PREMIERE PARTIE.

MESSIEURS,

Le cardinal de *Richelieu*, le grand *Corneille*, et *George Scudéri*, qui oſait ſe croire ſon rival, ſoumirent le Cid tiré du théâtre eſpagnol à votre jugement. Aujourd'hui nous avons recours à cette même déciſion impartiale, à l'occaſion de quelques tragédies étrangères dédiées au roi notre protecteur; nous réclamons ſon jugement et le vôtre.

Une partie de la nation anglaiſe a érigé depuis peu un temple au fameux comédien poëte *Shakeſpeare*, et a fondé un jubilé en ſon honneur. Quelques français ont tâché d'avoir le même enthouſiaſme. Ils tranſportent chez nous une image de la divinité de *Shakeſpeare*, comme quelques autres imitateurs ont érigé depuis peu à Paris un Vaux-hall; et comme d'autres ſe ſont ſignalés en appelant les alloyaux des roſt-beef, et en ſe piquant d'avoir à leur

table du roſt-beef de mouton. Ils ſe promenaient en frac les matins, oubliant que le mot de frac vient du français, comme viennent preſque tous les mots de la langue anglaiſe. La cour de *Louis XIV* avait autrefois poli celle de *Charles ſecond;* aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc, Meſſieurs, on nous annonce une traduction de *Shakeſpeare*, et on nous inſtruit qu'il fut le *Dieu créateur de l'art ſublime du théâtre, qui reçut de ſes mains l'exiſtence et la perfection.* (*)

Le traducteur ajoute que *Shakeſpeare* eſt *vraiment inconnu en France, ou plutôt défiguré.* Les choſes ſont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorſqu'un homme de lettres, qui a l'honneur d'être votre confrère, fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaiſe; le premier qui fit connaître *Shakeſpeare*, qui en traduiſit librement quelques morceaux en vers, (ainſi qu'il faut traduire les poëtes) qui fit connaître *Pope*, *Dryden*, *Milton;* le premier même qui oſa expliquer les élémens de la philoſophie du grand *Newton*, et qui oſa rendre juſtice à la ſageſſe profonde de *Locke*, le ſeul métaphyſicien raiſonnable qui eût peut-être paru juſqu'alors ſur la terre.

(*) Page 3 du programme.

Non-ſeulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de *Milton ;* mais il engagea M. *Dupré* de Saint-Maur à apprendre l'anglais , et à traduire *Milton*, du moins en proſe.

Quelques-uns de vous ſavent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaiſe ; avec quel acharnement il fut perſécuté pour avoir oſé propoſer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation qu'ils ne connaiſſaient guère alors que par le nom du duc de *Marlborough*, et dont la religion était en pluſieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entrepriſe comme un crime de haute trahiſon, et comme une impiété. Ce déchaînement ne diſcontinua point ; et l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

Malgré cet acharnement contre la littérature et la philoſophie anglaiſe, elles s'accréditèrent inſenſiblement en France. On traduiſit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On paſſa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays , ou qui paſſait pour en venir. Les libraires , qui ſont des marchands de modes, vendaient des romans anglais comme on vend des rubans et des dentelles de point, ſous le nom d'Angleterre.

Le même homme qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé, en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand *Corneille*, et vous consulta assidument sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de Cinna une traduction du Jules-César de *Shakespeare*, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conspiration de *Brutus* et de *Cassius* contre *César*, avec la manière dont *Corneille* a traité assez différemment la conspiration de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguste*.

Jamais traduction ne fut si fidelle. L'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le style est d'une élévation incroyable; c'est *César* qui dit qu'il ressemble à l'étoile polaire et à l'Olympe. Dans un autre endroit, il s'écrie : *Le danger sait bien que je suis plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée le même jour; mais je suis l'aîné et le plus terrible.* Quelquefois le style est de la plus grande naïveté; c'est la lie du peuple qui parle son langage; c'est un savetier qui propose à un sénateur de le *ressemeler*. Le commentateur de *Corneille* tâcha de se prêter à cette grande variété; non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers

timés en vers rimés, la profe en profe ; mais il rendit figure pour figure. Il oppofa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté et même la baffeffe, à tout ce qui eft naïf et bas dans l'original. C'était la feule manière de faire connaître *Shakefpeare*. Il s'agiffait d'une queftion de littérature, et non d'un marché de typographie ; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de *Shakefpeare*, il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas, dès la première fcène de Jules-Céfar, mutiler lui-même fon *Dieu de la tragédie*. Il copie fidèlement fon modèle, je l'avoue, en introduifant fur le théâtre des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des favetiers, avec des fénateurs romains ; mais il fupprime tous les quolibets de ce favetier qui parle aux fénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque fur le mot qui fignifie ame, et fur le mot qui veut dire *femelle* de foulier. Une telle réticence n'eft-elle pas un facrilége envers fon dieu ?

Quel a été fon deffein quand, dans la tragédie d'Othello, tirée du roman de *Cintio*, et de l'ancien théâtre de Milan, il ne fait rien dire au bas et dégoûtant *Jago*, et à fon compagnon *Roderigo*, de ce que *Shakefpeare* leur fait dire ?

Morbleu, vous êtes volé, cela eſt honteux, vous dis-je; mettez votre robe, on crève votre cœur, vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce moment, oui, dans ce moment, un vieux bélier noir ſaillit votre brebis blanche... Morbleu, vous êtes un de ceux qui ne ſerviraient pas Dieu ſi le diable vous le commandait. Parce que nous venons vous rendre ſervice, vous nous traitez de ruffiens. (a) Vous avez une fille couverte en ce moment par un cheval de Barbarie; vous entendrez hennir vos petits-fils; vous aurez des chevaux de courſe pour couſins-germains, et des chevaux de manége pour beaux-frères.

Qui es-tu, miſérable profane?

Je ſuis, Monſieur, un homme qui vient vous dire que le maure et votre fille ſont maintenant la bête à deux dos. (b)

Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'eſt enfin déterminé à aſſaſſiner ſon roi dans ſon lit, lorſqu'il vient de déployer toute l'horreur de ſon crime et de ſes remords qu'il ſurmonte, arrive le portier de la maiſon, qui débite des plaiſanteries de polichinelle; il eſt relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles ſont les trois choſes que l'ivrognerie provoque? C'eſt, lui répond ſon

(a) Terme lombard, qui ne fut adopté que depuis en Angleterre.

(b) Ancien proverbe italien.

camarade, *d'avoir le nez rouge*, *de dormir*, *et de piſſer*. (*c*) Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un jeune débauché, et il emploie les termes de l'art avec les expreſſions les plus cyniques.

Si de telles idées et de telles expreſſions ſont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans *Shakeſpeare*, ſon traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne ſont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les faſſe connaître, ne fût-ce que pour conſoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être auſſi des défauts.

Vous pourrez connaître, Meſſieurs, comment *Shakeſpeare* développe les tendres et reſpectueux ſentimens du roi *Henri V* pour *Catherine*, fille du malheureux roi de France, *Charles VI*. Voici la déclaration de ce héros, dans la tragédie de ſon nom, au cinquième acte.

Si tu veux, ma Catau, que je faſſe des vers pour toi, ou que je danſe, tu me perds; car je n'ai ni parole, ni meſure pour verſifier, et je n'ai point de force en meſure pour danſer. J'ai pourtant une meſure raiſonnable en force. S'il fallait

(*c*) Nous demandons pardon aux lecteurs honnêtes, et ſurtout aux dames, de traduire fidèlement; mais nous ſommes obligés d'étaler l'infamie dont des welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

gagner une dame au jeu de ſaute-grenouille, ſans me vanter, je pourrais bientôt la ſauter en épouſée, &c.

C'eſt ainſi, Meſſieurs, que le dieu de la tragédie fait parler le plus grand roi de l'Angleterre et ſa femme, pendant trois ſcènes entières. Je ne répéterai pas les mots propres que les crocheteurs prononcent parmi nous, et qu'on fait prononcer à la reine dans cette pièce. Si le ſecrétaire de la librairie françaiſe traduit la tragédie de Henri V fidèlement, comme il l'a promis, ce ſera une école de bienſéance et de délicateſſe qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques-uns de vous, Meſſieurs, ſavent qu'il exiſte une tragédie de *Shakeſpeare*, intitulée *Hamlet*, dans laquelle un eſprit apparaît d'abord à deux ſentinelles et à un officier, ſans leur rien dire; après quoi il s'enfuit au chant du coq. L'un des regardans dit que les eſprits ont l'habitude de diſparaître quand le coq chante, vers la fin de décembre, à cauſe de la naiſſance de notre Sauveur.

Ce ſpectre eſt le père d'*Hamlet*, en ſon vivant roi de Danemarck. Sa veuve *Gertrude*, mère d'*Hamlet*, a épouſé le frère du défunt, peu de temps après la mort de ſon mari. Cet *Hamlet*, dans un monologue, s'écrie: *Ah!*

fragilité eſt le nom de la femme ! quoi ! n'attendre pas un petit mois ! quoi ! avant d'avoir uſé les ſouliers avec leſquels elle avait ſuivi le convoi de mon père ! O ciel ! les bêtes qui n'ont point de raiſon auraient fait un plus long deuil.

Ce n'eſt pas la peine d'obſerver qu'on tire le canon aux réjouiſſances de la reine *Gertrude* et de ſon nouveau mari, et à un combat d'eſcrime au cinquième acte ; quoique l'action ſe paſſe dans le neuvième ſiècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'eſt pas plus remarquable que celle de faire jurer *Hamlet* par S[t] *Patrice*, et d'appeler *Jéſu* notre Sauveur, dans les temps où le Danemarck ne connaiſſait pas plus le chriſtianiſme que la poudre à canon.

Ce qui eſt important, c'eſt que le ſpectre apprend à ſon fils, dans un aſſez long tête-à-tête, que ſa femme et ſon frère l'ont empoiſonné par l'oreille. *Hamlet* ſe diſpoſe à venger ſon père, et pour ne pas donner d'ombrage à *Gertrude*, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de ſa prétendue folie, il a un entretien avec ſa mère *Gertrude*. Le grand chambellan du roi ſe cache derrière une tapiſſerie. Le héros crie qu'il entend un rat, il court au rat, et tue le grand chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait

du tendre pour *Hamlet*, devient réellement folle; elle se jette dans la mer, et se noie.

Alors le théâtre, au cinquième acte, repréſente une égliſe et un cimetière, quoique les Danois, idolâtres au premier acte, ne fuſſent pas devenus chrétiens au cinquième. Des foſſoyeurs creuſent la foſſe de cette pauvre fille; ils ſe demandent ſi une fille qui s'eſt noyée doit être enterrée en terre ſainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profeſſion et de leurs mœurs; ils déterrent, ils montrent au public des têtes de morts. *Hamlet* et le frère de ſa maîtreſſe tombent dans une foſſe, et s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères, Meſſieurs, avait oſé remarquer que ces plaiſanteries, qui peut-être étaient convenables du temps de *Shakeſpeare*, n'étaient pas d'un tragique aſſez noble du temps des lords *Carteret*, *Cheſterfield*, *Littleton*, *&c.* Enfin, on les avait retranchées ſur le théâtre de Londres le plus accrédité; et M. *Marmontel*, dans un de ſes ouvrages, en a félicité la nation anglaiſe. *On abrège tous les jours Shakeſpeare*, dit-il, *on le châtie; le célèbre Garrik vient tout nouvellement de retrancher ſur ſon théâtre la ſcène des foſſoyeurs, et preſque tout le cinquième acte. La pièce et l'auteur n'en ont été que plus applaudis.*

Le

Le traducteur ne convient pas de cette vérité ; il prend le parti des foſſoyeurs. Il veut qu'on les conſerve comme le monument reſpectable d'un génie unique. Il eſt vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage, et dans tous ceux de *Shakeſpeare*, auſſi nobles, auſſi décens, auſſi ſublimes, amenés avec autant d'art ; mais le traducteur donne la préférence aux foſſoyeurs ; il ſe fonde ſur ce qu'on a conſervé cette abominable ſcène ſur un autre théâtre de Londres ; il ſemble exiger que nous imitions ce beau ſpectacle.

Il en eſt de même de cette heureuſe liberté avec laquelle tous les acteurs paſſent en un moment d'un vaiſſeau en pleine mer, à cinq cents milles ſur le continent, d'une cabane dans un palais, d'Europe en Aſie. Le comble de l'art, ſelon lui, ou plutôt la beauté de la nature, eſt de repréſenter une action, ou pluſieurs actions à la fois, qui durent un demi-ſiècle. En vain le ſage *Deſpréaux*, légiſlateur du bon goût dans l'Europe entière, a dit dans ſon Art poëtique ;

Un rimeur, ſans péril, de-là les Pyrénées
Sur la ſcène en un jour renferme des années :
Là ſouvent le héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte eſt barbon au dernier.

En vain on lui citerait l'exemple des Grecs qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens qui, long-temps avant *Shakespeare*, ranimèrent les beaux arts au commencement du seizième siècle, et qui furent fidèles à ces trois grandes lois du bon sens; unité de lieu, unité de temps, unité d'action. En vain on lui ferait voir la Sophonisbe de l'archevêque *Trissino*, la Rosemonde et l'Oreste du *Ruccellaï*, la Didon du *Dolce*, et tant d'autres pièces composées en Italie, près de cent ans avant que *Shakespeare* écrivît dans Londres, toutes asservies à ces règles judicieuses établies par les Grecs; en vain lui remontrerait-on que l'Aminte du *Tasse*, et le Pastor-fido de *Guarini*, ne s'écartent point de ces mêmes règles, et que cette difficulté surmontée est un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi lesquels il s'en trouve à peine un seul qui ait peint deux actions différentes sur la même toile; on décide aujourd'hui, Messieurs, que les trois unités sont une loi chimérique, parce que *Shakespeare* ne les a jamais observées, et parce qu'on veut nous avilir, jusqu'à faire croîre que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas de ſavoir ſi *Shakeſpeare* fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aiſément qu'il l'emportait ſur tous ſes contemporains ; mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième ſiècle. On avait commencé long-temps auparavant par jouer la paſſion en Calabre dans les égliſes, et on l'y joue même encore; mais, avec le temps, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On repréſenta de vraies comédies du temps même du *Dante;* et c'eſt pourquoi le *Dante* intitula comédie ſon Enfer, ſon Purgatoire et ſon Paradis. *Riccoboni* nous apprend que la Floriana fut alors repréſentée à Florence.

Les Eſpagnols et les Français ont toujours imité l'Italie; ils commencèrent malheureuſement par jouer en plein air la paſſion, les myſtères de l'ancien et du nouveau teſtament. Ces facéties infames ont duré en Eſpagne juſqu'à nos jours. Nous avons trop de preuves qu'on les jouait à l'air chez nous aux quatorzième et quinzième ſiècles; voici ce que rapporte la chronique de Metz, compoſée par le curé de Saint-Euchaire. »L'an 1437, fut fait » le jeu de la paſſion de Notre-Seigneur, en » la plaine de Veximel; et fut Dieu un ſire

„ appelé seigneur *Nicole dom Neufchâtel*, curé
„ de Saint-Victour de Metz, lequel fut presque
„ mort en croix, s'il ne fût été secouru ; et
„ convint qu'un autre prêtre fût mis en la
„ croix pour parfaire le personnage du cru-
„ cifiement pour ce jour ; et le lendemain,
„ ledit curé de Saint-Victour parfit la résur-
„ rection, et fit très-hautement son person-
„ nage, et dura ledit jeu jusqu'à nuit ; et
„ autre prêtre qui s'appelait maître *Jean de*
„ *Nicey*, qui était chapelain de Métrange,
„ fut *Judas*, lequel fut presque mort en pen-
„ dant, car le cœur lui faillit, et fut bien
„ hâtivement dépendu et porté en voie ; et
„ était la gueule d'enfer très-bien faite avec
„ deux gros culs d'acier ; et elle ouvrait et
„ clouait quand les diables y voulaient entrer
„ et sortir. „

Dans le même temps, des troupes ambulantes jouaient les mêmes farces en Provence ; mais les confrères de la passion s'établissaient à Paris dans des lieux fermés. On sait assez que ces confrères achetèrent l'hôtel des ducs de Bourgogne, et y jouèrent leurs pieuses extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens grossiers et barbares. Les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe ; tout le monde cherchait le plaisir, et on ne pouvait en trouver

d'honnêtes. On voit dans une édition de *Shakeſpeare*, à la ſuite de Richard III, qu'ils jouaient des miracles en plein champ, ſur des théâtres de gazon de cinquante pieds de diamètre. Le diable y paraiſſait tondant les ſoies de ſes cochons ; et de-là vint le proverbe anglais, *grand cri et peu de laine.*

Dès le temps de *Henri VII*, il y eut un théâtre permanent établi à Londres, qui ſubſiſte encore. Il était très en vogue dans la jeuneſſe de *Shakeſpeare*, puiſque dans ſon éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte ; il n'a donc point inventé l'art théâtral, il l'a cultivé avec de très-grands ſuccès. C'eſt à vous, Meſſieurs, qui connaiſſez Polyeucte et Athalie, à voir ſi c'eſt lui qui l'a perfectionné.

Le traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre, dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, et pour lequel il a obtenu des ſouſcriptions de notre reine et de nos princeſſes. Aucun de nos compatriotes dont les pièces ſont traduites et repréſentées chez toutes les nations de l'Europe, et chez les Anglais mêmes, n'eſt cité dans ſa préface de cent trente pages. Le nom du grand *Corneille* ne s'y trouve pas une ſeule fois.

Si le traducteur eſt ſecrétaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une

librairie étrangère ? pourquoi veut-il humilier ſa patrie ? pourquoi dit-il que *de légers Ariſtarques de Paris ont peſé dans leur étroite balance le mérite de Shakeſpeare ; qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France ; qu'ils ſavent cependant la ſomme exacte de ſes beautés et de ſes défauts ; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations et des arts ſont reçus ſans examen, et parviennent, à force d'échos, à former une opinion.* (*d*) Nous ne méritons pas, ce me ſemble, ce mépris que monſieur le traducteur nous prodigue. S'il s'obſtine à décourager ainſi les talens naiſſans des jeunes gens qui voudraient travailler pour le théâtre français, c'eſt à vous, Meſſieurs, de les ſoutenir dans cette pénible carrière. C'eſt ſurtout à ceux qui, parmi vous, ont fait l'étude la plus approfondie de cet art, à vouloir bien leur montrer la route qu'ils doivent ſuivre, et les écueils qu'ils doivent éviter.

Quel ſera, par exemple, le meilleur modèle d'expoſition dans une tragédie ? ſera-ce celle de *Bajazet*, dont je rappelle ici quelques vers qui ſont dans la bouche de tous les gens de lettres, et dont le maréchal de *Villars* cita les derniers avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans ?

(*d*) Page 130 du Diſcours ſur les préfaces.

Que fesaient cependant nos braves janiſſaires?
Rendent-ils au ſultan des hommages ſincères?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir abſolu?

O S M I N.

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
Et ſemble ſe promettre une heureuſe victoire;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'eſt en vain que, forçant ſes ſoupçons ordinaires,
Il ſe rend acceſſible à tous les janiſſaires:
. . . .
Ils regrettent le temps à leur grand cœur ſi doux,
Lorſqu'aſſurés de vaincre ils combattaient ſous vous.

A C O M A T.

Quoi, tu crois, cher Oſmin, que ma gloire paſſée,
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur penſée!
Crois-tu qu'ils me ſuivraient encore avec plaiſir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur viſir? &c.

Cette expoſition paſſe pour un chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Tout y eſt ſimple ſans baſſeſſe, et grand ſans enflure; point de déclamation, rien d'inutile. *Acomat* développe tout ſon caractère en deux mots, ſans vouloir ſe peindre. Le lecteur s'aperçoit à peine que les vers ſont rimés, tant la diction eſt pure

et facile : il voit d'un coup d'œil la ſituation du ſérail et de l'empire ; il entrevoit, ſans confuſion, les plus grands intétêts.

Aimeriez-vous mieux la première ſcène de Romeo et de Juliette, l'un des chefs-d'œuvre de *Shakeſpeare*, qui nous tombe en ce moment ſous la main ? La ſcène eſt dans une rue de Véronne, entre *Grégoire* et *Samſon*, deux domeſtiques de *Capulet*.

SAMSON.

Grégoire, ſur ma parole nous ne porterons pas de charbon.

GREGOIRE.

Non, car nous ſerions charbonniers. (*e*)

SAMSON.

J'entends que quand nous ſerons en colère nous dégaînerons.

GREGOIRE.

Hé oui, pendant que tu es en vie, dégaîne ton cou du colier.

SAMSON.

Je frappe vîte quand je ſuis pouſſé.

GREGOIRE.

Oui, mais tu n'es pas ſouvent pouſſé à frapper.

(*r*) Ce ſont de nobles métaphores de la canaille.

SAMSON.

SAMSON.

Un chien de la maiſon de *Montaigu*, l'ennemie de la maiſon de *Capulet*, notre maître, ſuffit pour m'émouvoir.

GREGOIRE.

S'émouvoir, c'eſt remuer; et être vaillant, c'eſt être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obſcénité groſſière.) Ainſi, ſi tu es ému, tu t'enfuiras.

SAMSON.

Un chien de cette maiſon me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé ſur tous les hommes de la maiſon *Montaigu*, et ſur toutes les filles.

GREGOIRE.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais; car le poltron, le faible, ſe retire toujours à la muraille.

SAMSON.

Cela eſt vrai; c'eſt pourquoi les filles étant les plus faibles, ſont toujours pouſſées à la muraille. Ainſi je pouſſerai les gens de *Montaigu* hors de la muraille, et les filles de *Montaigu* à la muraille.

GREGOIRE.

La querelle eſt entre nos maîtres les *Capulet* et les *Montaigu*, et entre nous et leurs gens.

SAMSON.

Oui, nous et nos maîtres, c'eſt la même choſe. Je me montrerai tyran comme eux: je ſerai cruel avec les filles, je leur couperai la tête.

GREGOIRE.

La tête des filles? (*f*)

SAMSON.

Et oui! les têtes des filles ou les pucelages. Tu prendras la choſe dans le ſens que tu voudras, &c.

Le reſpect et l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'eſt-là, Meſſieurs, le commencement d'une tragédie, où deux amans meurent de la mort la plus funeſte. Il y a plus d'une pièce de *Shakeſpeare* où l'on trouve pluſieurs ſcènes dans ce goût. C'eſt à vous à décider quelle méthode nous devons ſuivre, ou celle de *Shakeſpeare*, *le dieu de la tragédie*, ou celle de *Racine*.

Je vous demande encore à vous, Meſſieurs, et à l'académie de la Cruſca, et à toutes les ſociétés littéraires de l'Europe, à quelle expoſition de tragédie il faudrait donner la préférence, ou du Pompée du grand *Corneille*,

(*f*) Il faut ſavoir que *head* ſignifie tête, et *maid* pucelle. *Maid en head*, tête de fille, ſignifie pucelage.

quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure, ou au roi Lear de *Shakeſpeare*, qui eſt ſi naïf.

Vous liſez dans *Corneille* :

Le deſtin ſe déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a décidé du beau-père et du gendre ;
Quand les Dieux étonnés ſemblaient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'il n'oſait juger.
. . . .
Tel eſt le titre affreux dont le droit de l'épée,
Juſtifiant Céſar, a condamné Pompée ;
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laiſſe à la mémoire,
Des changemens du ſort une éclatante hiſtoire.

Vous liſez dans l'expoſition du roi Lear :

LE COMTE DE KENT.

N'eſt-ce pas-là votre fils, milord ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation a été à ma charge. J'ai ſouvent rougi de le reconnaître ; mais à préſent je ſuis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh ! la mère de ce jeune drôle pouvait concevoir très-bien ; elle eut bientôt un ventre

fort arrondi, (*g*) et elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans fon lit.

Trouvez-vous quelque faute à cela?.... Quoique ce coquin foit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, fa mère n'en était pas moins jolie; et il y a eu du plaifir à le faire. Enfin, ce fils de P.... doit être reconnu, &c.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'ofe demander juftice à la reine de France, à nos princeffes, aux filles de tant de héros, qui favent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Ecoffe, qui a fait imprimer des Elémens de critique anglaife, en trois volumes, dans lefquels on trouve des réflexions judicieufes et fines, a pourtant eu le malheur de comparer la première fcène du monftre nommé Hamlet, à la première fcène du chef-d'œuvre de notre Iphigénie; il affirme que ces vers d'*Arcas*,

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune,

(*g*) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

ne valent pas cette réponse vraie et convénable de la sentinelle dans Hamlet : *Je n'ai pas entendu une souris trotter.*

Oui, Monsieur, un soldat peut répondre ainsi dans un corps-de-garde ; mais non pas sur le théâtre, devant les premières personnes d'une nation, qui s'expriment noblement, et devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers, *Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune*, est d'une beauté admirable, et pourquoi les vers suivans sont plus beaux encore, je vous dirai que c'est parce qu'ils expriment, avec harmonie, de grandes vérités, qui sont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni harmonie ni vérité intéressante dans ce quolibet d'un soldat : *Je n'ai pas entendu une souris trotter*. Que ce soldat ait vu ou n'ait pas vu passer de souris, cet événement est très-inutile à la tragédie d'Hamlet ; ce n'est qu'un discours de gilles, un proverbe bas, qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raison pour laquelle toute beauté est beauté, et toute sottise est sottise.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, Messieurs, ont été faites en Angleterre par plusieurs gens de lettres. *Rymer* même, le savant *Rymer*, dans un livre dédié au fameux comte *Dorset*, en 1593, sur l'excellence et

la corruption de la tragédie, pouſſe la ſévérité de ſa critique, juſqu'à dire *qu'il n'y a point de ſinge en Afrique*, (*) *point de babouin qui n'ait plus de goût que Shakeſpeare.* Permettez-moi, Meſſieurs, de prendre un milieu entre *Rymer* et le traducteur de *Shakeſpeare*, et de ne regarder ce *Shakeſpeare* ni comme un dieu, ni comme un ſinge.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

J'AI expoſé fidèlement, à votre tribunal, le ſujet de la querelle entre la France et l'Angleterre. Perſonne, aſſurément, ne reſpecte plus que moi les grands hommes que cette Ile a produits; et j'en ai donné aſſez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguiſer devant vous m'ordonne de vous avouer que ce *Shakeſpeare*, ſi ſauvage, ſi bas, ſi effréné, et ſi abſurde, avait des étincelles de génie. Oui, Meſſieurs, dans ce chaos obſcur, compoſé de meurtres et de bouffonneries, d'héroïſme et de turpitude, de diſcours des halles et de grands intérêts, il y a des traits naturels et frappans.

(*) Page 124.

C'etait ainsi à peu-près que la tragédie était traitée en Espagne, sous *Philippe II*, du vivant de *Shakespeare*. Vous savez qu'alors l'esprit de l'Espagne dominait en Europe, et jusque dans l'Italie. *Lopez de Vega* en est un grand exemple.

Il était précisément ce que fut *Shakespeare* en Angleterre, un composé de grandeur et d'extravagance. Quelquefois digne modèle de *Corneille*, quelquefois travaillant pour les petites-maisons, et s'abandonnant à la folie la plus brutale, le sachant très-bien, et l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés, et qui sont peut-être parvenus jusqu'à vous. Ses contemporains, et encore plus ses prédécesseurs, firent de la scène espagnole un monstre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut promené sur les théâtres de Milan et de Naples. Il était impossible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre ; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long-temps avant *Shakespeare*. Le lord *Buckhurst*; l'un des ancêtres du lord *Dorset*, avait composé la tragédie de Gorboduc. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine, ils partageaient, dès le premier acte, leur royaume entre deux enfans qui se querellèrent pour ce partage : le cadet donnait à l'aîné un soufflet, au second acte ; l'aîné, au troisième

acte, tuait le cadet; la mère, au quatrième, tuait l'aîné; le roi, au cinquième, tuait la reine *Gorboduc;* et le peuple, soulevé, tuait le roi *Gorboduc;* de sorte qu'à la fin il ne restait plus personne.

Ces essais sauvages ne purent parvenir en France; ce royaume alors n'était pas même assez heureux pour être en état d'imiter les vices et les folies des autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts et les plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la France le poignard dans une main, et le crucifix dans l'autre. Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de *Philippe II* n'y était connue que par le soin qu'elle prenait d'attiser le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps d'avoir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de *Richelieu* pour former un *Corneille*, et ceux de *Louis XIV* pour nous honorer d'un *Racine*.

Il n'en était pas ainsi à Londres, quand *Shakespeare* établit son théâtre. C'était le temps le plus florissant de l'Angleterre; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes sont réduits, dans tous les genres, à commencer par des *Thespis*, avant d'arriver à des *Sophocle*. Cependant, tel fut le génie de *Shakespeare* que ce *Thespis* fut *Sophocle*

quelquefois. On entrevit ſur ſa charrette, parmi la canaille de ſes ivrognes barbouillés de lie, des héros dont le front avait des traits de majeſté.

Je dois dire que parmi ces bizarres pièces, il en eſt pluſieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature, et qui tiennent au ſublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'eſt ainſi qu'en Eſpagne *Diamante* et *Guillain de Caſtro*, ſemèrent dans leurs deux tragédies monſtrueuſes du Cid, des beautés dignes d'être exactement traduites par *Pierre Corneille*. Ainſi, quoique *Calderon* eût étalé, dans ſon Héraclius l'ignorance la plus groſſière, et un tiſſu de folies les plus abſurdes; cependant il mérita que *Corneille* daignât encore prendre de lui la ſituation la plus intéreſſante de ſon Héraclius français, et ſurtout ces vers admirables qui ont tant contribué aux ſuccès de cette pièce.

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Vous voyez, Meſſieurs, que dans les pays et dans les temps où les beaux arts ont été le moins en honneur, il s'eſt pourtant trouvé

des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur ſiècle. Ils tenaient de ce ſiècle où ils vécurent toute la fange dont ils étaient couverts ; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent ſur cette fange. Après leur mort ils furent regardés comme des dieux par leurs contemporains qui n'avaient rien vu de ſemblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin quand le goût des premiers hommes d'une nation s'eſt perfectionné, quand l'art eſt plus connu, le diſcernement du peuple ſe forme inſenſiblement. On n'admire plus en Eſpagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un ſoldat ſervir la meſſe ſur le théâtre, et combattre en même temps dans une bataille ; on n'y voit plus JESUS-CHRIST ſe battre à coups de poing avec le diable, et danſer avec lui une ſarabande.

En France, *Corneille* commença par ſuivre les pas de *Rotrou ; Boileau* commença par imiter *Régnier ; Racine*, encore jeune, ſe modéla ſur les défauts de *Corneille :* mais peu-à-peu on ſaiſit les vraies beautés ; on finit ſurtout par écrire avec ſageſſe et avec pureté. *Sapere eſt principium et fons ;* et il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui eſt bien penſé et bien exprimé.

Quand des nations voiſines ont à peu-près les mêmes mœurs, les mêmes principes, et ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Auſſi l'Andromaque et la Phèdre de *Racine*, heureuſement traduites en anglais par de bons auteurs, réuſſirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois, on y applaudiſſait comme à Paris. Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuſe et éclairée. Heureuſement il n'eſt donc pas vrai que *Shakeſpeare* ait fait exclure tout autre goût que le ſien, et qu'il ſoit un dieu auſſi jaloux que le prétend ſon pontife qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'Etat, les membres de la ſociété royale, tant d'hommes ſi inſtruits, ſi ſages, peuvent encore ſupporter tant d'irrégularités et de bizarreries, ſi contraires au goût que l'Italie et la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Eſpagnols ont enfin renoncé à leurs *autos ſacramentales*. Me trompé-je en remarquant que par-tout, et principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les eſprits ſupérieurs ? Par-tout les ſpectacles chargés d'événemens incroyables plaiſent au peuple ; il

aime à voir des changemens de fcènes, des couronnemens de rois, des proceffions, des combats, des meurtres, des forciers, des cérémonies, des mariages, des enterremens: il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils foient ornés de quelques beautés, et même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la fcène romaine fut plongée dans la même barbarie du temps d'*Augufte*. *Horace* s'en plaint à cet empereur dans fa belle épître *quum tot fuftineas*, et c'eft pourquoi *Quintilien* prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragædiâ maximè claudicamus*.

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages font affez grands d'ailleurs.

Il eft vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce feul point; la preuve en eft qu'on n'a jamais repréfenté, fur aucun théâtre étranger, aucune des pièces de *Shakefpeare*. Lifez ces pièces, Meffieurs, et la raifon pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, fe découvrira bientôt à votre difcernement: il en eft de cette efpèce de tragédie comme il en était, il n'y a pas long-temps, de notre mufique inftrumentale; elle ne plaifait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un

artiſte qui a ſaiſi le goût de ſa nation ; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. *Appelles* et *Phydias* forcèrent tous les différens états de la Grèce et tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Tranſilvain, le Hongrois, le Courlandois, ſe réunir avec l'Eſpagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour ſentir également les beautés de *Virgile* et d'*Horace* ; quoique chacun de ces peuples prononce différemment la langue d'*Horace* et de *Virgile*. Vous ne trouvez perſonne en Europe qui penſe que les grands auteurs du ſiècle d'*Auguſte* ſoient *au-deſſous des ſinges et des babouins*. Sans doute *Pantolabus* et *Criſpinus* écrivirent contre *Horace*, de ſon vivant, et *Virgile* eſſuya les critiques de *Bavius* ; mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel ? Il y a donc un bon et un mauvais goût.

On ſouhaite, avec juſtice, que ceux de meſſieurs les académiciens qui ont fait une étude ſérieuſe du théâtre, veuillent bien nous inſtruire ſur les queſtions que nous avons propoſées. Qu'ils jugent ſi la nation qui a produit Iphigénie et Athalie doit les abandonner pour voir ſur le théâtre des hommes et des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des ſorciers, des bouffons, et des prêtres

ivres ; ſi notre cour, ſi long-temps renommée pour ſa politeſſe et pour ſon goût, doit être changée en un cabaret de bierre et de brandevin ; (*h*) et ſi le palais d'une vertueuſe ſouveraine doit être un lieu de proſtitution.

Figurez-vous, Meſſieurs, *Louis XIV*, dans ſa galerie de Verſailles entouré de ſa cour brillante ; un gilles couvert de lambeaux perce la foule des héros, des grands hommes et des beautés qui compoſent cette cour ; il leur propoſe de quitter *Corneille*, *Racine* et *Molière*, pour un ſaltimbanque qui a des ſaillies heureuſes, et qui fait des contorſions. Comment croyez-vous que cette offre ſerait reçue ?

Je ſuis avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

(*h*) Il eſt peu de pièces de *Shakeſpeare* où l'on ne trouve de telles ſcènes ; j'ai vu mettre de la bierre et de l'eau-de-vie ſur la table, dans la tragédie d'Hamlet ; et j'ai vu les acteurs en boire. *Céſar*, en allant au capitole, propoſe aux ſénateurs de *boire un coup avec lui*. Dans la tragédie de Cléopâtre, on voit arriver ſur le rivage de Misène la galère du jeune *Pompée* : on voit *Auguſte*, *Antoine*, *Lépide*, *Pompée*, *Agrippa*, *Mécène*, boire enſemble. *Lépide*, qui eſt ivre, demande à *Antoine*, qui eſt ivre auſſi, comment eſt fait un crocodile : il eſt fait comme lui-même, répond *Antoine* ; il eſt auſſi large qu'il a de largeur, et auſſi haut qu'il a de hauteur ; il ſe remue avec ſes organes ; il vit de ce qui le nourrit, etc. Tous les convives ſont échauffés de vin ; ils chantent en chorus une chanſon à boire, et *Auguſte* dit en balbutiant, qu'*il aimerait mieux jeûner quatre jours, que de trop boire en un ſeul*.

LETTRE

ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLEDE, A M. LE SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DE PAU.

1776.

MONSIEUR et cher confrère, je vous envoie mes filles de Minée; et je vous répète en profe ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce fujet après *Ovide* et *la Fontaine*. Ce n'eft pas dans le monde comme dans l'évangile, celui qui vient fe préfenter à la dernière heure n'eft jamais fi bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui eft arrivé à *la Motte;* il a voulu faire une petite Iliade; on s'eft moqué de lui. Il a fait des fables philofophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus; tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf *la Fontaine* à qui *Louis XIV* ne donna rien.

Vous connaiffez cet enfant de la nature, ce *la Fontaine*, et fes trois filles de Minée que l'abbé d'*Olivet* a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes; mais vous ne connaiffez

pas les amours de Mars et de Vénus, qui ne ſe trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Bleſſé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le ſiége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars ſe préſenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De ſon ajuſtement prit d'abord un grand ſoin.
Conſidérez-le en ce coin,
Qui quitte ſa mine fière.
Il ſe fait attacher ſon plus riche harnois.
Quand ce ſerait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ſes habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fît-on mordre aux géans la pouſſière,
Il eſt bien mal-aiſé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être, en lui contant ſa flamme ;
Peut-être conta-t-il ſes ſiéges, ſes combats ;
Parla de contreſcarpe, et cent autres merveilles,

Que

Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots font doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :
Quels longs baifers ! La gloire a bien des charmes ;
Mais Mars, en la fervant, ignore fes douceurs.
Son harnois eft fur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des foupirs et des larmes,
C'eft ce qui triomphe des cœurs.
Phœbus pour la déeffe avait même deffein ;
Et charmé de l'efpoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans fon fein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de fa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau ; mais il fefait des vers ;
Avait un peu trop de doctrine ;
Et qui pis eft, favait la médecine.
Or foyez fûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de fcience,
Les dames au premier inclineront toujours ;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choifir.

Phœbus outré de déplaifir
Apprit à Vulcan ce myftère ;
Et dans le fond d'un bois voifin de fon féjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoin que l'Amour.

La peine de Vulcan se voit representée ;
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.
Il demeure immobile, et son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat sa femme.

Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt ?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.
La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galans lui font aussi la cour.
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisans devis et chansonnettes;
Mille bons mots, sans conter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr :
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour,

Ils iraient plutôt jusqu'à Rome,
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame.
Quand l'hymen les joindrait de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes :
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans
Pourraient contre tant d'assaillans,
Garder une toison si chère?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer ;
Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.
Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui se plaint au monarque des Dieux ;
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même,
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie ;
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé ;
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.

Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amans bien et beau.
L'enclume sonne ; et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux Dieux un spectacle nouveau
De deux amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit :
Et nos amans, trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la sequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé :
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de Mars et de Vénus ne valent pas sa fable des deux pigeons. Je vous croirai sans peine, comme je crois avec vous que son ode au roi pour l'infortuné *Fouquet* n'approche pas de son élégie aux nymphes de Vaux pour ce même *Fouquet*.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.
. . . .
La cabale est contente, Oronte est malheureux, &c.

Il changea ce mot de *cabale* quand on l'eut fait apercevoir que le grand *Colbert* servait le roi et l'Etat avec une équité sévère, et n'était point cabaleur; mais *la Fontaine* l'avait entendu dire, et il avait cru bonnement que c'était-là le mot propre.

Vous me dites que *Jean* eut grand tort de faire imprimer ses opéra, et la comédie intitulée *Je vous prends sans verd*, et la comédie de Climène, &c.; mais l'abbé d'*Olivet* eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de *la Fontaine*. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacristains; tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer: mais de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talens que par leurs bons ouvrages.

Vingt pièces de théâtre très-indignes de l'auteur de Cinna ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à *Quinault* n'empêche pas qu'il ne soit un homme unique, et jusqu'à présent inimitable dans un genre très-difficile. Une soixantaine d'anciennes fables rajeunies par *la Fontaine*, et contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de *Pétrone*, et bien saisi que par notre fabuliste; une vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante, et cette négligence

heureuſe que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-deſſus de *Bocace*, et quelquefois même, ſi j'oſe le dire, à côté de l'*Arioſte*, pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'eſprit le plus ſupérieur n'y ſaurait atteindre. C'eſt par les talens que le ſiècle de *Louis XIV* ſera diſtingué à jamais de tous les ſiècles, dans notre France ſi long-temps groſſière. Il y aura toujours de l'eſprit; les connaiſſances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles; mais des talens! je doute qu'il en naiſſe beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de Cinna, celui d'Iphigénie, d'Athalie, de Phèdre, celui de l'Art poëtique, celui de Roland et d'Armide, celui qui força en chaire, juſqu'à des miniſtres, de pleurer et d'admirer la fille de *Henri IV*, veuve de *Charles I*, et ſa fille *Henriette*, Madame.

Voyez comme les oraiſons funèbres d'aujourd'hui ſont enſevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme Séthos, malgré quelques beaux paſſages, et les Voyages de Cyrus, ſont tombés dans l'oubli, tandis que le Télémaque eſt toujours l'inſtruction et le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'eſt-il pu faire que, dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un ſeul qui ait approché de l'auteur du petit carême?

Vous voyez à regret que perſonne n'a oſé ſeulement tenter d'imiter le créateur du Tartuffe et du Miſanthrope. Nous avons quelques comédies très-agréables ; mais un *Molière !* je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour *la Fontaine* d'être mis preſqu'à côté de tous ces grands hommes !

L'abbé de *Chaulieu* ferma ce ſiècle par trois ou quatre pièces de poëſie qui partent du cœur, ou qui ſemblent en partir. Elles reſpirent la volupté et la philoſophie, et demandent grace pour toutes les bagatelles inſipides dont on a farci ſon recueil.

Je m'étonne que *la Fontaine* n'ait parlé de *Chaulieu* qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir, par ſes mains, de la part du duc de *Vendôme.*

Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parenthèſe ?
Le reſte ira, ne vous déplaiſe,
En bas relief et cœtera.
Ce mot-ci s'interprétera
Des Jannetons ; car les Climènes
Aux vieillards ſont inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune et la blonde.

Comment l'abbé d'*Olivet* a-t-il pu imprimer trois pièces de *la Fontaine*, écrites de ce misérable ſtyle, par leſquelles il demande l'aumône pour avoir des filles ? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit :

J'ai quelquefois aimé ; je n'aurais point alors
Contre le louvre et ſes tréſors,
Contre le firmament et la voûte céleſte,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Par qui, ſous le fils de Cythère,
Je ſervis engagé par mes premiers ſermens.
Hélas ! quand reviendront de ſemblables momens ?
Faut-il que tant d'objets *ſi doux et ſi charmans*
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiéte ?
Ne ſentirai-je plus le charme qui *m'arrête* ?
Ai-je paſſé le temps d'aimer ?

On croirait ces deux derniers vers d'un ſeigneur du bel air, d'un homme à grandes paſſions, d'un duc de *Candale*, d'un duc de *Bellegarde*. Cela ne s'accorde pas avec les *Jeannetons* de *Jean la Fontaine* qui demande quelques piſtoles au duc de *Vendôme* et au *paillard Chaulieu*, pour attendrir en ſa faveur ſes héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, Monſieur, n'empêche pas qu'un

nombre

nombre confidérable de fables pleines de fentiment, d'ingénuité, de fineffe, et d'élégance, ne foient le charme de quiconque fait lire.

Quand je dis qu'il eft prefque égal, dans fes bonnes fables, aux grands hommes de fon mémorable fiècle, je ne dis rien de trop fort. Je ferais un exagérateur ridicule fi j'ofais comparer *Maître corbeau fur un arbre perché, tenait en fon bec un fromage;* et *La cigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de *Cornélie* qui tient l'urne de fon époux :

Eternel entretien de haine et de pitié,
Reftes du grand Pompée, écoutez fa moitié.

et à ceux de *Céfar :*

Reftes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en fuis !

Le favetier et le financier; les animaux malades de la pefte; le meûnier, l'âne et fon fils, &c. &c. tout excellens qu'ils font dans leur genre, ne feront jamais mis par moi au même rang que la fcène d'*Horace* et de *Curiace*, ou que les pièces inimitables de *Racine*, ou que le parfait Art poëtique de *Boileau*, ou que le Mifanthrope et le Tartuffe de *Molière*. Le mérite extrême

de la difficulté furmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne se dément jamais dans *Racine*, la perfection enfin dans un grand art, tout cela eſt bien ſupérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous ſoutenir que *la Fontaine* a ſouvent réuſſi dans ſon petit genre autant que *Corneille* dans le ſien. J'aurais ſeulement déſiré, pour la gloire de la nation qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un, et les dernières tragédies de l'autre, depuis Pertharite; mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout : ce ſont des corbeaux qui s'acharnent ſur les morts, comme l'envie ſur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité : ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils y ajoutent trop ſouvent leurs propres ſottiſes, qu'ils font paſſer ſous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées ſous le nom de *la Viſclède*, dans des recueils immenſes! Vers de *Bonneval*, ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*; Vers à mon cher *B.* ſur *Newton*; Vers impertinens, à madame du *Châtelet*; Lettre de Varſovie; Epître de *Formont*, à l'abbé de *Rothelin*; Ode

fur le vrai Dieu; Lettres de M. de *la Vifclède*, à fes amis du Parnaffe, &c. &c.

Ceux qui fe forment des bibliothèques font toujours trompés par ce manége qui ne fert qu'à étoufferle bon grain fous un tas énorme d'ivraie. On eft parvenu à nous dégoûter de la lecture, à force de multiplier les livres et les livrets. S'il eft vrai que les *Ptolomée* eurent autrefois une bibliothèque de quatre cents mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; et quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous fommes importunés dans notre fiècle d'une foule de petits artiftes qui difsèquent le fiècle paffé. On créait alors, et aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami, et je ferais très-fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point févère pour *la Fontaine*, parce qu'il femblait ne prétendre à rien: moins il exigeait, plus on lui accordait; on lui paffait fes mauvaifes fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainfi de *Racine* et de *Boileau* qui prétendaient à la perfection; on les chicanait fur un mot. C'eft ainfi qu'on pardonnait tout à *Montagne*, et qu'on tomba rudement fur

Balzac qui voulait être toujours correct, et toujours éloquent.

Depuis que *la Bruyère*, dans ses Caractères, eut jugé *Corneille* et *Racine*, combien d'écrivains se mirent à juger aussi! Et enfin on a fait plus de cent volumes sur ce siècle de *Louis XIV*. Chacun dans ses jugemens, soit en vers, soit en prose, a plus cherché à montrer de l'esprit qu'à trouver la vérité, et à faire des antithèses plutôt que des raisonnemens.

L'inondation des journalistes et des folliculaires est venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, et a détruit toute érudition, en présentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magistrats qui jugent sur le rapport de leur secrétaire.

Il est arrivé pis, on s'est divisé en factions; les jansénistes ont voulu que les jésuites n'eussent jamais fait un bon ouvrage, et que le père *Bouhours* ne sût pas sa langue. Les jésuites ont dénigré *Boileau*, parce qu'il était ami d'*Arnaud*. Les folliculaires se sont dit des injures. C'est la bataille des rats et des grenouilles après l'Iliade.

Pour vous prouver, Monsieur, avec quelle précipitation l'on juge, et comme un bon mot tient lieu de raison; je ne veux que vous citer cette décision de *la Bruyère*, qui a été la source de tant d'énormes dissertations: *Racine a peint*

les hommes tels qu'ils ſont; et Corneille, tels qu'ils devraient être. Cela eſt éblouiſſant, mais cela eſt très-faux. *Céſar* n'a jamais dû être aſſez fat pour dire à *Cléopâtre* qu'il n'a vaincu à Pharſale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans : l'autre *Cléopâtre* n'a point dû empoiſonner l'un de ſes enfans, et aſſaſſiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin : *Théodore* n'a point dû s'obſtiner à ſe proſtituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le ſecours d'un honnête homme : *Polyeucte* n'a point dû briſer tout dans un temple, et haſarder de caſſer toutes les têtes par dévotion : *Léontine* n'a point dû ſe vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. *Pompée* devait-il répudier ſa femme qu'il aimait, pour épouſer la nièce d'un tyran ? *Pertharite* devait-il céder la ſienne ? *Theſée*, dans Oedipe, devait-il parler d'amour au milieu de la peſte, et dire :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte ?

Si le judicieux et énergique *la Bruyère* s'eſt ſi évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardieſſe, et qui, plus ignorans et plus imprudens qu'un *Fréron*, oſent décider au premier

coup d'œil fur des chofes qu'un *Quintilien* aurait long temps examinées avant de donner fon opinion avec modeftie ?

Vous me faites, Monfieur, une queftion plus importante. Vous me demandez pourquoi *Louis XIV* ne fit pas tomber fes bienfaits fur *la Fontaine*, comme fur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand fiècle ? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas affez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de *la Fontaine* comme les tableaux de *Teniers*, dont il ne voulait voir aucun dans fes appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'efprit autant de délicateffe que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de *Benferade* que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, *la Fontaine* était d'un caractère à ne fe pas préfenter à la cour de ce monarque. Ses diftractions continuelles, fon extrême fimplicité, réjouiffaient fes amis, et n'auraient pu plaire à un homme tel que *Louis XIV*.

La Bruyère s'eft fervi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabulifte, mais il y a du vrai dans ce portrait : *Un homme paraît groffier, lourd, ftupide ; il ne fait ni parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il fe met à écrire, c'eft le modèle des bons contes, &c.*

La Bruyère, qui peignit tous ſes contemporains, en dit autant de *Corneille*, non que *Corneille* fût un bon conteur. C'était autre choſe, il était ſouvent très-ſublime dans ſes bonnes pièces. *Boileau* ne feſait peut-être pas aſſez de cas de *la Fontaine* et de *Corneille*; il n'était ſenſible qu'à un ſtyle toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, Monſieur, qu'il eſt très-faux que *la Fontaine* déplut au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du ſurintendant *Fouquet*. *Péliſſon*, défenſeur très-hardi de ce miniſtre, et même ayant été ſa victime, devint un des favoris de *Louis XIV*, et fit une grande fortune. Son éloquence touchante, ſon érudition utile, la connaiſſance des affaires, et la ſoupleſſe de ſon eſprit, en firent un homme d'Etat. *La Fontaine* n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à ſon talent, et incapable même de le faire valoir, il n'eſt pas étonnant qu'il ne fût pas aſſez remarqué par *Louis XIV*.

Lulli lui nuiſit beaucoup. Vous ſavez que tout eſt cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre *Quinault*, l'un des grands ornemens de ce mémorable ſiècle, ayant forcé *Lulli* à recourir à d'autres pour ſes opéra, il choiſit *la Fontaine*. Avouons que le fabuliſte, feſant parler ſes héros du ſtyle

de *Janot Lapin* et de dame *Belette*, ne pouvait réuſſir après Atis et Théſée. *Lulli* était plein d'eſprit et de goût ; plus il en avait, plus il lui était impoſſible de mettre en muſique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui diſent qu'il eſt égal de chanter la gazette ou *Armide*, et qu'il n'y a rien au monde de ſi néceſſaire que des doubles croches. Le pauvre *la Fontaine* croyant ſérieuſement qu'on lui feſait une énorme injuſtice, fit la ſatire du Florentin contre *Lulli*. Elle n'eſt pas dans le goût de celles de *Boileau* ou d'*Horace*.

Le b.... avait juré de m'amuſer ſix mois :
Il ſe trompa de deux. Mes amis, de leur grâce,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien ſans eux et ſans moi.
Voilà l'hiſtoire en gros : le détail a des ſuites
Qui valent bien d'être déduites,
Et j'en aurais pour tout un an.

Non, ſans doute, ce ſot détail et ces ſuites ne valaient pas d'être déduites, et ſurtout en ſi mauvais vers. Le pis eſt qu'il s'excuſe ſur cette ridicule ſatire à madame de *Thiange*, ſœur de madame de *Monteſpan*, en vers non moins ridicules. Il croit que *Lulli* lui a ôté ſa fortune et ſa gloire, en ne feſant point de muſique pour ſes paroles. Voici comme il s'explique :

Le Ciel m'a fait auteur, je m'excuſe par-là.
Auteur qui, pour tout fruit, moiſſonne
Un peu de gloire. On le lui ravira;
Et vous croyez qu'il s'en taira!
Il n'eſt donc plus auteur : la conſéquence eſt bonne.

Je ſais bien que le cocher de *Vertamont* aurait fait de tels vers tout auſſi-bien que *la Fontaine*. Je ſais que ces misères proſaïques en rimes ne ſont que des ſottiſes aiſées; mais enfin le même homme eſt le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'*Eſope* et de *Pilpay*, et celui qui dans ce genre a le mieux enchâſſé l'eſprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. *Lulli* même lui pardonna, et très-plaiſamment, en diſant qu'il aimerait mieux mettre en muſique la ſatire de *la Fontaine* que ſes opéra.

Il me ſemble que la voix publique donne la préférence à ſes fables ſur ſes contes. Ceux-ci paraiſſent pour la plupart aux bons critiques un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le Joconde, pris de l'*Arioſte*,

Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle, ſans faute,
Et ſi pucelle, qu'il n'eſt rien
De ſi puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue Saint-Denis,

ce ton bourgeois auquel l'*Arioste* ne s'asservit jamais. Le Greco et la Fiametta de l'*Arioste* sont bien au-dessus du puceau de *la Fontaine*.

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise dans le Cocu battu et content, tiré de *Bocace*:

Tant se la mit le drôle en sa cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne durait.

Bocace n'a point de ces expressions basses et incorrectes.

Ils ne peuvent souffrir que dans la Servante justifiée, conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainsi :

Bocace n'est le seul qui me fournit,
Je vais par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit,
Plus que pas un *me donne* de pratique ;
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encor en un vieux magasin.

Ils trouvent ces expressions, *aller dans une autre boutique*, *donner de pratique*, *manger de plus d'un pain*, plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens; et c'est-là le grand défaut de *la Fontaine*.

L'Anneau d'*Hans-Carvel* qu'il a copié dans *Rabelais*, est bien supérieur dans l'*Arioste*. Il y

a du moins une bonne raiſon dans l'*Arioſte* pourquoi le diable apparaît au bon homme.

> *Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,*
> *Che di pinger il diavol ſolea*
> *Con bel viſo, begli occhi, e belle chiome, &c.*

La prodigieuſe ſupériorité de l'*Arioſte* ſur ſon imitateur paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de ſon *Orlando*, dans ſon imagination inépuiſable, dans ſon ſublime, et dans ſa naïve élégance.

Les Cordeliers de Catalogne, Richard Minutolo, la Gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux eſprits délicats. Vous ne trouverez chez *la Fontaine* aucun conte qui parle au cœur, excepté le Faucon; aucun dont on puiſſe tirer une morale utile; aucun où il y ait de ſa part la moindre invention. Ce ne ſont preſque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce ſont des femmes qui *attrapent* leurs maris, ou des garçons qui *enjolent* des filles. Enfin on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeuneſſe, encore plus par la gaieté des ſujets que par les grâces et la correction du ſtyle. J'ai vu beaucoup de gens d'eſprit et de goût qui ne pouvaient ſouffrir que *la Fontaine* eût gâté la Coupe

enchantée de l'*Arioste* par des vers tels que ceux-ci :

L'argent ſut donc fléchir ce cœur inexorable ;
Le rocher diſparut, un mouton ſuccéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, ſur le point de ne rien refuſer,
Donna pour arrhes un baiſer.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode et qui donne des arrhes. Les contes et les deux derniers livres des fables ſont trop pleins de ces figures ſi incohérentes et ſi fauſſes, qui ſemblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu auſſi bien des lecteurs révoltés du ſtyle qu'on appelle marotique. Ils diſaient qu'il fallait parler la langue de *Louis XIV*, et non celle de *Louis XII* et de *François I*; que ſi on nous donnait la comédie de l'Avocat Patelin telle qu'on la joua ſur les tréteaux de la cour de *Charles VII*, perſonne ne pourrait la ſouffrir. Heureuſement *la Fontaine* eſt peu tombé dans ce défaut que d'autres, après lui, ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui eſt, à mon avis, très-digne de remarque, c'eſt que de toutes ces anciennes

historiettes que *la Fontaine* a mises en vers négligés, il n'y en a pas une seule qui inspire des désirs impudiques. Les peintures y sont plus gaies que dangereuses. Elles ne font jamais cette impression voluptueuse et funeste que produisent tant de livres italiens, et surtout notre *Aloïsia Toletana*. Cela est si vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes sur le théâtre avec l'approbation des magistrats, sans aucun danger, sans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet usage, sans aucun inconvénient. On vit bien que le sévère *Boileau* avait raison quand il disait :

L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'est pourquoi, Monsieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune *Poujet*, oratorien, osa parler au vieux *la Fontaine*, et de la vanité d'écolier avec laquelle il publia son prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre sur la sellette un académicien de soixante et douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire si aisée ? C'était l'orgueil qui se vantait d'avoir foulé à ses pieds l'innocence et la simplicité.

Et de quoi s'eſt aviſé l'abbé d'*Olivet*, tout philoſophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de *Poujet* ? Cette lettre eſt préciſément la révélation ſolennelle de la confeſſion du bon *la Fontaine*. Car n'eſt-ce pas trahir le ſecret inviolable de la confeſſion que d'en apprendre au public toutes les circonſtances, tous les entours, et les demandes, et les réponſes ?

Ce qui me révolte le plus dans l'inſolence de *Poujet*, c'eſt l'affectation de répéter vingt fois à *la Fontaine :* Votre livre infame, Monſieur ; le ſcandale de votre infame livre, Monſieur ; les péchés, Monſieur, dont votre infame livre a été la cauſe ; la réparation publique que vous devez, Monſieur, pour votre livre infame.

Aurait-il oſé parler ainſi à la reine de Navarre, ſœur de *François I*, de qui pluſieurs de ces contes plaiſans et non infames ſont tirés ? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même oſé donner le nom d'infame à *Bocace*, le créateur de la langue italienne, et à l'*Arioſte*, qui n'a d'autre titre dans ſa patrie que celui de divin ?

L'aventure de *Poujet* avec le bon-homme *la Fontaine*, eſt, au fond, celle de l'âne, dans la fable admirable des animaux malades de la peſte.

L'âne vint à ſon tour, et dit : J'ai ſouvenance,
Qu'en un pré de moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, et, je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria, haro ſur le baudet.
Poujet, quelque peu clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, &c.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'eſt que *la Fontaine*, qui avait la bonhomie de l'âne, fut aſſez ſot, avec tout ſon génie, pour croire le ſuffiſant *Poujet*, qui ſe feſait tant honneur de l'intimider, et qui parlait au traducteur de l'*Arioſte* et de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un ſcélérat.

J'aurais conſeillé à *la Fontaine* de faire un conte ſur *Poujet*, plus plaiſant que ſon Florentin ſur *Lully*.

Après l'impertinence de *Poujet*, je ne ſais rien de plus outrecuidant (pour me ſervir des termes du bon *la Fontaine*) que l'inſolente préface de l'édition des contes en 1743, ſous le nom de Londres. L'éditeur qui ſe donne auſſi pour janſéniſte, (je ne ſais pas pourquoi) s'aviſe de dire que *la Fontaine* eut tort de faire autre choſe que des fables et des contes en vers ; et il cite ſur cela madame de *Sévigné*.

Oui, Editeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puiſque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, Editeur, qu'un poëte qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire ſur l'hiſtoire et ſur la phyſique? Dis-moi, Editeur, où as-tu pris cet arrêt? Si tu ne ſais ni l'hiſtoire, ni la phyſique, n'en parle pas, à la bonne heure; nous avons aſſez de mauvais livres ſur ces deux objets. Mais permets aux hommes inſtruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien eſt très-propre à être un très-bon hiſtorien, parce qu'il faut dans toute hiſtoire une expoſition, un nœud, un dénouement et de l'intérêt; apprends que celui qui peint la nature humaine dans une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'hiſtoire. Editeur des contes de *la Fontaine*, apprends que la phyſique n'eſt pas à négliger; apprends que *Molière* traduiſit *Lucrèce;* apprends qu'il ſerait indigne d'un homme qui penſe, de ne faire que des contes.

Pardon, Monſieur, de cette petite ſortie contre ce maudit Editeur; et pardon ſurtout de vous avoir envoyé mes filles de Minée.

LETTRE

LETTRE

DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR DES BERNARDINS DE CHEZERY,

A M. l'avocat-général Séguier.

1776.

J'AI lu Monfieur, avec admiration, votre éloquent plaidoyer contre cette abominable et déteftable brochure *des Inconvéniens des droits féodaux*; je tremblais pour le plus facré de nos droits feigneuriaux, le plus convenable à des religieux, celui d'avoir des efclaves. Hélas! nous avons failli à le perdre. Notre couvent, et les terres qui en dépendent, étaient ci-devant enclavés dans les Etats du roi de Sardaigne; ce n'eft que par le dernier traité de délimitation de 1760, qu'ils ont été unis au royaume de France. Cette union eft arrivée bien à propos. Si elle eût été différée de quelques années, cinq ou fix mille ferfs que nous poffédons dans nos terres, feraient libres aujourd'hui, en vertu de l'édit du feu roi de Sardaigne, de 1762, et nous aurions été dépouillés de nos autres droits féodaux, en

vertu d'un autre édit du même prince, du mois de décembre 1771. Il eſt vrai que nous aurions été indemniſés de la perte de ces droits; mais cette indemnité n'aurait conſiſté qu'à nous faire payer en argent un capital, dont l'intérêt nous aurait produit, ſans procès, le même revenu que nous tirons de nos vaſſaux avec le ſecours des procureurs et des huiſſiers; et nous n'aurions point été dédommagés du plaiſir de commander en maîtres à ſix mille eſclaves; nous ne jouirions pas de la conſolation de ruiner, toutes les années, une vingtaine de familles pour apprendre aux autres à nous obéir et à nous reſpecter.

J'avais lu dans votre hiſtorien *Mézerai*, ces paroles qui vous feront frémir: » La liberté » de cette noble monarchie eſt ſi grande, » que même ſon air la communique à ceux » qui le reſpirent; et la majeſté de nos rois » eſt ſi auguſte, qu'ils refuſent de commander » à des hommes, s'ils ne ſont libres. »

J'avais lu ces autres paroles, non moins condamnables, prononcées dans l'aſſemblée des états de Tours par le chancelier de *Rochefort*: » Vous ne doutez pas qu'il ne ſoit » plus glorieux à nos monarques d'être rois » des Francs que des ſerfs. (*a*) »

(*a*) Hiſtoire de France par *Garnier*, tome IX, page 290.

J'avais lu, avec douleur, dans votre nouvelle Hiſtoire de France, „ que S[t] *Louis* „ s'occupa, plus qu'aucun de ſes prédéceſ- „ ſeurs, du ſoin d'étendre la liberté renaiſſante. „ Ce ſage monarque, ami de DIEU et des „ hommes, ne connut, pendant tout le cours „ de ſon règne, d'autre ſatisfaction que celle „ de faire ſervir ſon pouvoir à jeter les „ fondemens de la félicité publique. La misère, „ compagne inſéparable de l'eſclavage, diſ- „ parut ainſi que l'oppreſſion. (*b*) „

L'acte d'autorité par lequel la reine *blanche* affranchit, pendant ſa régence, les habitans de Chantenay, malgré les chanoines de Notre-Dame de Paris, (*c*) ne me feſait pas moins de peine.

J'étais effrayé d'un arrêt rendu, au quinzième ſiècle, par le parlement de Languedoc, portant que tout ſerf qui entrerait dans le royaume, en criant *France*, ſerait dès ce moment affranchi. (*d*)

J'avais craint, juſqu'à ce jour, que ces maximes et ces exemples n'autoriſaſſent nos eſclaves à réclamer, comme nouveaux français, une liberté dont ils jouiraient, s'ils étaient reſtés quelques années de plus ſavoyards.

(*b*) Hiſtoire de France, tome XIV, page 191.
(*c*) *Ibid.* Tome V, page 104.
(*d*) *Ibid.* Tome XV, page 348.

Mais vous me raſſurez, Monſieur ; vous avez très-bien prouvé que *les droits féodaux ſont une portion intégrante de la propriété des ſeigneurs ; que nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils ſont dans l'heureuſe impuiſſance d'y donner atteinte.* Cette admirable ſentence nous raſſure pleinement contre les fauſſes et pernicieuſes maximes du chancelier de *Rochefort* et de vos hiſtoriens, contre les arrêts ſurannés du parlement de Toulouſe.

Nous liſions, Monſieur, avec des larmes d'attendriſſement, ces paroles ſi conſolantes de votre plaidoyer : „ Les coutumes rédigées „ ſous les yeux des magiſtrats et en vertu de „ l'autorité du roi, ne ſont que l'effet de la „ convention et du concert des trois ordres „ raſſemblés qui y ont donné leur conſente- „ ment, et s'y ſont librement et volontaire- „ ment ſoumis ; „ lorſqu'un curé qui avait été autrefois avocat, et qui juſque-là avait entendu tranquillement notre lecture, nous interrompit bruſquement, et nous dit que la plupart des coutumes n'étaient que des monumens d'imbécillité et de barbarie; qu'elles avaient toutes été rédigées, ou dans les états des provinces, ou dans les aſſemblées des commiſſaires, à la pluralité des voix, et que par conſéquent les ignorans avaient toujours prévalu ſur le petit nombre des ſages. Il nous

dit que tous les jurifconfultes qui ont de la célébrité, atteftent que c'eft ainfi que les coutumes ont été rédigées. Il nous cita le fameux *Charles Dumoulin* qui dit *que les coutumes ont été rédigées contre l'intention des rois; en ce que la plupart font obfcures; contradictoires, iniques.* (*e*) Il nous cita d'*Argentré*, l'un des commiffaires qui avaient affifté à la rédaction de la coutume de Bretagne, lequel, dans la préface de fon Commentaire fur cette coutume, avoue que l'avis des ignorans prévalut prefque toujours fur celui des jurifconfultes humains et inftruits. Il nous cita auffi le tit. XIV du liv. IV du Traité des fiefs de *Cujas*, où l'on trouve ces paroles : *Multa funt in moribus Galliæ diffentanea, multa fine ratione.* Il ajouta que les habitans des campagnes, fur lefquels tombe tout le poids des droits féodaux, n'avaient jamais été appelés à la rédaction des coutumes, et qu'il n'eft pas vrai, par conféquent, qu'ils s'y foient volontairement foumis.

Après nous avoir étalé toutes ces autorités et beaucoup d'autres encore, ce curé nous dit qu'il fuffifait d'ouvrir les coutumes pour fe convaincre de la vérité qu'il foutenait. Je lui répondis que ces auteurs avaient été foupçonnés d'héréfie, et que l'avis d'un avocat-général était d'une autorité bien fupérieure

(*e*) Tome. II, page 399, édition de 1681.

aux témoignages des *Cujas*, des *Dumoulin*, des d'*Argentré*, &c. &c. &c.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien de personnes dans les provinces pensent comme ce curé. Une espèce de frénésie, pour me servir de vos propres termes, » semble agiter ces » esprits turbulens que l'amour de la liberté » porte aux plus grands excès, et qui leur » fait envisager le bonheur dans la subversion » de toutes les règles et de tous les prin- » cipes. »

Les insensés qui pensent rendre heureux les habitans des campagnes, en proposant à l'administration de les affranchir de l'esclavage de la glèbe, de leur permettre de racheter des droits qui sont une source de procès continuels, lesquels causent souvent la ruine des seigneurs et des vassaux !

Il était temps de sévir contre ces auteurs audacieux : » semblables à des volcans qui, » après s'être annoncés par des bruits souter- » rains et des tremblemens successifs, finis- » sent par une éruption subite, et couvrent » tout ce qui les environne d'un torrent » enflammé de ruines, de cendres, et de » laves, qui s'élancent du foyer renfermé » dans les entrailles de la terre. »

Que ce morceau est sublime ! je n'ai jamais rien lu d'approchant dans les plaidoyers du chancelier d'*Aguesseau*.

Nous vous devons, Monſieur, une reconnaiſſance éternelle, pour avoir déféré à la vengeance des lois un écrit auſſi pernicieux que celui contre lequel vous vous êtes élevé. Il était bien juſte, aſſurément, de faire brûler par le bourreau, au pied du grand eſcalier, cette brochure capable d'échauffer le peuple et de le porter à la révolte ; cet écrit qui renverſe les principes fondamentaux de la monarchie, puiſqu'il détourne les vaſſaux de plaider avec leurs ſeigneurs ; qu'il conſeille aux uns et aux autres de ſe concilier et de convenir, de gré à gré, du prix de l'affranchiſſement des droits féodaux, qui ſont une ſource intariſſable de procès. Tout le monde ſait que ces procès ſont les plus difficiles, les plus compliqués, les plus obſcurs de tous ; mais ce ſont ceux auſſi qui procurent aux juges les plus fortes épices. La bonne moitié des procès roule ſur des droits féodaux. Supprimez ces droits, vous ſupprimez net la moitié des procès ; vous paraîtriez ſoulager les juges, mais vous les dépouilleriez d'une partie de leur conſidération, et de leurs meilleurs revenus. Vous ruineriez les procureurs, les greffiers, les commiſſaires à terrier, tous gens fort néceſſaires à l'Etat. Ils ſervent les tribunaux, les tribunaux doivent donc les protéger.

Propoſer la ſuppreſſion des droits féodaux,

c'eſt encore attaquer particulièrement les propriétés de meſſieurs du parlement, dont la plupart poſsèdent des fiefs. Ces meſſieurs ſont donc perſonnellement intéreſſés à protéger, à défendre, à faire reſpecter, les droits féodaux : c'eſt ici la cauſe de l'Egliſe, de la nobleſſe, et de la robe. Ces trois ordres, trop ſouvent oppoſés l'un à l'autre, doivent ſe réunir contre l'ennemi commun. L'Egliſe excommuniera les auteurs qui prendront la défenſe du peuple ; le parlement, père du peuple, fera brûler et auteurs et écrits, et par ce moyen, ces écrits feront victorieuſement réfutés.

Si quelqu'inſolent oſait publier, que tous meſſieurs du parlement qui poſsèdent des fiefs, doivent s'abſtenir de juger les écrits et les procès concernant les droits féodaux, parce que c'eſt leur propre cauſe, et qu'on ne peut être, à la fois, partie et juge ; on lui répondrait que meſſieurs du parlement ſont en poſſeſſion de juger les cauſes féodales, que c'eſt-là un des priviléges de leurs offices, une loi fondamentale, à laquelle le roi même eſt *dans l'heureuſe impuiſſance de donner atteinte*. Si l'inſolent ne ſe rendait pas à l'évidence de ces raiſons, on pourrait faire brûler ſon mémoire ; et, en tant que beſoin, décréter ſa perſonne de priſe de corps.

On

On nous dit que dans la patrie de *Cicéron*, où le pouvoir de juger n'était attaché, ni à un certain état, ni à une certaine profeſſion, il était permis à tout plaideur de récuſer le juge qu'il croyait ſuſpect, ſans être même obligé de prouver la ſuſpicion. *Sors et urna dant judices, licet exclamare : hunc nolo.* Cette liberté de récuſer ſes juges ſubſiſta encore ſous les empereurs, comme je l'ai remarqué dans une loi du code, rapportée dans un ancien *factum* qui m'eſt tombé, par haſard, ſous la main. (*f*)

Mais les lois des Welches ſont bien plus raiſonnables que celles des Romains. Le juge révocable d'une juſtice de village, peut, en France, juger en première inſtance les cauſes féodales de ſon ſeigneur. (*g*) Un conſeiller au parlement, poſſeſſeur de fief, peut donc auſſi juger en dernier reſſort la cauſe féodale d'un autre ſeigneur.

Il eſt vrai qu'une ordonnance de *Louis XIV*, ſtatue (*h*) que le juge eſt récuſable, s'il a, en ſon nom, un procès ſur une queſtion ſemblable à celle dont il s'agit entre les parties

(*f*) *Licet enim imperiali numine judex delegatus eſt, tamen quia ſine ſuſpicione omnes lites procedere nobis cordi eſt : Liceat ei qui ſuſpectum judicem putat, eum recuſare.* Loi XVI, au cod. tit. *De judiciis.*

(*g*) Ordonnance de 1667, tit. XXIV, art. XI.

(*h*) *Ibid.* art. V.

qui plaident devant lui; parce que si le juge, possesseur de fief, n'a pas actuellement un procès, au sujet des droits de son fief, avec ses vassaux, il peut l'avoir dans la suite. Il est vrai qu'étant intéressé à donner gain de cause aux autres seigneurs qui plaident dans son tribunal, il établit une jurisprudence, qui, en confirmant leurs droits, confirme les siens propres, et détourne ses vassaux de les contester.

Mais ce raisonnement n'est que captieux. L'usage est le plus sûr interprète des lois; et l'usage de messieurs du parlement les autorise à être juges et parties dans les causes féodales, comme vous le prouverez, Monsieur, avec votre éloquence ordinaire, dans votre premier réquisitoire.

Je suis, avec la plus profonde vénération, &c.

AUTRE LETTRE

D'UN BENEDICTIN DE FRANCHE-COMTÉ, AU MEME MAGISTRAT.

MONSIEUR,

C'EST un ufage ancien et facré dans notre province, que l'étranger libre ou le français d'une autre province, qui vient habiter dans nos terres pendant une année et un jour, devienne notre efclave au bout de cette année, et que toute fa poftérité demeure *entachée* du même opprobre.

Qu'une fille ferve n'hérite point de fon père, fi elle n'a pas rempli le devoir conjugal, la première nuit de fes noces, dans la hutte paternelle.

Que l'artifan ne puiffe tranfmettre à fes enfans la cabane qu'il a bâtie, et où ils font nés, le champ qu'il a acquis et payé du produit de fon travail, le lit même où fes enfans recueilleront fes derniers foupirs, s'ils n'ont pas toujours vécu avec lui fous le même toît, au même feu, et à la même table.

Que ces biens nous foient dévolus fans que nous foyons obligés de payer les dettes dont ils font affectés, le prix même que l'acquéreur

auquel nous ſuccédons pourrait en devoir au vendeur, &c. &c. &c.

Ce ſont-là, Monſieur, des propriétés bien ſacrées, puiſqu'elles nous appartiennent; ce ſont les priviléges des ſeigneurs féodaux de notre province, qui, pour cela a été nommée *franche*, comme les Grecs avaient donné aux furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire bon cœur.

Mais quel a été mon étonnement de voir que dans un édit du roi, du mois de février de la préſente année 1776, portant ſuppreſſion des jurandes, l'on ait érigé en loi cette fauſſe maxime de la philoſophie moderne: *Le droit de travailler eſt le droit de tout homme; cette propriété eſt la première, la plus ſacrée, et la plus impreſcriptible de toutes.*

De mauvais raiſonneurs concluent de-là, que le fruit du travail d'un laboureur, ou d'un artiſan, doit appartenir, après ſa mort, à ſes parens, et non à des moines.

Vous avez mérité, Monſieur, le titre de père de la patrie, en plaidant contre les édits qui ſupprimaient les corvées, et rendaient la liberté à l'induſtrie. Vous mériterez encore le titre de père des moines, en dénonçant à votre compagnie les détracteurs de la ſervitude.

C'eſt à vous ſeul qu'il eſt donné de démontrer que les payſans français ne ſont pas faits pour avoir des propriétés.

Que chaque peuple a ſes mœurs, ſes lois, ſes uſages ; que ces inſtitutions politiques forment l'ordre public.

Les étrangers qui abordaient autrefois dans la Tauride, étaient égorgés par des prêtres, aux pieds de la ſtatue de *Diane.* En France, dans les terres de main-morte, les hommes libres qui y paſſent une année, doivent être eſclaves d'autres prêtres.

Que les laboureurs ſuédois, anglais, ſuiſſes, et ſavoyards, ſoient libres, à la bonne heure ; mais les habitans des campagnes, en France, ſont faits pour être ſerfs.

Dans le douzième ſiècle cette ſervitude était répandue dans tout le royaume, elle couvrait les villes comme les campagnes. Depuis long-temps elle ne ſubſiſte plus que dans quelques provinces; qu'eſt-il réſulté de-là ? Les moines ſont riches dans les provinces où on leur a permis de conſerver des ſerfs. Dans les autres endroits, où la ſervitude a été abolie, des cités ſe ſont élevées; le commerce et les arts ſe ſont étendus; l'Etat eſt devenu plus floriſſant; nos rois plus riches, et plus puiſſans. Mais les ſeigneurs châtelains et les gens d'Egliſe ſont devenus plus pauvres; et le peuple devait-il être compté pour quelque choſe ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

A M. * * *

Auteur du livre intitulé : Des vrais principes du gouvernement français.

Ferney, 20 juin 1777.

En paſſant tout d'un coup par-deſſus les complimens et les remercîmens que je vous dois, Monſieur, je commence par vous avouer que *deſpotique* et *monarchique* ſont tout juſte la même choſe dans le cœur de tous les hommes et de tous les êtres ſenſibles. *Deſpote*, *herus*, ſignifie *maître*, et *monarque* ſignifie *ſeul maître*, ce qui eſt bien plus fort. Une mouche eſt monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore; l'araignée eſt monarque des mouches, puiſqu'elle les empriſonne et les mange; l'hirondelle domine ſur les araignées; les pies-grièches mangent les hirondelles, cela ne finit point. Vous ne diſconviendrez pas que les fermiers-généraux ne nous mangent : vous ſavez que le monde eſt ainſi fait depuis qu'il exiſte. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-lumineuſement raiſon contre l'abbé *Mably*, et je vous en rends, Monſieur, mille actions de grâces. Vous prouvez très-bien que

le gouvernement monarchique eſt le meilleur de tous; mais c'eſt pourvu que *Marc-Aurèle* ſoit le monarque ; car, d'ailleurs, qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion, ou par cent rats? Vous paraiſſez, Monſieur, être de l'avis de l'*Eſprit des lois*, en accordant que le principe des monarchies eſt *l'honneur;* et le principe des républiques, *la vertu;* ſi vous n'étiez pas de cette opinion, je ferais de celle de M. le duc d'*Orléans*, régent, qui diſait d'un de nos grands ſeigneurs : *c'eſt l'homme le plus parfait de la cour, il n'a ni humeur ni honneur ;* et je dirais au préſident de *Monteſquieu*, que s'il veut prouver ſa thèſe, en diſant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans les républiques. On courait après les honneurs de l'ovation, du triomphe, et de toutes les dignités. On veut même être doge à Veniſe, quoique ce ſoit *vanitas vanitatum.* Au reſte, Monſieur, vous êtes beaucoup plus méthodique que cet *Eſprit des lois*, et vous ne citez jamais à faux, comme lui ; ce qui eſt un point bien important ; car ſi vous voulez vérifier les citations de *Monteſquieu*, vous n'en trouverez pas quatre de juſtes ; je m'en ſuis donné autrefois le plaiſir. Je ſuis édifié, Monſieur, de la circonſpection avec laquelle vous vous arrêtez dans le texte, au règne de *Henri IV;*

tout ce que vous dites m'inſtruit, et je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie ſurtout de la manière dont vous penſez, et dont vous vous exprimez ſur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal ; il eſt perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne ; il eſt abhorré à une demi-lieue de chez moi, à droite et à gauche : mais, par une de nos contradictions françaiſes, il ſubſiſte, dans toute ſon horreur, derrière mon potager, dans les vallées du mont Jura ; et douze mille eſclaves des chanoines de Saint-Claude, qui ont eu l'inſolence de ne vouloir être que des ſujets du roi, et non ſerfs et bêtes de ſomme appartenans à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Beſançon, attendu que pluſieurs conſeillers de grand'chambre ont des terres où la main-morte eſt en vigueur, malgré les édits de nos rois ; tant la juriſprudence eſt uniforme chez nous. Enfin, votre livre m'inſtruit et me conſole, j'en chéris la méthode et le ſtyle. Vous n'écrivez point pour montrer de l'eſprit, comme fait l'auteur de l'*Eſprit des lois* et des *Lettres perſannes* ; mais vous vous ſervez de votre eſprit pour chercher la vérité. Jugez donc, Monſieur, ſi je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage ; jugez ſi je le lis avec délices, et

si je n'emploie qu'une formule vaine en vous assurant que j'ai l'honneur d'être, avec la plus respectueuse estime, et la plus sensible reconnaissance, &c.

AUX AUTEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE. (*)

A Cirey, ce 20 septembre 1736.

MESSIEURS,

Un homme de bien, nommé *Rousseau*, a fait imprimer dans votre journal une longue lettre sur mon compte, où, par bonheur pour moi, il n'y a que des calomnies; et, par malheur pour lui, il n'y a point du tout d'esprit. Ce qui fait que cet ouvrage est si mauvais, c'est, Messieurs, qu'il est entièrement de lui; *Marot*, ni *Rabelais*, ni d'*Ouville*, ne lui ont rien fourni; c'est la seconde fois de sa vie qu'il a eu de l'imagination. Il ne réussit pas quand il invente. Son procès avec M. *Saurin* aurait dû le rendre plus attentif. Mais on a déjà dit de lui, que, quoiqu'il travaille

(*) Extrait du tome XXIV, pages 152 et suiv.

beaucoup ses ouvrages, cependant ce n'est pas encore un auteur assez *châtié*.

Il a été retranché de la société depuis long-temps, et il travaille tous les jours à se retrancher du nombre des poëtes par ses nouveaux vers. A l'égard des faits qu'il avance contre moi, on sait bien que son témoignage n'est plus recevable nulle part; à l'égard de ses vers, je souhaite aux honnêtes gens qu'il attaque, qu'il continue à écrire de ce style. Il vous a fait, Messieurs, un fort insipide roman de la manière dont il dit m'avoir connu. Pour moi, je vais vous en faire une petite histoire très-vraie.

Il commence par dire que des dames de sa connaissance le menèrent un jour au collége des jésuites, où j'étais pensionnaire, et qu'il fut curieux de m'y voir, parce que j'y avais remporté quelques prix. Mais il aurait dû ajouter qu'il me fit cette visite, parce que son père avait chauffé le mien pendant vingt ans, et que mon père avait pris soin de le placer chez un procureur, où il eût été à souhaiter pour lui qu'il eût demeuré, mais dont il fut chassé pour avoir désavoué sa naissance. Il pouvait ajouter encore que mon père, tous mes parens, et ceux sous qui j'étudiais, me défendirent alors de le voir; et que telle était sa réputation, que, quand un écolier fesait

une faute d'un certain genre, on lui disait, vous serez un vrai *Rousseau.*

Je ne sais pas pourquoi il dit que ma physionomie lui déplut; c'est apparemment parce que j'ai des cheveux bruns, et que je n'ai pas pas la bouche de travers.

Il parle ensuite d'une ode que je fis à l'âge de dix-huit ans, pour le prix de l'académie française. Il est vrai que ce fut M. l'abbé du *Jarry* qui remporta le prix; je ne crois pas que mon ode fût trop bonne, mais le public ne souscrivit pas au jugement de l'académie. Je me souviens qu'entre autres fautes assez singulières dont le petit poëme couronné était plein, il y avait ce vers,

Et des pôles brûlans, jusqu'aux pôles glacés.

Feu M. de *la Motte*, très-aimable homme et de beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait par son crédit fait donner ce prix à l'abbé du *Jarry;* et quand on lui reprochait ce jugement (*) et surtout le vers

(*) La Motte présidant aux prix
Qu'on distribue aux beaux esprits,
Ceignit de couronnes civiques
Les vainqueurs des jeux olympiques.
Il fit un vrai pas d'écolier,
Et prit, aveugle Agonothète,
Un chêne pour un olivier,
Et du Jarry pour un poëte.

Cette note est ajoutée.

du *pôle glacé* et du *pôle brûlant*, il répondait que c'était une affaire de physique, qui était du ressort de l'académie des sciences et non de l'académie française; que d'ailleurs il n'était pas bien sûr qu'il n'y eût point de pôles brûlans, et qu'enfin l'abbé du *Jarry* était son ami. Je demande pardon de cette petite anecdote littéraire où la jalousie de *Rousseau* m'a conduit, et je continue ma réponse.

Il est vrai que j'accompagnai, vers l'an 1720, une dame de la cour de France, qui allait en Hollande. *Rousseau* peut dire, tant qu'il lui plaira, que j'allai à la suite de cette dame; un domestique emploie volontiers les termes de son état; chacun parle son langage. Nous passâmes par Bruxelles; *Rousseau* prétend que j'y entendis la messe très-indévotement, et qu'il apprit avec horreur cette indécence, de la bouche de M. le comte de *Lanoy*; car il a cité toujours de grands noms sur des choses importantes. Je pourrais en effet avoir été un peu indévot à la messe. M. le comte de *Lanoy* dit cependant que *Rousseau est un menteur, qui se sert de son nom très-mal à propos pour dire une impertinence.* Je ne parlerai pas ainsi. Il se peut, encore une fois, que j'aie eu des distractions à la messe; j'en suis très-fâché, Messieurs. Mais de bonne foi, est-ce à *Rousseau* à me le reprocher? Trouvez-vous qu'il soit bien convenable

à l'auteur de tant d'épigrammes licencieuſes, à l'auteur des couplets infames contre ſes bienfaiteurs et ſes amis, à l'auteur de la Moïſade, &c. de m'accuſer d'avoir cauſé dans une égliſe, il y a ſeize ans? Le pauvre homme! ſuivons, je vous en prie, la petite hiſtoire.

Premièrement, il dit qu'il me préſenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité eſt un peu forte. Il eſt plus vraiſemblable que j'y ai été avec la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Que voulez-vous? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation.

Enfin donc, je le vis à Bruxelles. Il aſſure que je débutai par lui faire lire le poëme de la Henriade; et il me reproche beaucoup, je ne ſais ſur quel fondement, d'avoir pris, dans ce poëme, le parti du meilleur des rois et du plus grand homme de l'Europe, contre des prêtres qui le calomnièrent, et qui le perſécutaient. J'en demeure d'accord; *Rouſſeau* ſera pour ces derniers, et moi pour *Henri IV*.

Il a été fort ſurpris, dit-il, que j'aie ſubſtitué l'amiral de *Coligni* à *Roſni*. Notre critique, Meſſieurs, n'eſt pas ſavant dans l'hiſtoire: ces petites balourdiſes arrivent ſouvent à ceux qui n'ont cultivé que le talent puéril d'arranger des mots. L'amiral de *Coligni* était le chef d'un parti puiſſant ſous *Charles IX*: il fut

tué lorſque *Roſni* n'avait que treize ans. *Roſni* fut depuis miniſtre et favori d'*Henri IV*. Comment donc ſe pourrait-il faire que j'aie retranché de la Henriade ce *Roſni* pour y ſubſtituer l'amiral de *Coligni* ? Le fait eſt que j'ai mis *Dupleſſis-Mornai* à la place de *Roſni*. *Rouſſeau* ne ſait peut-être pas que ce *Dupleſſis-Mornai* était un homme de guerre, un ſavant, un philoſophe rigide, tel, en un mot, qu'il le fallait pour le caractère que j'avais à peindre ; mais il faut paſſer à un ſimple rimeur d'être un peu ignorant. Venons à des choſes plus eſſentielles.

Vous allez voir, Meſſieurs, qu'on entend quelquefois bien mal le métier qu'on a fait toute ſa vie ; et vous ſerez ſurpris que *Rouſſeau* ne ſache pas même calomnier. L'origine de ſa haine contre moi vient, dit-il, en partie de ce que j'ai parlé de lui *de la manière la plus indigne*, (ce ſont ſes termes,) à M. le duc d'*Aremberg*. Je ne ſais pas ce qu'il entend par *une manière indigne*. Si j'avais dit qu'il avait été banni de France par arrêt du parlement, et qu'il feſait de mauvais vers à Bruxelles, j'aurais, je crois, parlé d'une manière très-digne. Mais je n'en parlai point du tout ; et pour le confondre ſur cette ſottiſe, comme ſur le reſte, voici la lettre que je reçois, dans le moment, de M. le duc d'*Aremberg*.

Anguien, ce 8 ſeptembre 1736.

» Je ſuis très-indigné, Monſieur, d'appren-
» dre que mon nom eſt cité dans la Biblio-
» thèque, ſur un article qui vous regarde. On
» me fait parler très-mal à propos et très-
» fauſſement, &c. Je ſuis, Monſieur, votre
» très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

LE DUC D'AREMBERG.

Voyons s'il ſera plus heureux dans ſes autres accuſations. Je lui récitai, dit-il, une épître contre la religion chrétienne, Si c'eſt la Moïſade dont il veut parler, il ſait bien que ce n'eſt pas moi qui l'ai faite. Il aſſure qu'à la police de Paris j'ai été appelé en jugement pour cette épître prétendue. Il n'y a qu'à conſulter les regiſtres; ſon nom s'y trouve pluſieurs fois, mais le mien n'y a jamais été. *Rouſſeau* voudrait bien que j'euſſe fait quelque ouvrage contre la religion, mais je ne peux me réſoudre à l'imiter en rien.

Il a ouï dire qu'il fallait être hypocrite pour venir à bout de ſes ennemis, et je conviens qu'il a cherché cette dernière reſſource.

Rouſſeau ſujet au camouflet
Fut autrefois chaſſé, dit-on,
Du théâtre à coups de ſifflet,
De Paris à coups de bâton;

Chez les Germains chacun ſait comme
Il s'eſt garanti du fagot ;
Il a fait enfin le dévot,
Ne pouvant faire l'honnête homme.

Ce n'eſt pas aſſez de faire le dévot pour nuire ; il y faut un peu plus d'adreſſe : je remercie DIEU que *Rouſſeau* ſoit auſſi mal adroit qu'hypocrite : ſans ce contrepoids, il eût été trop dangereux.

Les prétendus ſujets de la prétendue rupture de ce galant homme avec moi, ſont donc : que j'ai eu des diſtractions à la meſſe ; que je lui ai récité des vers dans le goût de la Moïſade ; et que j'ai parlé de lui, en termes peu reſpectueux à M. le duc d'*Aremberg*. Hé bien, Meſſieurs, je vais vous dire les véritables ſujets de ſa haine ; et je conſens, ce qui eſt bien fort, d'être auſſi déshonoré que lui, ſi j'avance un ſeul mot dont on puiſſe me démentir.

Il récita à cette dame que j'avais l'honneur d'accompagner, et à moi, je ne ſais quelle allégorie contre le parlement de Paris, ſous le nom de *Jugement de Pluton ;* pièce bien ennuyeuſe, dans laquelle il vomit des invectives contre le procureur-général et contre ſes juges, et qui finit par ces vers, autant qu'il m'en ſouvient :

Et

Et que leur peau ſur ces bancs étendue,
Serve de ſiége à tous leurs ſucceſſeurs.

Ces derniers vers ſont copiés d'après l'épigramme de M. *Boindin* contre *Rouſſeau*, laquelle eſt connue de tout le monde; la différence qui ſe trouve entre l'épigramme et les vers de *Rouſſeau*, c'eſt que l'épigramme eſt bonne.

Il récita enſuite un ouvrage, dont le titre n'eſt pas la preuve d'un bon eſprit ni d'un bon cœur. Ce titre eſt *la Palinodie*. Il faut ſavoir qu'autrefois il avait fait une petite épître à M. le duc de *Noailles* alors, comte d'*Ayen*. Dans cet ouvrage il diſait:

Oh qu'il chanſonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez, tant a beau le viſage,
. . . .
C'eſt-il ſans faute?

Cette pièce écrite toute de ce goût, fut ſifflée, comme vous le croyez bien; cependant M. le duc de *Noailles* le protégea en le mépriſant, et daigna lui donner un emploi. Savez-vous ce qu'il fit dans le même temps? Il écrivit une lettre ſanglante contre ſon bienfaiteur. Cette lettre parvint juſqu'à M. de ***. Je ne dis rien que ce ſeigneur ne puiſſe atteſter; et

j'ajoute qu'il pouſſa la grandeur d'ame juſqu'à oublier l'ingratitude de ce poëte.

Rouſſeau, hors de France, fit ſon ode de la Palinodie. Il avait raiſon, aſſurément, de déſavouer des vers ennuyeux : mais du moins il eût fallu que la Palinodie eût été meilleure. Malheureuſement pour lui, toute la Palinodie conſiſtait à dire du mal de ſon bienfaiteur. M. le maréchal de *Villars*, ami de ce ſeigneur offenſé, averti d'ailleurs de l'inſolence de *Rouſſeau*, en écrivit à M. le prince *Eugène*, et lui manda en propres mots : *J'eſpère que vous ferez juſtice d'un *** qui n'a pas été aſſez puni en France.* Cette lettre, jointe aux ingratitudes dont *Rouſſeau* payait les bienfaits de M. le prince *Eugène*, lui attira une diſgrace totale auprès de ce prince. Voilà, Meſſieurs, l'origine de tout ce que *Rouſſeau* a fait depuis contre moi. Il a cru que c'était moi qui avais fait frapper ce coup ; que c'était moi qui avais averti meſſieurs les maréchaux de *Villars* et de ***. Cependant il eſt très-vrai que je ne leur en ai jamais parlé. Il eſt aiſé de le ſavoir des perſonnes que le ſang et l'amitié attachaient à M. le maréchal de *Villars*. La lettre avait été écrite à M. le prince *Eugène*, avant même que *Rouſſeau* m'eût lu cette mauvaiſe ode de la Palinodie ; et quand il me la lut, je me contentai de lui dire que je voyais bien que ſon but n'était pas d'avoir des amis.

J'avoue que je lui dis encore, avec une franchiſe que j'ai eue toute ma vie, que ſes nouveaux ouvrages ne me plaiſaient pas, et qu'il paſſerait ſeulement pour avoir perdu ſon talent et conſervé ſon venin. Le public a juſtifié ma prédiction; et *Rouſſeau* me hait d'autant plus, que je lui ai dit une vérité qui ſe confirme tous les jours.

C'était aſſez qu'il m'eût flatté quelques jours, pour qu'il fît des vers contre moi; il en fit donc et même de très-plats. Il eſt vrai qu'enfin, dans une épître contre la calomnie, compoſée il y a trois ans, je n'ai pu m'empêcher, après avoir montré toute l'énormité de ce crime, de parler de celui qui en eſt ſi coupable. Vous avez vu ce que j'en ai dit,

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominie, &c.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public. Je n'ai fait que ſuivre l'exemple de M. de *la Motte*, le plus modeſte de tous les hommes, qui avait dit de *Rouſſeau*:

Connais-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouſe où préſide
La calomnie au ris malin;
Ce cœur dont la timide audace,
En ſecret ſur ceux qu'il embraſſe
Cherche à diſtiller ſon venin;

Lui dont les larcins fatiriques,
Craints des lecteurs les plus ciniques,
Ont mis tant d'horreur fous nos yeux ?
Cet infame, ce fourbe infigne,
Pour moi n'eft qu'un efclave indigne,
Fût-il forti du fang des Dieux.

Qui croirait, Meffieurs, que *Rouffeau* ofe fe plaindre aujourd'hui, que ce foit lui qui foit le calomnié ? Permettez-moi de vous faire fouvenir ici d'un trait de l'ancienne comédie italienne. *Arlequin* ayant volé une maifon, et ne trouvant pas enfuite tout le compte des effets qu'il avait pris, criait au voleur de toute fa force. *Rouffeau* fuppofe premièrement que mon épître fur la calomnie eft adreffée à la refpectable fille de M. le baron de *Breteuil*, un de fes premiers maîtres. Mais qui lui a dit qu'elle ne l'eft pas à une des filles de M. le duc de *Noailles*, ou de M. *Rouillé*, ou de M. le maréchal de *Tallard* ? Car a-t-il eu un maître qu'il n'ait payé d'ingratitude, et qu'il n'ait forcé à le chaffer ? Je veux que cette épître foit adreffée à la fille de M. le baron de *Breteuil*, mariée à un homme de la plus grande naiffance de l'Europe, et illuftre par l'honneur que les beaux-arts reçoivent de fon génie et de fon favoir, qu'elle veut en vain cacher ; cela ne fervira qu'à faire voir

combien *Rouſſeau* eſt hardi dans le crime, et impudent dans le menſonge. Il crie qu'on le calomnie, qu'il na jamais fait des vers contre feu M. de *Breteuil*. Voulez-vous ſavoir, Meſſieurs, de qui je tiens la vérité qu'il combat ſi impudemment ? de la propre perſonne à qui il a eu la folie de l'avouer, et de cette reſpectable dame, la fille même de M. de *Breteuil*, qui le ſait comme moi, et ſous les yeux de laquelle j'ai l'honneur d'écrire une vérité d'ailleurs ſi connue. Il a beau dire qu'il a encore des lettres de M. le baron de *Breteuil*; il a beau avoir adreſſé à ce ſeigneur une très-mauvaiſe épître en vers; qu'eſt-ce que cela prouve? que M. le baron de *Breteuil* était indulgent, et que ſon domeſtique pouſſe l'impudence au comble. Eſt-ce donc la ſeule fois qu'il a écrit pour et contre ſes bienfaiteurs? N'a-t-il pas appelé M. de *Francine* un *homme divin*, après avoir fait contre lui l'indigne ſatire de la Francinade? Il avait fait cette ſatire, parce que tous ſes opéra ſifflés avaient été mis au rebut par M. de *Francine*; et il l'appela depuis homme divin, parce que dans une quête que madame de *Bouzoles* eut la bonté de faire pour *Rouſſeau*, lorſqu'il était en Suiſſe, M. de *Francine* eut la généroſité de donner vingt louis. Je devrais donc avoir quelque petite part à cette épithète de *divin*,

un cinquième de compte fait ; car j'avais donné quatre louis pour mon aumône à *Rouſſeau*.

En vérité, il a grand tort de me vouloir du mal ; car, outre la liaiſon qui était entre mon père et le ſien, j'ai actuellement un valet de chambre qui eſt ſon proche parent, et qui eſt très-honnête homme. Ce pauvre garçon me demande tous les jours pardon des mauvais vers que fait ſon parent.

Eſt-ce ma faute, après tout, ſi *Rouſſeau* a eu autrefois des coups de bâton du ſieur *Pécourt*, dans la rue Caſſette, pour avair fait et avoué ces couplets qui ſont mentionnés dans ſon procès criminel ?

Que le bourreau par ſon valet
Faſſe un jour ſerrer le ſifflet,
De Bertin et de ſa ſéquelle ;
Que Pécourt, qui fait le ballet,
Ait le fouet aux pieds de l'échelle, &c.

Eſt-ce ma faute, s'il ſe plaignit d'avoir reçu cent coups de canne de M. de *la Faye ;* s'il s'accommoda avec lui, par l'entremiſe de M. de *la Contade*, pour cinquante louis qu'il n'eut point ; s'il calomnia M. *Saurin ;* s'il fut banni par arrêt à perpétuité ; s'il eſt en horreur à tout le monde ; ſi enfin (ce qui le fâche le plus) il a rimé longuement des fadaiſes

ennuyeuſes ; s'il a fait les Aïeux chimériques, le Café, la Ceinture magique, &c. Je ne ſuis pas reſponſable de tout cela.

Il s'eſt aſſocié, pour rendre ſa cauſe meilleure, avec l'abbé *Desfontaines*, auteur d'un ouvrage périodique qui vous eſt connu ; et cet abbé envoie de temps en temps en Hollande de petits libelles contre moi.

Il eſt bon que vous ſachiez, Meſſieurs, que cet abbé eſt un homme que j'ai, en 1724, tiré de bicêtre, où il était renfermé pour le reſte de ſes jours. C'eſt un fait public. J'ai encore ſes lettres, par leſquelles il avoue qu'il me doit l'honneur et la vie. Il fut depuis mon traducteur. J'avais écrit en anglais un Eſſai ſur l'épopée, il le mit en français. Sa traduction a été imprimée à Paris. Il eſt vrai qu'il y avait autant de contre-ſens que de lignes. Il y diſait que les Portugais avaient découvert l'Amérique. Il traduit les *gâteaux mangés par les Troyens*, par ces mots, *faim dévorante de Cacus*. Le mot anglais *cake*, qui ſignifie *gâteau*, fut pris par lui pour *Cacus*, et les Troyens pour des vaches. Je corrigeai ſes fautes, et je fis imprimer ſa traduction à la ſuite de la Henriade, en attendant que j'euſſe le loiſir de faire mon Eſſai ſur l'épopée en français ; car j'avais écrit dans le goût de la langue anglaiſe, qui eſt très-différent du nôtre. Enfin,

quand j'eus achevé mon ouvrage, je le mis à la ſuite de ma Henriade, en France. L'abbé *Desfontaines* ne me pardonna point d'avoir uſé de mon bien. Il s'aviſa depuis ce temps-là de vouloir décrier la Henriade et moi. Je ne lui répondrai pas, et je ne décrierai certainement pas ſes vers. Il en a fait un gros volume; mais perſonne n'en ſait rien, j'en ignore moi-même le titre. Pour ſa perſonne, elle eſt un peu plus connue.

Enfin, Meſſieurs. voilà les honnêtes gens que j'ai pour ennemis: ainſi quand vous verrez quelques mauvais vers contre moi, dites hardiment qu'ils ſont de *Rouſſeau;* quand vous verrez de mauvaiſes critiques en proſe, ce ſera de l'abbé *Desfontaines.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE

LE TOMBEAU DE LA SORBONNE.

1753.

LORSQUE la ſorbonne était occupée à cenſurer des livres de phyſique, de philoſophie, et de juriſprudence, et qu'on croyait que ſes diſparates étaient au comble; un nouvel orage porta ſon vaiſſeau ſans gouvernail d'un autre côté, et le fit donner dans un écueil qui l'a fracaſſé ſans reſſource.

Pour être reçu docteur en la faculté de théologie de Paris, il faut ſoutenir une thèſe pendant dix heures de ſuite. Un jeune bachelier de beaucoup d'eſprit, fort inſtruit, et qui fait grand uſage des bons auteurs, ſe propoſa de ſoutenir cette thèſe à ſon tour; c'était l'abbé de *Prades*, homme de condition, neveu de M. de *la Valette*, maréchal de camp, aſſez connu par les ſervices qu'il a rendus dans la dernière guerre.

Ce jeune homme qui n'avait d'autre intention que de percer dans le monde, et de faire ſon chemin dans l'Egliſe, comme les autres,

porta d'abord, ſelon l'uſage, ſa thèſe manuſcrite à examiner au profeſſeur *Hock*, qui devait être ſon préſident, au ſyndic *Dugard*, chanoine de Notre-Dame, au chanoine de Saint-Benoît, *l'Anglé*, grand-maître des études, qui l'examinèrent ſcrupuleuſement, l'approuvèrent, la munirent de leur ſeing, ſelon les formalités d'uſage, après quoi elle fut imprimée, et le candidat en diſtribua quatre cents cinquante exemplaires aux autres docteurs, pluſieurs jours avant l'action. Outre les examinateurs il y a encore des cenſeurs au nombre de douze; le bachelier leur porta ſa thèſe imprimée; aucun d'eux n'y trouva le moindre objet de cenſure; il la ſoutint enfin, le 18 novembre 1751, avec l'approbation univerſelle; les cenſeurs ſignèrent avec éloge; les docteurs reçurent l'argent que les répondans donnent en pareil cas. M. l'abbé de *Prades* allait être reçu licencié, et même obtenir le premier lieu, comme celui de toute la licence qui s'était le plus diſtingué. Il n'avait qu'un ſeul reproche à ſe faire, c'était de s'être laiſſé emporter au zèle aveugle de la ſorbonne contre quelques opinions de MM. de *Buffon* et de *Monteſquieu*, qu'il qualifia trop durement: il s'expoſait par-là à déplaire aux plus honnêtes gens du royaume; mais il ne s'attendait pas que la ſorbonne dût le punir d'avoir pris ſa déſenſe

avec trop de vigueur, ni qu'elle eût jamais l'audace et la bassesse de proscrire une thèse qu'elle avait adoptée avec solennité, dont elle seule devait répondre, et qui était devenue son propre ouvrage selon ses statuts.

Pour connaître le principe de cette étonnante contrariété, il est nécessaire d'expliquer ce qui se passait alors.

Une société de vrais savans entreprit, il y a quelques années, le dictionnaire de l'Encyclopédie. Tout le public, et en particulier les libraires, étaient imbus de l'idée que cet ouvrage devait faire tomber le dictionnaire de Trévoux, qu'on achetait, faute d'autres, quoiqu'on en connût l'insuffisance et les fautes grossières.

Malheureusement ce sont les pères jésuites qui sont en grande partie les auteurs de ce dictionnaire de Trévoux, qui ne laisse pas de leur rapporter quelque émolument : dès qu'ils entendirent parler de l'Encyclopédie ils la décrièrent; mais sitôt qu'ils virent le crédit qu'elle prenait, ils voulurent y travailler; ils se proposèrent pour la théologie et pour la morale; on ne voulut ni d'une théologie, ni d'une morale de jésuites. Les libraires sentirent très-bien que cela seul décréditerait leur livre, qui les constitue en des frais immenses. Quel est le libraire qui voudra sacrifier cent

mille écus aux jésuites ? Ceux-ci étant éconduits font jouer tous leurs ressorts pour supprimer l'Encyclopédie, et pour ruiner par-là les libraires qui en ont entrepris l'impression. Ils soulevèrent les puissances, en se servant de leur cri de guerre, *à l'impiété !* Ce cri n'aurait fait qu'attirer contre eux celui du public, si on avait eu affaire à des supérieurs instruits ; mais on avait affaire à l'ancien évêque de Mirepoix : on est obligé d'avouer ici, avec toute la France, combien il est triste et honteux que cet homme si borné ait succédé aux *Fénélon* et aux *Bossuet*. Il a la feuille des bénéfices : c'est un ministre : le clergé de France est à ses ordres ; il l'a avili et bouleversé ; c'est lui qui est l'auteur de cette entreprise des *billets de confession*, qui a tant fait rire l'Europe ; lui seul a empêché le bien que le roi voulait faire au royaume, en rendant l'ordre de Saint-Louis susceptible de bénéfices. Le roi ne pouvait faire un plus grand bien, ni l'évêque de Mirepoix un plus grand mal ; il est continuellement entouré de délateurs.

Un prêtre de cette espèce, nommé *Millet*, connu pour tel dans Paris, homme qui nourrit la duplicité et l'infamie de l'espionnage sous les apparences de la douceur et de la dévotion, fut l'organe dont on se servit pour persuader

à l'ancien évêque de Mirepoix que l'Encyclopédie était un livre contre la religion chrétienne. Le fanatifme fut pouffé au point qu'on obtint un arrêt du confeil pour fupprimer l'ouvrage. Enfin, graces aux foins des plus dignes miniftres et des plus éclairés magiftrats, la France ne fut point privée de l'ouvrage utile qui lui fait déjà tant d'honneur dans toute l'Europe; il n'en coûta que quelques changemens de peu de conféquence. Le livre continue à s'imprimer avec fuccès, malgré toutes les chicanes qu'on n'a ceffé de lui faire. Les jéfuites furent confondus, et n'en furent, comme on le croira aifément, que plus implacables. Il s'agiffait de leur intérêt, et de ce qu'ils imaginaient être leur gloire, quoiqu'il n'y ait en effet que de la honte à être les auteurs du dictionnaire de Trévoux.

Il faut favoir que, parmi les principaux affociés qui travaillaient à l'Encyclopédie, il y en a très-peu qui foient théologiens : ils avaient prié l'abbé de *Prades* de leur fournir quelques articles qui regardent cette étude : il en donna en effet plufieurs, tels que celui de *certitude*, dans lequel la philofophie la plus fage fert de bafe à la théologie la plus exacte. Que font alors les jéfuites? la thèfe de cet abbé tombe entre leurs mains : il eft aifé de trouver par-tout des héréfies ; on en trouverait

dans l'*oraiſon dominicale ;* et ſi quelqu'un diſait aujourd'hui pour la première fois, *ne nous induiſez point en tentation*, il ſuffirait d'une cabale pour faire condamner au feu cette prière. Les jéſuites répandent le bruit par leurs fidèles émiſſaires, que la thèſe de l'abbé de *Prades* eſt impie, que c'eſt l'ouvrage de tous les auteurs de l'Encyclopédie, que c'eſt un complot pour ruiner la religion chrétienne.

Les pères, exclus de la faculté, y entretiennent toujours des intelligences, comme on fait dans une ville ennemie qu'on veut ſurprendre : ils s'adreſſent à un vieux docteur nommé *le Rouge*, ancien ſyndic et approbateur de leur journal de Trévoux, et leur créature. Le père *Dupré* lui dit : Il faut dénoncer à la ſorbonne la thèſe qu'on y a ſoutenue. *Le Rouge* repréſente au père *Dupré* et aux autres, quelle honte ce ſerait pour lui, et quel affront à la ſorbonne d'accuſer d'impiété une thèſe devenue celle de tout le corps par ſes ſtatuts. Les jéſuites inſiſtent, ils tronquent et tordent des propoſitions ; ils donnent par écrit à *le Rouge*, ce qui regarde les guériſons opérées par JESUS-CHRIST : Vous voyez, diſent-ils, qu'on les compare à celles d'*Eſculape*. Hélas ! mes pères, répond l'abbé *le Rouge*, on ne dit là que ce que j'ai dit moi-même dans mon traité dogmatique ſur les miracles, et ce qu'a

ſoutenu le docteur dom *la Taſte*, bénédictin, évêque de Bethléem, et cent autres docteurs: ils prétendent que tout ce qui diſtingue les guériſons opérées par JESUS-CHRIST, c'eſt qu'elles ont été prédites; que c'eſt ce qui diſcerne ſeul les opérations de DIEU d'avec celles qu'on impute à d'autres puiſſances; que toute l'antiquité et la Bible même atteſtent les miracles des enchanteurs et des démons; qu'on a cru aux miracles d'*Eſculape*, de *Veſpaſien*, d'*Apollonius* de Thiane, ainſi qu'aux oracles. Il n'y a donc point d'autre moyen d'aſſurer la miſſion de JESUS-CHRIST, et de diſtinguer ſes miracles, que de recourir aux prophéties; c'eſt la ſeule manière même dont la ſorbonne et vous, avez réfuté les miracles de Saint-Médard.

Les jéſuites ne ſe rendirent point à ces argumens *ad hominem*. Le père *Dupré* dit à *le Rouge :* Vous devez ſavoir qu'on peut aiſément condamner dans un homme ce qu'on a approuvé dans un autre. Ne ſongeons qu'aux mots et point aux choſes; voilà les mots d'*Eſculape* et de JESUS-CHRIST. La thèſe, dans un autre endroit, fait des difficultés ſur la chronologie des Hébreux : vous m'allez encore dire que tous les ſavans de l'Europe font ces difficultés; il n'importe. Il eſt dit, dans la thèſe, que la loi de *Moïſe* n'admet que des récompenſes et

des peines temporelles ; on ſait que rien n'eſt plus vrai, mais on peut en inférer que *Moïſe* ne connaiſſait pas l'immortalité de l'ame. Mais, mon père, remarquez qu'il dit un peu plus bas, dans ſa thèſe, que *Moïſe* connaiſſait l'immortalité de l'ame, et même les plus idiots d'entre les Hébreux. Cela eſt embarraſſant, répondit le père *Dupré;* mais vous ne mettrez pas cela dans l'extrait.

Il eſt dit ſurtout, continue le jéſuite, que le droit d'inégalité eſt un droit barbare qui n'eſt que le droit du plus fort; voilà qui intéreſſe les puiſſances ſéculières : l'abbé de *Prades* doit être condamné en parlement comme en ſorbonne, et paſſer ſa vie entre quatre murailles. Ah ! c'eſt trop, mes pères ; vous portez trop loin l'emportement et la vengeance. Comment peut-on prendre pour le ſyſtême de l'auteur ce qu'il ne cite que pour le réfuter? quoi, vous n'avez pas lu la thèſe ? ne la lira-t-on pas ? Le licencié ne dit-il pas en termes exprès que c'eſt le ſyſtême damnable et horrible de *Hobbes ?* ne le réduit-il pas en poudre? N'importe, encore une fois, dirent les jéſuites, perſonne ne lit une thèſe, et tout le monde lira les propoſitions qui ſeront condamnées ; et on mettra l'abbé de *Prades* dans un lieu d'où il ne pourra nous répondre. L'abbé *le Rouge* frémit d'horreur. Il voulut répliquer ;

mais on lui ferma la bouche , en lui disant : Monseigneur l'ancien évêque de Mirepoix le veut : obéissez. *Le Rouge* s'en alla , incertain encore de ce qu'il devait faire ; mais en peu de temps les jésuites surent le déterminer.

Cependant les jésuites , dans leur collége , font soutenir une thèse dans laquelle ils traitent l'abbé de *Prades* , docteur de sorbonne , d'impie et de perturbateur du repos public. Ils se répandent dans tout Paris , ils minent sous terre, et font une guerre offensive publiquement. Ils parviennent enfin à leur grand but, qui est que la sorbonne se divise. Quelques jansénistes intéressés à soutenir les miracles de monsieur *Pâris* , sachant bien que ces miracles n'ont pas été prédits , se joignent aux jésuites mêmes. On parle aux magistrats, aux évêques , à l'archevêque de Paris ; et tout cela, parce que le dictionnaire de l'Encyclopédie vaut mieux que le dictionnaire de Trévoux. Le délateur *Millet* assure l'évêque de Mirepoix que l'abbé de *Prades* n'est que l'organe des auteurs de ce dictionnaire ; c'est ainsi qu'une indigne jalousie d'auteurs détruit sans ressource la fortune d'un homme de qualité, et le couvre de flétrissures. L'évêque de Mirepoix fait dire à la sorbonne, qu'il faut absolument qu'elle condamne la thèse.

Depuis le 2 décembre 1751 jusqu'au 15 ,

on s'assemble en sorbonne. Les émissaires des jésuites, *le Rouge* en chancelant encore, *Gaillande* en homme furieux, demandent vengeance : de quoi ? d'une thèse que la sorbonne doit avouer pour sienne. Ils demandent que ce corps se déshonore à jamais. Il faut que cette sorbonne déclare qu'elle n'a pas entendu un seul mot de la thèse, laquelle elle a examinée pendant quatre jours, laquelle elle a fait soutenir, laquelle elle a approuvée, et qui est son propre ouvrage ; ou qu'elle avoue qu'elle-même en corps a soutenu un systême complet contre la religion chrétienne. Il n'y a pas de milieu, c'est dans ce cul-de-sac que la cabale des jésuites et un théatin ont poussé la sorbonne qui s'en aperçoit bien aujourd'hui, et qui en gémit, mais trop tard.

Un docteur des plus vertueux et des plus éclairés, l'abbé *le Gros*, chanoine de la Sainte-Chapelle, excellent théologien, alla pendant ce temps représenter à l'ancien évêque de Mirepoix l'énormité et le scandale de cette conduite, qu'on allait couvrir la sorbonne d'un opprobre éternel, qu'on perdait un jeune homme innocent, que sa thèse était très-raisonnable, et qu'il se croyait, lui, obligé en conscience et en honneur, de prendre le parti de l'abbé de *Prades* ; que c'était en effet secourir la sorbonne qui s'allait perdre, en se

condamnant elle-même. L'évêque de Mirepoix lui défend d'aller en ſorbonne, et le menace, s'il y va, d'une lettre de cachet. Voilà ſur quel ton il parle, et comment il uſe de ſon crédit. M. *le Gros* eut pourtant le courage d'aller à ces aſſemblées tumultueuſes ; il y parla avec ſageſſe, et fut ſecondé d'environ quarante docteurs qui ſavent le latin, qui avaient lu la thèſe, et qui l'approuvèrent toujours. *Voilà la troupe des déiſtes*, s'écria l'inſenſé *Gaillande*. On l'obligea à demander pardon en pleine aſſemblé, de ces paroles qui auraient dû le faire exclure. Mais on avait eu ſoin de faire venir plus de cent moines qui n'avaient jamais lu la thèſe, et qui opinaient contre elle de toutes leurs forces.

Pendant ces rumeurs, l'abbé de *Prades* demandait d'être admis et entendu. Cinquante docteurs furent d'avis de l'entendre en ſes défenſes, attendu que cela eſt de droit commun ; mais la foule des moines envoyés par l'évêque de Mirepoix et par les jéſuites, fit paſſer l'avis contraire, ce qui n'eſt pas ſans exemple. Il court alors chez l'évêque de Mirepoix : il lui offre de ſe rétracter s'il s'eſt ſervi d'expreſſions qui puiſſent ſouffrir un ſens odieux. C'eſt aſſurément la démarche de l'innocence. L'évêque de Mirepoix lui promet ſa grâce, en cas qu'il diſe que ce ſont les auteurs de l'Encyclopédie qui ont fait ſa thèſe.

L'abbé de *Prades* répondit à l'évêque de Mirepoix : „ Comment voulez-vous que je me „ rende coupable d'une impoſture ſi lâche ? „ Il y a huit ans que j'étudie la théologie. „ Ma thèſe, vous le ſavez, n'eſt que le précis „ d'un ouvrage que j'ai fait en faveur de la „ religion chrétienne : les auteurs de l'Ency- „ clopédie ne ſavent point la théologie; ils „ n'ont vu ni mon ouvrage ni ma thèſe : „ pouvez-vous vous livrer à la fureur de leurs „ ennemis, au point de me propoſer, ſans rou- „ gir, la manœuvre indigne que vous exigez. „ Que répond Mirepoix à ces paroles ? Il répond par la menace d'une lettre de cachet. Il envoie enſuite des émiſſaires chez l'abbé de *Prades* pour lui conſeiller de s'enfuir. Enfin, il oſe demander au roi une lettre de cachet contre lui : mais comment s'y prend-il pour l'obtenir? par une calomnie horrible. Il fait entendre au roi que l'abbé de *Prades* a ſoutenu en ſorbonne une autre thèſe que celle qui avait été approuvée. Les lettres que l'abbé de *Prades* avait écrites à l'ancien évêque de Mirepoix et à l'archevêque de Paris, firent ouvrir les yeux à toute la cour ; on fut ſurpris, en les liſant, d'apprendre que la thèſe qui feſait tant de bruit était la même que celle qui avait été approuvée en ſorbonne, et ſoutenue dix heures de ſuite en ſa préſence. On fut indigné

en même temps, qu'on eût osé porter la calomnie jusqu'à vouloir persuader au roi que l'abbé de *Prades* avait substitué une mauvaise thèse à celle qui avait été approuvée. Le roi instruit de la vérité, fit perdre à l'ancien évêque de Mirepoix le pouvoir d'immoler ce jeune homme, en abusant de son autorité. Ainsi, par cet odieux artifice, si ces lettres n'avaient point été envoyées à la cour, un théatin calomniateur réduisait un roi aimé de son peuple à être le persécuteur d'un innocent.

Enfin, la sorbonne s'assemble pour la quatorzième fois : un nommé *Grageon*, vicaire de Saint-Roch, docteur de Navarre, s'entretenant avec le docteur *Foucher*, dans la salle, avant l'assemblée, *Foucher* dit à *Grageon* ces propres mots : » Je vous avoue que je suis » bien embarrassé ; cette thèse est d'un latin » extraordinaire que je n'entends pas ; elle » roule sur des points historiques que je n'ai » jamais étudiés. Comment puis-je la con- » damner ? Je ne l'entends pas plus que vous, » lui dit *Grageon ;* je ne l'ai lue ni ne la lirai ; » il faut bien que je la condamne : je vous » conseille d'en faire autant. »

Enfin la salle se garnit ; on opine : le docteur *Tamponnet* élève sa voix, et commence par décider que la thèse est impie d'un bout à l'autre, et que la religion chrétienne est renversée.

M. *Digotrets*, le plus ſavant homme de la faculté, et le meilleur logicien, dit : Meſſieurs, permettez-moi de vous dire que, pour bien entendre cette thèſe, il faut un peu de connaiſſances et de réflexion ; c'eſt le ſyſtême de religion depuis la création du monde juſqu'à nos jours ; ſyſtême où les raiſonnemens ſont par-tout enchaînés aux faits. J'ai lu cinq fois cette ſavante thèſe, et il s'en faut bien que j'y aie rien trouvé de répréhenſible. Il faut revenir aux voix, et motiver ſon avis, ſans quoi nous allons nous déshonorer. *Grageon* prit alors la parole, et dit : Vous avez lu cinq fois la thèſe, et vous n'y avez point trouvé d'erreur ? Moi, je ne l'ai lue qu'une fois, et j'y ai trouvé cent impiétés.

Foucher, qui une heure auparavant avait entendu l'aveu contraire de *Grageon*, ne put s'empêcher de dire avec indignation : Monſieur, comment pouvez-vous affirmer devant la ſorbonne que vous avez lu la thèſe, vous qui m'avez dit, il n'y a qu'une heure, que vous ne l'avez jamais lue ? Eh ! comment pouvez-vous, répliqua *Grageon* à *Foucher*, abuſer publiquement de la confidence que je vous ai faite en particulier ? vous êtes un traître. Vous êtes un menteur, dit *Foucher*. *Grageon* fend la preſſe, et prend *Foucher* par le collet ; ils ſe donnent pluſieurs coups de poing en pleine

ſorbonne; on ſe met entre deux. Le docteur *Gervaiſe*, grand-maître de la maiſon de Navarre, les ſépare avec peine; cette ſcène ne peut ſe paſſer ſans un grand bruit. Les clameurs de tant de gens qui couraient çà et là dans la ſalle, firent venir les voiſins; le concours de ceux-ci alarma le peuple; ils diſent qu'on s'égorge; les autres que le feu a pris dans la ſorbonne: plus de deux mille hommes aſſiégent la porte en moins d'un quart-d'heure.

Les docteurs, honteux de cette ſcène, reprennent à la fin leurs eſprits. On fait faire ſilence, on procède avec plus de règles; on va aux voix. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois arrive alors à travers la preſſe du peuple; il ſe fait ouvrir. Meſſieurs, dit-il, j'ai affaire; je viens ſeulement donner ma voix: je ſuis de l'avis de *Tamponnet*. Ayant dit ces mots, il ſe retire. L'aſſemblée, auparavant prête à en venir aux coups, éclata de rire.

A peine le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a-t-il fait rire la ſorbonne, qu'un autre docteur vint diverſifier la ſcène par une abſurdité que les ſavans de l'Europe ne croiront pas. Mais s'il eſt permis d'atteſter DIEU dans une affaire auſſi contemptible, on prend ici DIEU à témoin que, dans toute cette relation, on n'avance pas un fait qui ne ſoit dans la plus exacte vérité.

Duport d'Auville, ſupérieur de la communauté des philoſophes de Saint-Sulpice, arrive avec une traduction de *Locke* dans ſa poche; il montre ce livre : » Voilà l'athée, dit-il, » dans lequel l'abbé de *Prades* a pris ſa thèſe » impie. Le précis du chapitre de *Locke* ſur les » idées innées eſt dans la thèſe; et on ſait » aſſez que s'il n'y a point d'idées innées, il » n'y a point de religion chrétienne. »

Qu'eſt-ce que les idées innées? ſe diſaient pluſieurs docteurs les uns aux autres. Les plus inſtruits expliquèrent la choſe. Ils firent ſouvenir que les idées innées étaient du ſyſtême de *Deſcartes*; que ces idées innées avaient été condamnées par la ſorbonne entière, dès que ce ſyſtême avait paru; et qu'alors elles paſsèrent en ſorbonne comme tendantes à détruire la religion chrétienne, dont on veut aujourd'hui qu'elles ſoient devenues la pierre angulaire. Ils ajoutèrent que *Locke* a démontré l'abſurdité de ce ſyſtême des idées innées par les meilleures raiſons, et qu'enfin *Locke* n'était point un athée. Malgré les raiſonnemens invincibles que firent ces docteurs, il fut décidé, à la pluralité des voix, qu'il était impie (ce qu'on avait autrefois déclaré orthodoxe) de dire que nos idées nous viennent des ſens.

Au milieu de tous ces orages, l'abbé de

Prades

Prades eſt conſeillé de s'adreſſer à des membres du parlement, et d'implorer leur juſtice. Il demanda audience au procureur-général. Ce magiſtrat lui propoſa de le faire entendre dans le parquet de la grand'chambre. M. *le Fevre d'Ormeſſon*, avocat-général, l'interrogeait et rendait ſes réponſes à la grand'chambre. On ne peut concevoir comment dès ce moment l'abbé de *Prades* eut un nouvel ennemi dans cet avocat-général. Il faillit à tomber de ſon haut, quand ce magiſtrat lui ſoutint dans le parquet, que c'eſt une impiété de combattre les idées innées. Il était auparavant ſon ami; mais cette fois-là il lui parla durement et en maître, ſoit qu'il fût prévenu par le bruit public que les jéſuites avaient excité, ſoit par quelqu'autre raiſon qu'on ne peut pas pénétrer. Il fit long-temps le théologien avec l'abbé de *Prades*, et l'accuſa toujours d'avoir fait un complot contre la religion chrétienne. Mais il ne put empêcher que la grand'chambre, convaincue que la thèſe approuvée par la ſorbonne eſt devenue l'affaire de ce corps, ne renvoyât l'abbé de *Prades* abſous.

Ce jugement de la grand'chambre attira à l'abbé de *Prades* l'inimitié du ſieur d'*Ormeſſon*. Celui-ci attendait pour l'accabler que la ſorbonne eût achevé l'ouvrage que les jéſuites et l'ancien évêque de Mirepoix lui avaient preſcrit.

La ſorbonne, le 15 décembre, conſomma ſa honte. Elle proſcrivit ſa thèſe, ſon propre ouvrage, malgré l'avis de plus de quarante docteurs. Elle condamna dix propoſitions qu'il fallut tronquer, et par conſéquent falſifier. Elle attribua à l'auteur ce qu'il avait expreſſément réfuté. Le décret fut dreſſé comme on put.

Le docteur *Tamponnet* fit la préface de la cenſure, et comme elle était en latin, il y fit quelques ſolécíſmes. Il eut d'ailleurs la prudence d'appeler ouvrage de ténèbres la thèſe qui avait été ſoutenue en pleine ſorbonne, en préſence de près de mille perſonnes. Une choſe embarraſſa *Tamponnet* et ſes confrères : ce fut de ſe diſculper d'avoir approuvé auparavant avec unanimité une thèſe qu'il fallait condamner. Pour cet effet, *Millet* imagina de dire que la thèſe avait été imprimée en trop petits caractères, et que les docteurs n'avaient pu la lire. Cette belle évaſion fut applaudie. On oubliait que la thèſe avait été examinée en manuſcrit par les députés. Mais lorſqu'il fut queſtion d'exprimer en latin que ladite thèſe avait été imprimée trop menu, la faculté ne put ſe tirer de ce pas : ils dirent tous qu'ils ne pouvaient exprimer en latin une thèſe imprimée menu ; et ils députèrent vers le ſieur *le Beau*, profeſſeur de rhétorique, pour lui

demander comment cette phrase pouvait être rendue en latin. Celui-ci envoya par écrit : *Thesim fusilium litterarum tenuitate digestam* ; alors il n'y eut plus d'empêchement.

On exigea bientôt que l'archevêque de Paris donnât un mandement conforme au décret de la sorbonne. Ses théologiens dressèrent le mandement, et ils y furent si embarrassés, ils sentirent si bien la difficulté, qu'ils réformèrent onze fois les planches imprimées.

Ce mandement fut lu au prône par tous les curés. L'abbé de *Prades* fut traité d'impie dans toutes les chaires. On prêcha publiquement que la thèse était un complot tramé contre la religion par tous les auteurs de l'Encyclopédie. On le dit tant, que tout Paris le crut, quoiqu'il fût très-certain qu'aucun de ces auteurs n'avait vu la thèse. Alors l'avocat-général d'*Ormesson* eut la cruauté de demander à la tournelle ce qu'il n'avait pu obtenir de la grand'chambre ; il obtint un décret de prise de corps contre l'abbé de *Prades* : décret rendu sans aucune formalité, contre un homme déjà convaincu par la sorbonne.

Cet abbé entièrement innocent, dont la thèse était celle de la sorbonne ; qui ne pouvait être coupable, puisqu'il avait offert cent fois de se rétracter s'il était besoin ; lui, qui est d'une famille qui a si bien servi l'Etat ; lui,

que la grand'chambre n'avait pu condamner, et contre qui le roi équitable n'avait point voulu févir, fut obligé de s'enfuir avec un de fes amis que les jéfuites voulaient perdre auffi. Ils étaient tous deux tombés malades, et fe trouvaient fans aucun fecours ; ils ont fouffert toutes les calamités attachées à une fuite précipitée.

Tout lecteur impartial fera affurément touché de commifération, en lifant cette fuite de procédés affreux.

Il n'eft pas étonnant qu'un vrai philofophe tel que le roi de Pruffe, inftruit de tous les maux qu'ont fait au monde les querelles théologiques, et convaincu de l'innocence d'un gentilhomme fi indignement perfécuté par les cabales des jéfuites, l'ait pris fous fa protection. L'univers fait combien ce grand homme eft le protecteur de la raifon et de l'innocence opprimée. Le public commence déjà à penfer comme lui fur cette affaire ; tôt ou tard les tyrans particuliers trouvent dans le public un écueil contre lequel ils fe brifent.

Nous en avons vu plus d'un exemple. En vain le docteur *l'Ange* avait fait perfécuter le refpectable docteur *Wolf*, en qualité d'athée, ce même roi de Pruffe, écoutant le public et fa propre raifon, l'a fait chancelier de l'univerfité de Hall, avec une penfion de trois mille

écus. En vain un tyran de Strasbourg avait fait condamner un innocent; le public a parlé, et après plusieurs années ce tyran même a été puni.

En vain, dans nos provinces libres, a-t-on voulu ôter à M. *Kœnig* la liberté de se défendre dans une affaire purement littéraire, contre un despote littéraire, aussi orgueilleux que mauvais écrivain; nous avons vu M. *Kœnig* accabler son adversaire par le poids de ses raisons. C'est une mauvaise voie que l'autorié, quand il s'agit de science, et la vérité triomphe toujours avec le temps. (1)

(1) M. de *Voltaire* a désavoué constamment le *Tombeau de la Sorbonne* qu'on lui a constamment attribué. On n'y reconnaît ni sa manière ni son style : s'il y a eu quelque part, c'est d'avoir corrigé l'ouvrage, et tout au plus d'y avoir ajouté quelques traits.

A M. DUPONT,

AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES DU CITOYEN.

Sur le poëme des Saisons.

A Ferney, ce 7 juin 1769.

VOUS donnez à M. de *Saint-Lambert* les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen et d'un écrivain tel que vous.

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, et qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuses au gouvernement, à la réputation des particuliers. et à l'honneur des lettres, a mandé que le poëme français *des Saisons* est inférieur au poëme anglais de *Thompson*. S'il m'appartenait de décider, je donnerais sans difficulté la préférence à M. de *Saint-Lambert*. Il me paraît non-seulement plus agréable, mais plus utile. L'anglais décrit les saisons, et le français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchans et plus rians : je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes surmontée. Les vers blancs sont si aisés à faire qu'à

peine ce genre a-t-il du mérite; l'auteur alors pour se sauver de la médiocrité et de la langueur prosaïque, est obligé d'employer souvent des idées et des expressions gigantesques, par lesquelles il croit suppléer à l'harmonie qui lui manque.

Despréaux recommandait, dans le grand siècle des arts, qu'on polît un écrit.

Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses,
Fit des plus secs chardons des œillets et des roses,
Et sut, même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité.

Je pense que M. de *Saint-Lambert* a pleinement exécuté ce précepte : peut-on exprimer avec plus de justesse et de noblesse à la fois l'action du laboureur?

Et le soc enfoncé dans un terrain docile
Sous ses robustes mains ouvre un sillon fertile.

Voyez comme il peint, auprès de ses brebis et de son chien,

La naïve bergère assise au coin d'un bois,
Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts,

Comme toutes ces peintures si vraies et si riantes sont encore relevées par la comparaison

des travaux champêtres avec le luxe et l'oisiveté des villes!

Tandis que sous un dais la mollesse assoupie,
Traîne les longs momens d'une inutile vie.

Thompson, que d'ailleurs j'estime beaucoup, a-t-il rien de comparable?

Je ne sais même s'il est possible qu'un habitant du nord puisse jamais chanter les saisons aussi-bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet manque à un écossais tel que *Thompson;* il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par *Théocrite*, par *Virgile*, origine joyeuse des premières fêtes et des premiers spectacles, est inconnue aux habitans du cinquante-quatrième degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans saveur; *tandis* que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons danser autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux: aussi *Thompson* n'a pas osé toucher à ce sujet, dont M. de *Saint-Lambert* a fait de si agréables peintures.

Un grand avantage de notre poëte philosophe, c'est d'avoir moins parlé aux simples cultivateurs qu'aux seigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vassaux, encourager leurs mariages, et être heureux du bonheur d'autrui,

loin

loin de l'insolente rapacité des oppresseurs, il s'élève contre ces oppresseurs avec une liberté et un courage respectables.

Je sais bien qu'il y a des ames aussi basses que jalouses, qui pourront me reprocher de rendre à M. de *Saint-Lambert* éloges pour éloges, et de faire avec lui trafic d'amour propre. Je leur déclare que je ne saurais l'en estimer moins quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux; je suis sûr d'être plus juste qu'eux. Je raye les louanges qu'il a daigné me donner; et je n'en vois que mieux son mérite.

Je regarde son ouvrage comme une réparation d'honneur que le siècle présent fait au grand siècle passé pour la vogue donnée pendant quelque temps à tant d'écrits barbares, à tant de paradoxes absurdes, à tant de systêmes impertinens, à ces romans politiques, à ces prétendus romans moraux dont la grossiéreté, l'insolence, et le ridicule, étaient la seule morale, et qui seront bientôt oubliés pour jamais.

Permettez-moi, Monsieur, de vous parler à présent de la réflexion que vous faites sur les chaumières des laboureurs, sur ces *cabanes*, sur ces asiles du pauvre; vous condamnez ces expressions dans le poëme des Saisons, que vous estimez d'ailleurs autant que moi.

Vous dites avec très-grande raiſon qu'une cabane ne peut pas être le logement d'un agriculteur conſidérable ; qu'il lui faut des écuries commodes, des étables faites avec ſoin, des granges vaſtes et ſolides, des laiteries voûtées et fraîches, &c.

Oui, ſans doute, Monſieur, et perſonne n'eſt entré mieux que vous dans le détail de l'exploitation rurale : perſonne n'a mieux fait ſentir combien un laboureur doit être cher à l'Etat. J'ai l'honneur d'être laboureur, et je vous remercie du bien que vous dites de nous ; mais, puiſqu'il s'agit ici de fermiers, comparez, je vous prie, les hôtels des fermiers-généraux du bail de 1725 avec les logemens de nos fermiers de campagne, et vous verrez que les termes de chaumière, de cabane ne ſont que trop convenables ; les logemens des plus gros laboureurs, en Picardie et dans d'autres provinces, ont des toits de chaume.

Rien n'eſt plus beau, à mon gré, qu'une vaſte maiſon ruſtique, dans laquelle entrent et ſortent par quatre grandes portes cochères des chariots chargés de toutes les dépouilles de la campagne ; les colonnes de chêne qui ſoutiennent toute la charpente ſont placées à des diſtances égales ſur des ſocles de roche ; de longues écuries règnent à droite et à gauche. Cinquante vaches proprement tenues occupent

un côté avec leurs genisses; les chevaux et les bœufs sont de l'autre; leur pâture tombe dans leurs crêches du haut de greniers immenses; les granges où l'on bat les grains sont au milieu; et vous savez que tous les animaux, logés chacun à leur place dans ce grand édifice, sentent très-bien que le fourrage, l'avoine qu'ils renferment, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monumens d'agriculture sont les basses-cours et les bergeries; au nord sont les pressoirs, les celliers, la fruiterie; au levant, les logemens du régisseur et de trente domestiques; au couchant, s'étendent les grandes prairies pâturées et engraissées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux et à pepins, sont encore une autre richesse. Quatre ou cinq cents ruches sont établies auprès d'un petit ruisseau qui arrose ce verger; les abeilles donnent au possesseur une récolte considérable de miel et de cire, sans qu'il s'embarrasse de toutes les fables qu'on a débitées sur ce peuple industrieux, sans rechercher très-vainement si cette nation vit sous les lois d'une prétendue reine, qui se fait faire soixante à quatre-vingts mille enfans par ses sujets.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue;

les feuilles nourrissent ces vers précieux qui ne sont pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vaste enceinte est fermée par un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat et la vue.

La cour et les basses-cours ont d'assez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en est quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; et je vous avouerai même sans vanité, que la mienne ressemble en quelque chose à celle que je viens de vous dépeindre; mais, de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous savez bien que le nombre des pauvres laboureurs et des métayers qui ne connaissent que la petite culture, surpasse des deux tiers, au moins, le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voisinage des camarades qui fatiguent un terrain ingrat avec quatre bœufs, et qui n'ont que deux vaches : il y en a dans toutes les provinces, qui ne sont pas plus riches. Soyez très-sûr que leurs maisons et leurs granges sont de véritables chaumières où habite la pauvreté : il est impossible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs misérables asiles; car après avoir payé

tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dixme du produit clair et net de leurs champs; et ce qui eſt appelé dixme très-improprement, eſt réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant, quand un payſan trouve un ſeigneur qui le met en état d'avoir quatre bœufs et deux vaches, il croit avoir une grande fortune : en effet il a de quoi vivre, et rien au-delà; c'eſt beaucoup pour lui et pour ſa famille; et cette famille connaît encore la joie; elle chante dans les beaux jours et dans les temps de récolte.

Ne ſachons donc pas mauvais gré, Monſieur, à l'aimable auteur des *Saiſons* d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il eſt certain qu'ils feraient tous plus à leur aiſe ſi les ſeigneurs habitaient leurs terres, neuf mois de l'année, comme en Angleterre : non-ſeulement alors les poſſeſſeurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par généroſité à ceux qui ſouffrent, mais ils en feraient toujours par néceſſité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes, rend ſervice à la patrie.

Je ſais bien qu'il y a plus de deux cents mille ames à Paris qui s'embarraſſent fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames,

ſoupant avec leurs amans au ſortir de l'opéra comique, ne s'informent guère ſi la culture de la terre eſt en honneur; et beaucoup de bourgeois qui ſe croient de bonnes têtes dans leur quartier, penſent que tout va bien dans l'univers, pourvu que les rentes ſur l'hôtel-de-ville ſoient payées; ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui les payons, et que c'eſt nous qui les feſons vivre.

Le gouvernement nous doit toute ſa protection; c'eſt un crime de lèſe-humanité de gêner nos travaux; c'en eſt un de nous condamner encore dans certains temps de l'année à une honteuſe et funeſte oiſiveté, deux ou trois jours de ſuite : on nous oblige de refuſer après midi à la terre les ſoins qu'elle nous demande, après que nous avons rendu le matin nos hommages au ciel; on encourage nos manœuvres à perdre leur raiſon et leur ſanté dans un cabaret, au lieu de mériter leur ſubſiſtance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie, mais il ne l'a pas été aſſez : hé qui peut réformer tout !

Eſt quadam prodire tenùs, ſi non datur ultrà.

Je n'en dirai pas davantage, Monſieur, ſur des ſujets que vous et vos aſſociés avez ſi bien approfondis pour l'avantage du genre humain.

Fin du quatrième et dernier volume.

TABLE

DES PIECES CONTENUES

DANS CE QUATRIEME VOLUME.

Fin de la Table du quatrième volume.

